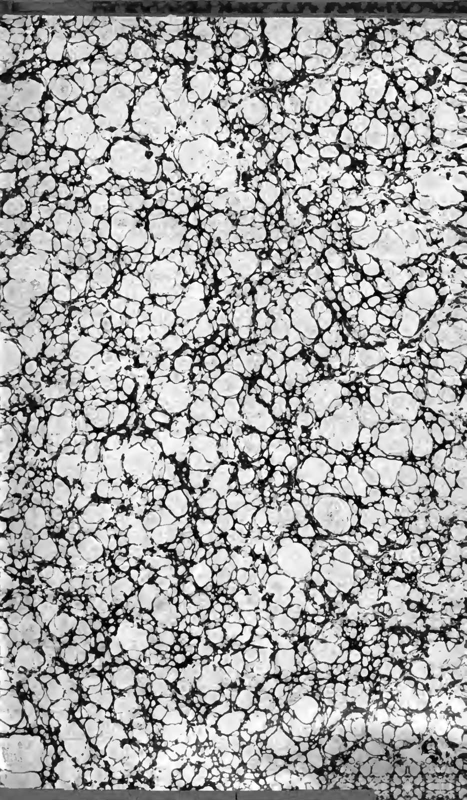

ALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Cp. Sala 6 . II . 34



III 6 II 34

Digitized by Google

A QUOI TIENT
L'AMOUR

Digitized by Google

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

19115

A QUOI TIENT

L'AMOUR

—FANTAISIES PARISIENNES—

PAR

ALBÉRIC SECOND





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1856

Droits de reproduction et de traduction réservés.



Digitized by Google

A QUOI TIENT L'AMOUR

I

—Le soleil va disparaître derrière ce bouquet de mélèzes; d'ici à quelques instants il fera nuit close et nous avons encore quatorze kilomètres devant nous. Au train dont nous marchons, nous n'arriverons jamais, mon cher Deslauriers.

Qui parle ainsi ? Un jeune homme de vingt-six ans, monté sur un vigoureux cheval qu'il manie avec élégance. Son compagnon, plus âgé d'une dizaine d'années, loin de paraître sensible à ce reproche, arrête court sa maigre monture.

—Mon cher Sénéchal, dit-il après avoir repris haleine, et tout en rallumant son cigare à demi

éteint, à quelle heure nous sommes-nous mis en route ce matin?

—A sept heures.

—Quelle heure est-il présentement?

—Quatre heures trois quarts.

—A quelle heure nous sommes-nous reposés, s'il te plaît?

—A midi.

—Et pourrais-tu me dire pendant combien de temps environ?

—Pendant cinquante minutes, ni plus ni moins.

—Voilà mon excuse et ma justification, reprend Deslauriers avec un accent de triomphe. Libre à toi, un sportman de pur sang, de trotter impunément depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Quant à moi, je n'éprouve aucune humiliation à confesser que j'ai les reins brisés et que le frottement de la selle m'est devenu un intolérable supplice.

—Nous galoperons, si tu le préfères, interrompt Sénéchal.

—Bien obligé, cher ami.

—Est-ce que tu comptes coucher à la belle étoile?

—Non, mon cher, dit Deslauriers, qui souffle dans ses doigts engourdis et rend la bride à son cheval, d'autant que la nuit sera très-froide, si j'en

juge par la bise glacée qui me coupe la figure en deux. Mais j'aperçois là-bas, à cet endroit où la route fait un coude, une douzaine de cheminées qui fument. Les vois-tu ?

—Parfaitement.

— J'augure de cet attrayant spectacle que nous touchons à des contrées civilisées. Les naïfs habitants de ces lieux champêtres se livrent sans doute à la confection de leur repas du soir, et déjà il me semble qu'un vague parfum de soupe aux choux parvient jusqu'à mes narines réjouies.

—Que t'importe? Un repas confortable nous attend à la Martinière.

—Apprends, ami Sénéchal, qu'aux perdreaux truffés en train de rôtir à quatorze kilomètres, je préfère l'humble soupe aux choux dont je ne suis plus séparé que d'une longueur de cuiller, fût-elle, ladite cuiller, d'étain ou de fer battu.

—Parles-tu sérieusement, Deslauriers ?

—Demande au député de notre arrondissement s'il est sérieux les jours où il déclame son fameux discours-ministre à la tribune du Palais-Bourbon.

—Eh! quoi! tu souperas dans ce village?

—Non-seulement j'y souperai, mais encore j'y coucherai.

—Parbleu ! s'écrie le bouillant Sénéchal, tu ne me joueras pas un si méchant tour. On nous attend ce soir à la Martinière ; et, dussé-je te prendre en croupe et t'emmener de vive force, je te préviens qu'avant deux heures nous ferons notre entrée triomphale dans cette chère maison. Tu ne songes pas à l'inquiétude mortelle où serait Juliette si je lui manquais de parole !

Un sourire malicieux s'épanouit sur les lèvres de Deslauriers.

—Parles-tu sérieusement ? te demanderai-je à mon tour.

—En douterais-tu, par hasard ? réplique le jeune homme surpris et indigné tout ensemble d'une pareille interrogation.

—C'est incroyable à quel point tu es jeune pour ton âge ! reprend Deslauriers redevenu sérieux. Que parles-tu d'inquiétude mortelle, et pourquoi te livrer à des exagérations de langage de cette force et de ce numéro ? Veux-tu savoir comment les choses se passeront à la Martinière ? En dépit de notre absence, on se mettra à table, et Dieu sait si ta future famille ne soupera pas de son meilleur appétit. Je veux bien croire qu'on dira de temps en temps, en matière de conversation : « Il est vraiment singulier que ces

messieurs n'apparaissent pas! » Vers dix heures, ta blanche fiancée fermera son piano, et elle se retirera dans sa chambre en se disant : « Sans doute M. Gaston arrivera demain matin. Mettrai-je ma robe verte ou ma robe bleue? » Et voilà ce que tu appelles être en proie à une inquiétude mortelle, mon pauvre garçon!

—Tu blasphèmes, Deslauriers; mais je te pardonne, parce que tu ne connais pas encore le doux ange auquel je vais unir ma destinée. Outre que notre vieille amitié te donnait tous les droits possibles à cette faveur, je t'ai prié d'être mon témoin, voulant te réconcilier avec un sexe que tu as le tort de juger d'une façon aussi injuste que rigoureuse. Tu verras ma Juliette, et je sais d'avance avec quels arguments vainqueurs cette pure et naïve jeune fille plaidera auprès de toi la cause de ses sœurs calomniées!

—*Amen!* répond le sceptique Deslauriers, qui emprunte à sa voix de tête des intonations dignes d'un enfant de chœur.

Devisant ainsi, les deux voyageurs sont parvenus aux premières maisons du village. A un certain endroit les chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes. Deslauriers lève la tête, et ses yeux saluent avec

reconnaissance une branche de houx qui se balance au vent. Un peu au-dessous de la branche de houx, une main inexpérimentée a tracé en lettres majuscules l'inscription suivante sur la façade blanche de la maison :

A LA NOUVELLE-BONDANCE.

ON LOGE A PIED ET A CHEVAL.

—Mon cher Gaston, dit Deslauriers, qui met pied à terre et qui frappe sur la porte avec le pommeau de sa cravache, je te préviens de rechef que je ne vais pas plus loin. *Cette auberge est à mon gré ; j'y suis bien, j'y resterai,* ainsi qu'on chantait jadis au théâtre Feydeau.

—A ton aise, réplique le jeune homme. Soupe avec du pain dur et du lard rance, couche dans des draps humides et grossiers, c'est ton affaire; pour moi, je fais donner l'avoine à mon cheval et je repars l'instant d'après.

II

La porte de l'auberge s'était ouverte; les deux amis confièrent leurs montures à un petit drôle

déguenillé et prirent place auprès de la cheminée de la cuisine, dans laquelle flambaient des branches de pin avec toutes sortes de pétillements joyeux.

Pour des voyageurs harassés, et, depuis le matin, exposés aux intempéries du mois de décembre, cette cuisine d'auberge était véritablement le plus attrayant spectacle qui se pût voir. Les casseroles de cuivre, entretenues par une main soigneuse, étincelaient à la flamme du foyer comme de la vaiselle d'or. Sur la huche au pain, de longues miches, rousses et croustillantes, étaient rangées avec symétrie. Plusieurs ragoûts odorants mijotaient sur le fourneau, et deux maîtresses poulardes ornaient la broche, qui tournait avec une petite musique argentine bien propre à réjouir l'ouïe, n'en déplaise au proverbe qui prétend que ventre affamé n'a pas d'oreilles. Un gros chat blanc, juché sur un escabeau, ronflait dans son hermine comme un juge devant qui l'on plaide une ennuyeuse question de mur mitoyen. Le chien du logis dormait les pattes allongées et le museau appuyé sur ses pattes, tandis que les grillons chantaient dans la cendre tiède leurs chansons et leurs amours.

—Faites-moi à souper et préparez un lit, dit Deslauriers à une paysanne fraîche et avenante qui

s'était approchée en tirant ses plus coquettes révérences.

—Avec plaisir, Monsieur.

—Vous êtes la maîtresse de la *Nouvelle-Bondance?*

—Oui, Monsieur, dit la paysanne avec une nuance d'orgueil.

—Eh bien! madame l'hôtesse, vous m'avez entendu? Je meurs de faim et de lassitude; ainsi, faites vite, je vous prie.

—Et vous, Monsieur, demanda l'aubergiste à Gaston, est-ce que vous comptez vous coucher l'estomac vide? Ça ne vaut rien pour la santé du corps, comme dit le docteur Meslier, le médecin du pays.

—Moi, repondit Sénéchal, je pars dans cinq minutes; on m'attend à la Martinière.

—A la Martinière! répéta la paysanne; m'est avis que vous n'y arriverez pas ce soir.

—Bah! dit Gaston, j'y serai dans cinq quarts d'heure.

—En temps ordinaire je ne dis point qu'il faille beaucoup plus de temps pour s'y rendre; mais vous ignorez une chose, vous qui, sans doute, n'êtes pas du pays.

—Que voulez-vous dire?

—Les dernières pluies ont tellement grossi la Galliote que vous ne sauriez trouver le gué et, pour sûr, vous vous noieriez, vous et votre bête. Demandez plutôt à Langevin, le muletier, qui a été forcé de revenir sur ses pas, et qui partira demain au jour. C'est-il pas vrai, Langevin?

—C'est la vraie vérité du bon Dieu, dit le muletier interpellé, assis à une table où il se délectait en compagnie d'une éclanche de veau et d'un petit fromage blanc. Faudrait être fou ou avoir envie de se périr soi-même pour tenter le passage de la Galliote, à présent qu'il fait noir comme chez le loup.

—Que le diable emporte la Galliote! s'écria Gaston avec mauvaise humeur. Il n'y a donc aucun pont construit sur cette sotte rivière?

—Faites excuse, Monsieur, il y en a un, et en fil d'archal encore!

—Eh bien! je passerai sur le pont.

—C'est qu'il est à huit grandes lieues de chez nous.

Sénéchal frappa du pied avec colère.

—Alors, qu'on prépare deux chambres et qu'on nous serve à souper pour deux, dit-il en maugréant.

Puis, il ouvrit son carnet, et en tête d'une page blanche, il écrivit de sa plus belle écriture :

A ma Juliette.

SONNET.

Pendant ce colloque, Deslauriers s'était endormi, et, à l'exemple du matou, il ronflait comme un chantre. Au bout d'une demi-heure, il se réveilla en sursaut :

—Et le souper ? dit-il d'une voix dolente.

—Ces messieurs sont servis, répondit l'hôtesse.

Sénéchal s'empressa de fermer son carnet, qui disparut aussitôt dans la poche de son paletot.

—Qu'est-ce que tu griffonnes donc là ? demanda Deslauriers.

—Moi ? rien, dit Gaston ; je fais des additions.

—Je crois plutôt que tu fais des vers, et tu as raison de t'en défendre et de les cacher; car, sur mon honneur, ceux que tu as précédemment commis ne valent pas le diable.

—Pour toi *Pégase* est sourd et *Phébus* est rétif,

ajouta Deslauriers, qui, j'en demande bien pardon à Boileau, avait tant soit peu oublié la version littérale de l'*Art poétique*.

Le muletier était retourné auprès de ses mules, et, à la place où il avait pris son repas s'étalait une nappe d'une immaculée blancheur. Les ragoûts du

Digitized by Google

fourneau et les poulardes de la broche fumaient dans des plats de faïence étoilés de fleurs inconnues et d'oiseaux impossibles.

—Madame, dit Deslauriers à l'aubergiste, tout en attaquant le premier ragoût, j'ai entendu les plus illustres gosiers de notre temps exécuter leurs cavatines les plus suaves et leurs cadences les mieux perlées, mais jamais, je vous en donne ma parole de dilettante, jamais musique plus harmonieuse, plus céleste, n'a caressé plus doucement les parois frémissantes de mon tympan charmé que votre voix prononçant tout à l'heure cette simple phrase: « Ces messieurs sont servis. »

La paysanne, ahurie par cette période sonore, à laquelle elle ne comprit pas grand'chose, recommença ses révérences.

Quant à Gaston, il n'ouvrait pas la bouche et ne touchait à rien.

—Votre ami serait-il malade? demanda l'hôtesse qui s'était familiarisée avec Deslauriers.

—Hélas! Madame, il est amoureux.

—Et ça lui coupe l'appétit? Alors, vous, Monsieur, vous ne devez pas être amoureux, je suppose?

—Je m'en vante! s'écria Deslauriers, qui attaqua le troisième ragoût avec une ardeur nouvelle.

—Ah çà! reprit-il lorsque sa faim dévorante se fut calmée, ayez donc l'obligeance de m'expliquer votre enseigne.

—S'il vous plaît! dit l'hôtesse.

—Que signifient ces mots écrits au-dessus de votre porte: *A la Nouvelle-Bondance?* Qu'est-ce qu'on entend par une *bondance* dans votre pays?

—C'est bien simple, dit la paysanne, surprise qu'un beau monsieur n'eût pas l'intelligence mieux ouverte. Vous saurez donc qu'on rencontre, à l'autre extrémité du village, et tenez, précisément du côté de la route qui mène à la Martinière, une auberge très-fréquentée qui s'appelait *A la Bondance.* Comme c'est là un bon titre, en somme; mon mari et moi nous l'avons pris également, lorsque nous avons fondé notre établissement. Quand le propriétaire de la première bondance a vu ça, il a voulu nous faire pièce, et il a mis sur son enseigne: *A l'Ancienne-Bondance.* Mais nous, pas bêtes, qu'avons-nous fait? Nous avons, le jour même, inscrit sur notre porte: *A la Nouvelle-Bondance.* Comprenez-vous à présent?

—Parfaitement, répondit Deslauriers. Où avais-je donc l'esprit? C'est clair comme deux et deux font cinq.

—Je pense que tu as assez bu et assez mangé, dit Gaston après un long silence. Si nous allions nous coucher ?

—Volontiers, cher ami; je me sens en mesure d'attendre patiemment le déjeuner.

L'hôtesse prit un flambeau et conduisit les voyageurs dans une chambre à deux lits, ornés de baldaquins en cotonnade imprimée représentant toutes sortes de bergers joufflus et de bergères callipyges.

—Bonne nuit, mon cher Gaston ! dit Deslauriers en s'enfonçant voluptueusement dans un lit moelleux et bassiné à l'avance.

—Bonne nuit !

—Tu ne te couches pas?

—Non.

—Hum! fit Deslauriers; il te reste quelques additions à finir, je gage?

—Précisément.

—A ton aise, mon garçon; mais souviens-toi de ce vers bien connu :

Soyez plutôt perruquier si c'est votre talent.

ajouta le sentencieux Deslauriers, continuant à estropier l'*Art poétique* avec le plus odieux sans-façon.

Sénéchal ouvrit de nouveau son carnet; et, en tête d'une seconde page blanche, il récrivit en lettres,

cette fois majuscules, ces mots que nous avons déjà lus :

A MA JULIETTE.

SONNET.

Au bout d'une heure d'efforts désespérés, Gaston parvint enfin à aligner les quatre vers ci-dessous :

Ah! que nous parle-t-on des malheurs de Tantale!
Mon sort, je le déclare, est, hélas ! plus affreux!
Être si près de toi sans pouvoir voir tes yeux...
O inondation cinq et six fois fatale!!!

Malgré l'ardeur de son amour et ses dispositions naturelles pour la poésie, il lui fut impossible d'aller plus loin, et il dut souffler sa chandelle sans avoir réussi à trouver le cinquième alexandrin.

—Demain, pensa-t-il, pendant la route, je terminerai mon sonnet. En vérité, je ne me reconnais pas ce soir. L'idée est rebelle outre mesure et la rime m'embarrasse d'une façon inusitée.

Mais l'homme propose et le diable dispose. Le lendemain, Gaston, qui de la nuit avait à peine fermé l'œil, se réveilla en proie à une fièvre violente; tout son corps était marbré de plaques rouges.

—Hé ! madame l'hôtesse ! cria Deslauriers, on a besoin de vous par-ici ; montez vite !

—Qu'y a-t-il? demanda la paysanne accourue en toute hâte; le feu est-il à la maison?

—Avez-vous un médecin dans le village?

—Oui, Monsieur.

—Ce n'est pas un homéopathe, au moins?

—Un nommé Hopathe? répéta la paysanne trompée par la consonnance. Non, Monsieur; c'est un nommé Meslier.

—Eh bien! courez chez le nommé Meslier et faites en sorte qu'il revienne avec vous.

Un quart d'heure après, le chirurgien du village était assis au chevet de Gaston; il déclara que le cas était grave et que le malade avait la petite vérole.

—Au nom de notre amitié, cher Annibal, dit Gaston dès qu'ils furent seuls, monte à cheval et cours à la Martinière. Je suis certain que Juliette s'abandonne au plus affreux désespoir. Elle suppose sans doute que je me suis noyé dans la Galliote. Sèche ses pleurs; rassure sa famille alarmée. Dis-leur qu'une malencontreuse indisposition me retient ici, à mon vif regret. Quoique j'aie été vacciné et bien qu'il y ait lieu de penser que cette maladie n'aura pas de suites fâcheuses, il est inutile que tu la désignes par son vilain nom. Va vite et reviens de même; mon meilleur médecin, je le sens, c'est toi.

Deslauriers recommanda, en termes chaleureux, son jeune ami au vieux médecin et à l'hôtesse; puis, sans même se souvenir de sa courbature et de ses ecchymoses, il se hissa courageusement sur l'échine raboteuse de son bucéphale. O amitié! il poussa la résolution et le dévouement jusqu'à enfoncer ses éperons dans le ventre du cheval. Dieu merci, il en fut quitte moyennant une chute insignifiante et quelques écorchures légères au coude et aux genoux.

III

La belle terre de la Martinière, sise au fond du département de ***, appartenait, en ce temps-là, à M. Duravin, de l'ancienne maison Philipat, Duravin et compagnie, bien connue dans la haute banque parisienne. L'ex-banquier, réduit par la paralysie à un état voisin de l'imbécillité, vivait à la campagne. Sa femme et sa fille passaient l'hiver à Paris, courant les bals, les spectacles, les salons et les concerts. Gaston avait rencontré Mlle Juliette Duravin dans *le monde*, comme on dit; il en était devenu follement amoureux; il avait fait l'aveu de sa passion; et, at-

tendu qu'il était jeune, assez bien né, joli garçon et propriétaire d'immeubles vierges d'hypothèques, Mme Duravin accueillit avec faveur ses intentions conjugales. On touchait alors aux derniers jours de décembre, et le mariage était fixé aux premiers jours de janvier.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château de la Martinière, lorsque Deslauriers, courbé en deux sur la selle, entra dans la grande avenue qui conduisait au perron. Avisant un domestique galonné sur toutes les coutures, il lui fit signe d'approcher.

—Madame et mademoiselle Duravin sont-elles visibles? demanda-t-il.

—Ces dames ne se lèvent jamais avant midi, lui fut-il répondu.

—Diable! exclama Deslauriers, dont l'appétit était aiguisé par sa course matinale, à quelle heure est-ce donc qu'on déjeune dans cette hospitalière maison?

—On déjeune à une heure.

Un nuage sombre s'amoncela sur le front de Deslauriers.

—Ne puis-je voir M. Duravin?

Cette question parut exciter l'étonnement du domestique.

—Monsieur désire voir M. Duravin? répéta-t-il comme s'il eût mal entendu.

—Oui.

—M. Duravin, le mari de madame?

—Sans doute.

—Alors que monsieur ait l'obligeance de me suivre. Ah bien! ajouta-t-il entre ses dents, voilà un monsieur qui va passer un quart d'heure agréable! je lui en fais mon compliment.

Deslauriers fut introduit dans une pièce écartée, chauffée à un degré insupportable. L'ex-banquier, couvert de fourrures, grelottait dans une bergère, la lèvre pendante et l'œil éteint.

—Monsieur, dit le visiteur, je m'appelle Annibal Deslauriers.

—Fermez donc la porte! interrompit M. Duravin.

—Monsieur, elle est fermée.—Je suis l'ami intime de votre futur gendre, Gaston Sénéchal.

—Mais fermez donc la porte! reprit M. Duravin; on meurt de froid dans cet appartement.

—Monsieur, je vous assure que toutes les portes sont closes, dit Deslauriers, qui suait à grosses gouttes. J'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer, Monsieur, continua l'ambassadeur d'une voix grave et solennelle.

—Une nouvelle fâcheuse, dites-vous? interrompit l'ex-banquier.

—Hélas! oui, Monsieur.

—Alors, gardez-la pour vous! Je suis très-impressionnable, et je fuis les émotions. Mais, pour Dieu! fermez donc la porte! Il est impossible qu'elle ne soit pas ouverte!... Voyez, je grelotte!

Deslauriers s'éloigna en épongeant son front ruisselant de sueur.

—Morbleu! pensa-t-il, Gaston aura un aimable beau-père; si le reste de la famille est taillé sur ce patron, ça lui promet un petit intérieur bien agréable.

Le domestique, son introducteur, l'attendait dans l'antichambre.

—Vous plaît-il de gagner un louis? lui dit Deslauriers.

—Que faut-il faire? répondit le laquais, dont les oreilles s'ouvrirent et dont les yeux s'écarquillèrent démesurément.

—Vite, de l'encre, une plume et du papier!

En un clin d'œil Deslauriers fut servi.

—Vous voyez cette lettre, reprit-il; si dans cinq minutes elle est remise à Mme Duravin, ce louis est à vous. Allez!

Le laquais disparut comme disparaissent les génies dans les pièces du Cirque.

—Il faut convenir, se dit Deslauriers resté seul, qu'on semble assez peu inquiet céans du sort de mon ami. Pauvre Gaston! honnête et simple nature! cœur naïf! esprit candide! tu penses sans doute que j'ai trouvé Mme Duravin agenouillée dans son oratoire, et que mademoiselle sa fille m'est apparue à la fenêtre la plus haut perchée du château, braquant un télescope anxieux sur les profondeurs du chemin? Hélas! quelle distance incommensurable sépare le rêve de la réalité! On dort ici sous de chauds édredons, tandis que tu trembles la fièvre dans une chambre nue d'auberge. Es-tu tombé de cheval? as-tu une jambe cassée? as-tu disparu dans les flots bourbeux de la Galliote? on s'en soucie comme des neiges de l'an passé! et Mlle Juliette Duravin serait, à ce qu'il assure, l'ange qui me réconciliera avec les démons du sexe féminin!... Hum! j'ai bien peur de mourir dans l'impénitence finale!

Cependant Deslauriers fut interrompu dans son monologue par un carillon de sonnettes, suivi d'allées et de venues, entremêlé d'un grand bruit de portes ouvertes et fermées et de jalousies claquant contre la muraille.

—Monsieur, dit le domestique qui reparut l'instant d'après, j'ai gagné mes vingt francs. Ces dames s'habillent; elles vous prient de les attendre un moment. Voulez-vous me suivre au salon?

Deslauriers se piquait d'être observateur; il pensait que l'appartement c'est la femme. Il s'appliqua donc à étudier le salon de Mme Duravin le plus minutieusement qu'il lui fut possible, persuadé que cet examen l'amènerait à découvrir toutes sortes d'indices de nature à lui montrer, sous leur véritable jour, le caractère de la mère et le caractère de la fille.

—Il est évident, pensa-t-il après avoir détaillé l'ameublement, que ces deux femmes sont élégantes et qu'elles sont pourvues d'un goût exquis.—Elles sont blondes; la nuance des étoffes le prouve surabondamment.—Elles sont jolies, ainsi que le témoignent ces glaces répandues à foison. Il n'y a que les très-jolies femmes pour abuser des glaces à ce point. Une femme laide remplacerait spirituellement les glaces par des tableaux et des étagères. Eh quoi! aucune trace de broderie, ni de tapisserie! Hum! je soupçonne Mmes Duravin d'être deux paresseuses.—Ah! des livres! Voyons un peu quels sont leurs auteurs favoris. Diable! s'écria Deslauriers après avoir

lu les titres de cinq ou six in-octavo épars sur une table, il nous paraît que notre future belle-maman n'est pas très-scrupuleuse à l'endroit de ses lectures...—Un piano... celui de Mlle Juliette, sans doute? elle est musicienne? tant mieux! Quelle musique joue-t-elle? Beethoven ou Mozart?

Deslauriers feuilleta plusieurs gros cahiers superbement reliés et surmontés d'une couronne de fantaisie; lesdits cahiers ne contenaient que des quadrilles, des valses, des polkas et des romances.

—Que chantent ces romances? se demanda Deslauriers.

« Loin de ton vieux mari jaloux,
Bel ange accours au rendez-vous! »

« Ta mère est endormie;
Ouvre-moi, douce amie! »

« Viens dans mes bras, viens, je t'adore...
Que je sois heureux! »

On en passe... et des plus vives.

Deslauriers ferma les cahiers, et un soupir significatif souleva sa poitrine.

—Mon pauvre ami! mon pauvre Gaston! murmura-t-il à voix basse, que viens-tu faire dans cette galère?

Après une heure d'attente, tout au moins, Mme Duravin et sa fille se montrèrent enfin, éblouissantes de parure et de beauté. Mme Duravin, en dépit de ses quarante-cinq ans sonnés, était fort belle encore. Quant à Mlle Juliette, avec ses beaux cheveux blonds et ses grands yeux bleus, elle réalisait le type des madones de Raphaël, dirais-je volontiers, si l'on avait beaucoup moins abusé de Raphaël et de ses madones.

—Monsieur Annibal Deslauriers? demanda Mme Duravin au voyageur en lui adressant un salut gracieux.

—Lui-même, Madame.

—Vous êtes seul?

—Oui, Madame.

—Et Gaston?

—J'ai laissé Gaston à Moriez, un petit village à trois lieues d'ici.

—Serait-il donc malade? Nous vous attendions hier, dans la soirée.

—Prenez-vous-en à la Galliote débordée, si nous ne sommes pas arrivés à l'heure dite, Madame; prenez-vous-en à une légère indisposition, si mon ami ne m'a pas suivi ce matin, ajouta-t-il en fixant sur Mlle Juliette un regard inquisiteur.

La jeune fille resta froide et impassible.

—Et vous êtes accouru nous rassurer, reprit Mme Duravin. Ah ! Monsieur, que d'actions de grâce ! Mais, j'y songe, avez-vous déjeuné ?

—Je vous avouerai naïvement, Madame, que je meurs de faim.

Mme Duravin, de sa main emprisonnée dans un gant de Suède, offrit à Deslauriers un sac de satin blanc rempli de pastilles de chocolat parfumé.

—Le moindre pâté de foie gras ferait mieux mon affaire, pensa Annibal, qui semblait s'être juré à lui-même de travestir tous les poëtes de sa connaissance.

Cependant Mme Duravin avait sonné et elle venait de glisser quelques mots à l'oreille d'une jeune femme de chambre vêtue à la façon des soubrettes de vaudeville.

—Vous arrivez de Paris ? reprit Mme Duravin, qui ne put s'empêcher de soupirer ; de Paris, où il nous a été impossible de nous rendre cet hiver, ma fille et moi, eu égard à l'état de santé vraiment pitoyable de M. Duravin. Ah ! Monsieur, ayez compassion de deux pauvres exilées ! Comment se porte cette chère ville ? qu'y dit-on ? qu'y fait-on ? Etiez-vous au dernier bal de la Préfecture ? Dansera-t-on aux Tuileries ? Assistiez-vous à l'ouverture des Italiens ? Est-il vrai que Mme de Néronde se soit fait enlever par M. de

Rochenoire? Portera-t-on des fourrures cette année? Que faut-il penser du dernier opéra? Avez-vous lu la *Chartreuse de Parme?* A-t-on inventé des modes nouvelles? Parlez-nous, instruisez-nous; songez que nous ne sommes plus de ce monde!

—Ah! mon cher Gaston, pensait Annibal étourdi par ce flux et ce reflux de verbiage, si ton beau-père est affligé d'un laconisme exagéré, tu auras de quoi te rattraper avec ta belle-maman!

Pendant le déjeuner, servi avec une délicatesse et une recherche excessives, et auquel Deslauriers fit largement honneur, c'est à peine si le nom de Gaston fut prononcé par la mère et par la fille. Mais de Paris, de ses fêtes, de ses modes, de ses spectacles, de sa chronique galante, de ses danseuses, on en causa sans relâche et sans fin. Annibal parvint néanmoins à glisser l'histoire de la *Nouvelle-Bondance* et du *nommé Hopathe,* ce qui fit beaucoup rire ces dames, —admirable occasion de mettre en lumière leurs lèvres rouges et leurs dents blanches.

—Vous nous quittez déjà! dit Mme Duravin lorsque Dulauriers prit congé de ses aimables hôtesses.

—Je retourne auprès de Gaston; je suis certain qu'il maudit ma lenteur et qu'il compte les minutes.

—Si M. Sénéchal n'est pas en état de vous accom-

pagner demain, souvenez-vous qu'on vous attend à la Martinière. Vous êtes le seul visage humain qui nous soit apparu depuis deux mois. Nous recauserons de notre cher Paris. J'ai mille questions à vous faire encore.

Annibal s'inclina profondément et s'éloigna en toute hâte, désireux de revoir Gaston et de donner un libre cours à ses pensées.

—Résumons-nous, dit-il après un monologue qui ne dura pas moins de cinq kilomètres. La table est délicieuse; le fait est patent. La cave est excellente; la chose est avérée. En ce qui touche le caractère de Mme Duravin et celui de Mlle Juliette, mon opinion est... Ma foi, ajouta-t-il après un moment de silence, il serait téméraire de les juger dans une si courte entrevue et sur un si mince échantillon. Donc, *la suite au prochain numéro*, comme on l'imprime, chaque matin, au bas des feuilletons publiés par mon journal.

IV

Annibal Deslauriers n'était plus qu'à une courte distance de Moriez, lorsqu'il aperçut le docteur Meslier qui l'attendait sur la route.

—Est-ce que Gaston va plus mal ? lui cria-t-il d'aussi loin qu'il put se faire entendre.

Et il lança son cheval au galop.

—Écoutez-moi, mon cher Monsieur, répondit le médecin, je ne sais point cacher la vérité sous un voile de belles phrases menteuses.

—Gaston est mort ! interrompit Deslauriers, de qui le pouls et le cœur s'arrêtèrent subitement.

—Diable ! comme vous y allez ! reprit le docteur ; nous n'en sommes pas encore là, grâce à Dieu. Mais je ne dois pas vous dissimuler que l'état de votre ami a fort empiré depuis ce matin ; j'ai pensé qu'il serait mal soigné à l'auberge, et j'ai pris la liberté de le faire transporter chez moi.

Pour toute réponse Deslauriers serra avec effusion la main du vieux docteur.

—Craignez-vous donc pour la vie de ce pauvre garçon ? demanda-t-il d'une voix émue.

—La maladie se présente avec tous ses plus mauvais prodrômes ; la fièvre est à son plus haut période ; le jeune homme bat la campagne. Un nom de femme, Juliette, revient sans cesse sur ses lèvres. C'est celui de son épouse ?

—C'est celui de sa fiancée.

—Voilà une fiancée qui pourrait bien être veuve

avant que d'être mariée! dit M. Meslier en branlant tristement la tête.

On était arrivé devant la maison du médecin, une petite maison simple et proprette, encadrée de vignes vierges, dont les folles branches grimpaient jusqu'aux fenêtres du premier étage. M. Meslier heurta à la porte, qui fut ouverte par une jeune personne modestement vêtue; à l'aspect d'un étranger ses joues pâles se colorèrent d'une vive rougeur.

—C'est Marguerite, ma fille, dit le médecin, qui déposa un baiser sonore sur ce front de dix-sept ans, veiné de bleu, blanc et poli comme de l'ivoire.

Le docteur conduisit Annibal auprès de son ami, qui ne le reconnut pas.

—Gaston, mon vieux, c'est moi, Deslauriers. J'arrive de la Martinière... J'ai vu Juliette, dit Annibal effrayé des ravages que le mal avait faits en si peu de temps.

Gaston le regarda fixement, et s'écria d'une voix caverneuse :

« Ah ! que nous parle-t-on des malheurs de Tantale !
« Mon sort, je le déclare, est, hélas ! plus affreux !
« Être si près de toi sans pouvoir voir tes yeux...
« O inondation cinq et six fois fatale ! ! ! »

—Le malheureux! soupira Deslauriers. Faut-il

qu'il soit malade pour se livrer à la perpétration de semblables forfaits poétiques !

Les deux jours qui suivirent, loin d'apporter une amélioration dans l'état de Gaston, ne firent qu'accroître l'inquiétude du médecin. Le troisième jour, M. Meslier prit Annibal à part.

—Mon cher monsieur, lui dit-il, il me paraît à propos que vous retourniez à la Martinière; je serais coupable envers la famille Duravin si je lui laissais ignorer plus longtemps la situation réelle où se trouve M. Sénéchal. La maladie fait des progrès effrayants et j'ai conçu depuis ce matin les craintes les plus sérieuses. Si Mlle Juliette veut voir son fiancé, qu'elle se hâte. Demain peut-être il serait trop tard.

—Moi absent, qui soignera Gaston, si l'on vous appelle auprès d'un autre malade ? demanda Deslauriers, qui sentit une grosse larme rouler sur sa moustache rousse.

—Ma fille, parbleu !

—Comment vous exposeriez Mlle votre fille à cet affreux spectacle? Gaston est hideux à voir, sans compter que vous risquez de compromettre la santé de cette chère enfant.

—Rassurez-vous, interrompit le docteur; Marguerite est une brave fille qui ne s'épouvante pas

pour si peu. Je l'ai habituée à m'assister dans mes opérations les plus dangereuses; j'en ai fait une manière de sœur grise, et, je le dis sans orgueil, elle remplit sa triste mission avec dévouement. Allez, c'est elle, et non moi, qui devrait avoir le diplôme, car elle fait plus de guérisons que son vieux père. Elle vous a de douces paroles et de bienfaisants discours qui valent cent fois toutes mes drogues et toutes mes ordonnances. Je ne suis, moi, que de la Faculté de Montpellier; les paysans prétendent que Marguerite est de la Faculté du bon Dieu.

A mi-chemin de la Martinière, Deslauriers rencontra le domestique des Duravin.

—Ah! c'est vous, Monsieur! Le ciel soit loué! dit le domestique, j'allais à Moriez savoir comment va M. Sénéchal. Ces dames sont au comble de l'inquiétude.

—Laissez-moi donc tranquille! s'écria Deslauriers, heureux de donner cours à sa mauvaise humeur; lorsqu'on est au comble de l'inquiétude, est-ce qu'on reste trois grands jours sans nouvelles?

Au moment où il entra dans le salon du château, Annibal surprit Mme Duravin absorbée dans la lecture d'un recueil de modes. Mlle Juliette, assise au piano, chantait avec des gazouillements de fauvette :

« Ta mère est endormie ;
« Ouvre-moi, mon amie.
« Profitons du moment,
« Ouvre à ton jeune amant!
« Ouvre à-ton jeu-ne amant! »

—Ah! vous voilà enfin, Monsieur, dit Mme Duravin. Et ce pauvre Gaston?

—Ce pauvre Gaston est peut-être mort à l'heure qu'il est, riposta brutalement Deslauriers.

Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi.

—Hélas! oui; et si vous voulez le voir, vous n'avez pas un instant à perdre.

—Germain, qu'on attèle sur-le-champ! ordonna Mme Duravin.

Pâles et tremblantes, les deux femmes jetèrent leurs manteaux sur leurs épaules et mirent leurs chapeaux, sans se regarder dans aucune glace.

—Les aurais-je calomniées? pensa Deslauriers en présence de cette sincère émotion.

—Quelle est donc cette foudroyante maladie? demanda Mme Duravin.

—La petite vérole, Madame.

La mère et la fille échangèrent un regard rempli de terreur.

—La petite vérole! répéta Mme Duravin.

—Oui, Madame.

—Mais alors, Monsieur, reprit Mme Duravin, il nous est impossible, à ma fille et à moi, de nous rendre auprès de M. Sénéchal.

—Impossible?... interrompit Deslauriers.

—Cette affreuse maladie est contagieuse, et je trahirais mes devoirs de mère en exposant ma chère Juliette à un si grave péril! Soyez persuadé que mon cœur gémit d'être forcé de s'imposer à lui-même une si dure contrainte. Dites-le de ma part à votre ami. Deux fois par jour j'enverrai à Moriez chercher le bulletin de sa santé. Nous prierons Dieu pour sa prompte guérison. Ah! Monsieur Annibal, je vous le recommande, nous vous le recommandons; veillez sur lui comme un frère; songez à ma douleur, à la douleur de ma fille. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de lui!

—Vieille comédienne, va! pensa Deslauriers, qui se leva et s'enfuit, craignant de ne se point contenir et de lâcher quelque parole malsonnante.

A son retour, il trouva la fille du docteur installée au chevet du malade.

—Chut! fit-elle; il dort.

—Comment va-t-il depuis ce matin? demanda Deslauriers à voix basse.

Un peu mieux; pourtant le délire continue. Il y a quatre vers assez médiocres qu'il ne cesse de déclamer. Les connaissez-vous?

—Que trop, soupira Annibal.

—Il vous a appelé plusieurs fois.

—Cher Gaston!

—Il s'inquiète beaucoup du résultat de vos visites à la Martinière.

—Il l'apprendra toujours assez tôt, murmura Deslauriers.

Dans l'agitation fiévreuse de son sommeil, Gaston fit tomber l'oreiller qui soutenait sa tête. Marguerite souleva légèrement cette tête couverte de lèpre et rendue effroyable; puis elle fit signe à Annibal de remettre l'oreiller en place.

—Ce spectacle ne vous inspire donc aucun dégoût? demanda Deslauriers, qui se souvenait de l'horreur profonde manifestée par les dames Duravin.

—Ce n'est pas pour rien que je suis la fille de mon père, dit-elle avec un doux sourire.

—Cependant, vous n'ignorez pas que c'est là un mal qui se gagne.

—J'ai été vaccinée.

—Gaston aussi a été vacciné.

—Mais à ce compte, il faudrait le laisser seul

et sans soins. Vous-même vous devriez le fuir.

—Gaston est mon ami, Mademoiselle, c'est bien différent.

—Il est mon hôte, Monsieur; estimez-vous que ce titre soit moins sacré et qu'il impose de moins grandes obligations?

—Ah! s'écria Deslauriers, songeant de nouveau à la scène jouée devant lui au château de la Martinière; vous n'êtes pas une femme, vous êtes un ange!

—Silence! interrompit Marguerite; vous allez réveiller M. Sénéchal.

Deslauriers se tut, et ce fut avec un sentiment d'admiration qu'il se prit à considérer la fille du docteur occupée à transformer en charpie une vieille chemise de son père. Ce travail n'avait en soi rien qui fût fort gracieux ni fort poétique, et pourtant combien Marguerite, vêtue de sa petite robe de laine brune, lui sembla plus belle que Mlle Juliette, habillée de soie, couverte de fourrures et de dentelles, et faisant courir ses doigts en fuseau sur les touches de son piano de palissandre!

Embarrassée par cette admiration silencieuse, Marguerite reprit la parole.

—Est-ce que Mlle Duravin ne viendra pas voir son fiancé? demanda-t-elle.

Annibal sourit amèrement.

—Vous lui faites trop d'honneur.

—Je ne vous comprends pas.

—Rien de plus facile à comprendre, cependant : Mlle Duravin ne possède ni votre dévouement ni votre courage. Quand elle a su quelle maladie menace les jours de Gaston, elle a eu peur.

—Peur ! s'écria Marguerite; je croyais qu'elle aimait M. Sénéchal.

—Et vous voyez jusqu'où va son amour. Ces belles poupées parisiennes ont tout juste autant de cœur que les figures de cire exposées dans la vitrine des modistes et des coiffeurs. C'est joli, c'est bien mis, ça flatte l'œil, j'en conviens; mais ce n'est pas Dieu qui les a faites, c'est un artiste habile qui les a créées.

—Ah ! vous êtes injuste, Monsieur Deslauriers.

—Bah ! dit Annibal, l'avenir prouvera si j'ai tort ou raison. D'ailleurs, mon plan est fait, ajouta-t-il entre ses dents.

Le docteur rentra et constata une légère amélioration dans l'état du malade; le surlendemain, il rassura complétement Deslauriers.

—Je ne vois plus l'ombre de danger, lui dit-il; à présent ce n'est qu'une affaire de temps.

—Juliette et sa mère sont-elles venues souvent? demanda Gaston aussitôt qu'il fut capable de coudre deux idées ensemble.

Et Deslauriers, sans passer le moindre détail, lui fit le récit textuel et désenchanteur de ses deux visites à la Martinière.

—Voilà qui est étrange! pensa le jeune homme; et son cœur se serra douloureusement.

—Regarde Mlle Marguerite, lui dit un jour Annibal, et salue en elle la bonne fée qui t'a sauvé la vie. Si tu n'es pas couché dans le cimetière du village, c'est à son dévouement que tu le dois.

—Pourquoi avez-vous eu ce courage, alors que Mlle Duravin a été si lâche? demanda Gaston à la jeune fille.

—N'ayant rien à perdre, je n'avais pas grand'-chose à craindre, répondit simplement Marguerite.

—Comment cela?

—Mlle Duravin est sans doute jolie.

—Eh bien?

—Et moi, je ne le suis pas.

Gaston la regarda avec attention, ce qu'il n'avait point encore fait. Elle ne lui sembla pas jolie; elle lui parut charmante.

V

Cependant le domestique de Mme Duravin accomplissait ponctuellement son pèlerinage quotidien à Moriez; mais il avait l'ordre formel de ne point franchir le seuil du docteur et ne se mettait pas en route sans qu'on eût, au préalable, bourré ses poches de flacons de vinaigre et de fioles d'éther.

—Vois comme on nous traite à la Martinière, se plaisait à dire l'impitoyable Annibal : nous aurions tous la peste et la fièvre jaune, cette maison serait un lazaret, que nous n'inspirerions pas une terreur plus vive à ces deux femmelettes sans tact et sans cœur.

—Ah! mon cher Deslauriers, interrompit Gaston, sois moins dur envers ces deux dames. L'une sera ma femme, l'autre sera ma belle-mère.

—Tant pis, morbleu! Enfin c'est ton affaire et non la mienne. Et quand feras-tu ton entrée triomphale dans cette chère maison? ainsi que tu le disais poétiquement le jour de notre arrivée dans ce village.

—Mais prochainement, à la fin de la semaine, sans doute.

—C'est trop tôt.

—Pourquoi?

—Parce que les traces de la maladie sont encore visibles sur ton visage.

—M. Meslier assure qu'avant un mois il n'y paraîtra plus.

—Attends cette époque, c'est prudent.

—Crois-tu donc que l'amour de Juliette tienne à si peu de chose?

—Eh! mon cher, sait-on à quoi tient l'amour?

—Comment! tu ne craindrais pas de penser...

—Je ne pense rien; je sais seulement ce que je sais.

—Que sais-tu?

Deslauriers ne répondit pas.

—Au diable soient tes réticences! parleras-tu?

—Ne m'in-ter-ro-ge pas! dit Annibal, qui scanda sa réponse avec l'inflexion, le geste, et la pose d'un jeune tragédien, élève du Conservatoire.

—C'est différent, reprit Gaston; du moment où tu y mets cette solennité, je n'insiste pas davantage.

Et il fit mine de s'éloigner.

Il arriva alors ce qui arrive toujours neuf fois sur dix. Du moment où Sénéchal parut indifférent à la confidence de Deslauriers, Deslauriers fut pris d'un désir immodéré de se confier à Sénéchal.

—Apprends donc, dit-il d'une voix lugubre, pourquoi je juge les femmes avec une sévérité que tu m'as souvent reprochée. J'ai eu trois amours dans ma vie, trois amours sérieux. La première fois, j'avais vingt ans. Toute vanité mise à part, j'étais alors, dans la meilleure acception du mot, un joli garçon. Eh bien ! mon cher, on a rompu un beau jour, mais rompu brutalement avec ma tendresse, avec ma beauté, avec mes vingt ans, devines-tu pourquoi ? Je te le donne en mille. Parce que, dans un bal, au beau milieu d'une contredanse, j'eus la maladresse de glisser sur le parquet et de tomber d'une manière ridicule, à ce que prétendirent les contemporaines.

—Et la seconde fois? demanda Gaston en souriant.

—La seconde fois, mes désastres amoureux provinrent de ce qu'on me rencontra monté sur un âne rétif dans la forêt de Montmorency.

—Et la troisième fois ? demanda Sénéchal, qui ne prêtait point à ce récit lamentable une oreille suffisamment contristée.

—C'était il y a un an environ, reprit Deslauriers. J'eus, un matin, l'idée saugrenue de faire couper ma barbe et mes moustaches. Le lendemain, Dalila signifiait congé au pauvre Samson rasé comme un sub-

Digitized by Google

stitut. Voilà mon ami, voilà à quoi tient l'amour!

—L'amour de Juliette est autrement sérieux, dit Gaston; et quand même, ce qui n'est pas, la maladie m'aurait fait semblable à une écumoire, je suis certain de son affection, comme je suis sûr de son cœur.

— C'est ce que nous verrons, pensa Deslauriers en lui-même.

VI

Un mois s'était écoulé; le visage de Gaston avait repris sa blancheur et sa finesse primitives, sans que le jeune homme eût songé sérieusement à s'éloigner de ses hôtes. Annibal passait son temps à la chasse. Quant à Sénéchal, ses journées s'écoulaient rapides comme des heures, en causeries avec la fille du médecin. Il s'était constitué son chevalier; il l'accompagnait dans les visites que cette bonne et charmante fille prodiguait aux pauvres gens et aux malades des environs. Partout on bénissait le doux nom de Marguerite à l'égal de celui des saintes et des anges. Si peu fortuné que fût M. Meslier, Marguerite trouvait encore le moyen de semer des bienfaits sur son pas-

Digitized by Google

sage. Elle cousait de ses mains des layettes pour les mères de famille ; elle portait du bouillon aux vieillards ; à tous elle disait de ces douces paroles qui inspirent la résignation et qui donnent l'espoir.

Un jour, à l'heure où l'envoyé de Mme Duravin arrivait à Moriez, Deslauriers se promenait sur la route, attendant impatiemment l'apparition de Germain.

—Il est temps, se disait-il, que je réalise mon projet et que j'intervienne comme le *deus ex machinâ*. Ou je ne suis qu'un collégien et je ne sais pas le premier mot du cœur féminin, ou d'ici à vingt-quatre heures j'aurai arraché le bandeau qui couvre les yeux de Gaston... mais voici Germain.

—Il est inutile que vous alliez plus loin, dit-il en arrêtant le cheval par la bride : mon ami est guéri, et je compte avoir l'honneur de me présenter demain à la Martinière.

La mère et la fille, prévenues par Germain, s'étaient mises sous les armes : exquises toilettes, les plus frais rubans, les plus fines guipures, les plus élégants bijoux, les plus précieuses dentelles.

—Soyez le bienvenu, cher Monsieur Deslauriers, lui dit Mme Duravin. Je sais toute la part qui vous revient dans la résurrection de Gaston, et je vous en

remercie en mon nom et au nom de ma fille. Il est sauvé, n'est-il pas vrai?

—Grâce à Dieu, Madame.

—Et nous le verrons bientôt?

—Demain ou après, je pense.

—Dites-moi un peu, cher Monsieur Annibal, cette cruelle maladie l'a-t-elle beaucoup changé?

—Au moral ou au physique, Madame?

—A tout seigneur, tout honneur. Parlons du moral d'abord.

—Moralement parlant, Gaston est toujours le même. Tel vous l'avez connu, tel vous le retrouverez : bon, sincère, loyal, chevaleresque, et, ajouta-t-il en se tournant du côté de Juliette, amoureux de mademoiselle plus encore qu'à Paris, affirmerais-je, si la chose était possible.

—Je ne saurais vous dire à quel point vos bonnes paroles me réjouissent, reprit M[me] Duravin. Cher et excellent Gaston! Oui, le voilà bien, conforme à l'opinion qu'il m'a inspirée. Ah! je suis certaine qu'il assurera le bonheur de ma fille et qu'elle sera fière et heureuse de porter son nom!

—Sous le rapport du physique... continua Deslauriers.

M[lle] Juliette dressa l'oreille.

—Hein? fit Mme Duravin.

—Physiquement parlant, reprit Annibal, je ne dois pas vous dissimuler que Gaston est méconnaissable. La maladie a ravagé son visage. Mais qu'est-ce qu'une beauté essentiellement périssable à côté des qualités éternelles du cœur?

—Il est donc bien laid? hasarda Juliette.

—Hélas! Mademoiselle, mon respect pour la vérité m'oblige à convenir qu'il n'est plus joli; d'ailleurs vous aurez bientôt l'occasion de vous en convaincre.

Les deux femmes gardèrent le silence et elles échangèrent un rapide coup d'œil dont le sens n'était rien moins qu'énigmatique.

—Vous nous avez dit, reprit Mme Duravin, que M. Sénéchal se dispose à venir à la Martinière vers la fin de la semaine?

—C'est son intention, Madame.

—Ne pensez-vous pas avec moi qu'il agirait plus sagement en retournant à Paris? La science a de si merveilleux secrets! Qui sait s'il n'existe pas une pommade, un baume susceptibles de rendre à son visage couturé sa forme et sa grâce primitives? Nos médecins de campagne font bien tout ce qu'ils peuvent; le malheur est qu'ils ne peuvent pas grand'-chose.

—Voilà une idée lumineuse, Madame, et je vais me hâter de la soumettre à mon ami, répliqua Deslauriers, qui se leva et prit congé de la mère et de la fille par un grand salut cérémonieux et glacé.

—Que je devienne chauve et que je perde toutes mes dents, si je franchis une quatrième fois le seuil de cette maison! s'écria-t-il lorsqu'il eut fermé la porte du salon.

Son cheval était encore sellé et bridé; d'un bond il l'enfourcha et s'éloigna au grand trot.

—Mon cher, dit-il à Sénéchal, paie le médecin, faisons nos malles et filons vite; nous n'avons plus rien à faire ici.

—Que veux-tu dire?

—Je dis que si tu épouses Mlle Duravin, je ne te revois de ma vie.

Et il lui dévoila le piége par lui tendu à Mme Duravin et à sa fille, ainsi que la réception qu'on lui avait faite à la Martinière.

—On te congédie parce qu'on te croit grêlé, dit-il en finissant; je compte que tu n'auras pas l'insigne faiblesse de désabuser ces deux péronelles.

Contrairement à son attente, Gaston accueillit ce récit avec une indifférence marquée.

—Eh bien! partons-nous? demanda l'impatient Annibal.

—Non, dit Gaston; je reste.

—Et moi, je pars. Cherche un autre témoin; tu me fais pitié!

Pour toute réponse, Gaston prit Deslauriers par la main et le conduisit à la fenêtre de sa chambre. Cette fenêtre donnait sur la rue du village.

—Regarde, dit-il à son ami.

Annibal souleva le rideau de mousseline et il aperçut la fille du docteur : elle distribuait de la soupe à une douzaine de pauvres gens.

—Mon cher, dit Gaston, voilà ma femme. J'aimais Mlle Duravin avec ma tête; c'est avec mon cœur que j'aime Mlle Meslier. Et maintenant, j'ose espérer que tu ajourneras ton départ et que tu ne me refuseras plus d'être le témoin de mon mariage.

Mlle Marguerite Meslier, aujourd'hui Mme Sénéchal, est assurément une des femmes les plus distinguées, les meilleures et les plus heureuses qui soient à Paris.

On n'en saurait dire autant de Mlle Juliette Duravin, qui six mois plus tard, épousa M. le marquis de***.

—Un parti superbe! disait sa mère.

La marquise est restée fidèle à sa romance favorite :

Digitized by Google

Elle chante encore, elle chante toujours, comme au temps où elle était jeune fille :

« Ta mère est endormie ;
« Ouvre-moi, mon amie.
« Profitons du moment,
« Ouvre à ton jeune amant!
« Ouvre à-ton jeu-ne amant ! »

On assure (mais ceci entre nous) que la porte s'entr'ouvre quelquefois — et que les moments ne sont pas perdus.

Digitized by Google

UN BIENFAITEUR

ET SA VICTIME

I

A Paris, où les constructions nouvelles semblent sortir toutes seules des entrailles de la terre, de même qu'après une pluie d'orage on voit des nuées de champignons pousser aux pieds des chênes; à Paris, disons-nous, il existe une colonie de locataires des deux sexes qu'on pourrait appeler les *essuyeurs de plâtres*. Les maisons neuves étant, à tort ou à raison, considérées comme de véritables pépinières de rhumatismes, c'est à qui ne s'y installera point le premier. De là l'industrie des essuyeurs de plâtre et l'accord tacite qui règne entre eux et les propriétaires parisiens. Sans cesse sur la piste des maisons

récemment bâties, ils s'y établissent durant trois ou six mois, selon l'intensité de la saison et le degré d'humidité des lieux, essuient les plâtres consciencieusement, après quoi ils disparaissent sans payer leur terme et sans qu'on s'inquiète même de leur en réclamer le payement.

Cette industrie, que nous vous donnons pour très-réelle, explique d'ailleurs les périodiques déménagements de ces jolies et nomades créatures qu'on a baptisées *Lorettes* au temps où elles habitaient le quartier neuf situé derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette; qu'on a successivement appelées *Madeleines* et *Boules-Rouges*, lorsqu'elles peuplaient le quartier de la Madeleine et les alentours de la rue Geoffroy-Marie; d'où il faut conclure,—Paris continuant de s'étendre dans la direction du faubourg Saint-Honoré, —qu'on les appellera bientôt les *Saintes-Honorées*, ce qui sera, il faut en convenir, de l'euphémisme transcendant et de l'antiphrase élevée à la septième puissance.

Connaissez-vous l'avenue Frochot? Située à l'extrémité de la rue Bréda, tout près de la barrière Pigale, dans un quartier solitaire qui n'est déjà plus la ville sans être encore la banlieue, l'avenue Frochot se dérobe aux regards des passants derrière un ver-

doyant rideau de peupliers d'Italie. Occupée aujourd'hui par des artistes en renom, cette avenue était, il y a une vingtaine d'années, la proie exclusive des essuyeurs de plâtres.

Parmi ces pauvres diables, le plus pauvre, à coup sûr, était un jeune sculpteur qui végétait dans une misère profonde. La misère des sculpteurs n'est comparable à aucune misère ici-bas. C'est une misère complète, absolue; une misère de premier choix et de premier crû. Après cette misère, il n'y a plus rien; il faut tirer l'échelle. On comprend, en effet, qu'un pauvre homme de lettres puisse se procurer de l'encre et du papier, un pauvre peintre des couleurs, un pauvre lithographe des crayons. Mais acheter à crédit du marbre de Carrare lorsqu'on manque de monnaie, la chose est difficile, on me l'accordera, je le suppose.

II

Il s'appelait Marcel et devait quatre-vingt-dix francs à son bottier. A en juger par l'état actuel de sa chaussure, cette dette remontait à des époques reculées, si elle ne se perdait dans la nuit des temps.

Devoir quatre-vingt-dix francs, c'est moins que rien,—si on les possède. Quand on ne les possède pas, c'est autre chose. On souscrit un billet à l'ordre du créancier; on ne paye pas le billet à présentation; on est poursuivi; les frais s'accumulent, et il arrive qu'un beau jour, les quatre-vingt-dix francs ayant fait des petits dans la proportion des lapins, on est condamné à payer trois cent cinquante-six francs et des centimes, capital et frais compris. Telle était l'histoire du sculpteur Marcel, qui avait juré une haine corse à son bottier.

D'abord il se promit de le tuer de sa main; mais il ne tarda pas à réfléchir que la mort constituait un châtiment bien sévère, même pour un crime de cet acabit. « Je porterai le trouble et le déshonneur au sein de son foyer domestique ! » se dit-il avec un ricanement sinistre. Malheureusement, ou heureusement, la femme du bottier, âgée de quarante-neuf ans, obèse, grisonnante et couperosée, réalisait le type idéal de la laideur commune et bourgeoise. « Je me vengerai pourtant! » s'écria-t-il en frappant du pied avec colère. Il se vengea en effet, et voici comme.

Le créancier demeurait rue de Bondy, n° 34.— Marcel lui écrivit fréquemment, et lui fit écrire par

tous ses amis, ayant soin de rédiger la suscription dans la forme suivante :

A Monsieur
Monsieur Krigger, cordonnier,
Forêt de Bondy, arbre 34.
Paris.

Telle fut sa vengeance !—On n'ignore pas de quelle mauvaise réputation jouit la forêt de Bondy, ainsi nommée, parce qu'elle a été pendant longtemps infestée de voleurs.

III

Un matin du mois de décembre, la bise sifflait avec une violence extrême et la neige couvrait la terre d'un blanc linceul. Le sculpteur Marcel était seul dans son atelier, occupé à rayer avec l'ongle de son petit doigt l'épaisse couche de givre incrustée sur les vitres de sa fenêtre mal close.

—Quel affreux temps ! s'écria-t-il tout haut ; c'est à ne pas laisser un huissier à la porte !

Au même instant, la porte s'ouvrit et un petit homme chauve, tout habillé de noir, chaussé d'escarpins, s'élança dans l'atelier avec la légèreté d'un danseur.

—Voilà, Monsieur, une parole qui vous honore, dit le petit homme en souriant.

—Oh! reprit Marcel, j'ai dit un huissier comme j'aurais dit un chien.

Le petit homme fronça ses petits sourcils, et ses petits yeux lancèrent des flammes.

—Voilà une parole qui vous coûtera cher, ajouta-t-il d'une voix aigrelette.

—Eh quoi! fit Marcel, seriez-vous donc huissier, Monsieur?

— Huissier audiencier, mon cher Monsieur, pour vous saisir, si j'en suis capable.

—Ah! c'est vous qui faites monter à trois cent cinquante-six francs les billets de quatre-vingt-dix livres! Vous êtes un praticien habile, savez-vous?

—Je le sais et m'en vante, dit l'huissier en se rengorgeant dans sa blanche cravate.

—Et quel motif me procure le plaisir de vous voir?

—Rien de plus simple : si vous ne payez pas M. Krigger d'ici à huit jours, délai de rigueur, vos meubles seront vendus le 13 du courant en l'hôtel de MM. les commissaires-priseurs. Mes hommes viennent de poser l'affiche sur la porte de l'avenue Frochot, et la loi m'oblige à vous laisser copie de

ladite affiche. La voici; coût : onze francs cinquante centimes.

L'officier ministériel essaya un simulacre de sourire et sortit aussi prestement qu'il était entré.

Resté seul, Marcel soupira et contempla son pauvre mobilier; puis il ferma hermétiquement la porte et la fenêtre. Ces préparatifs achevés, il plaça au milieu de l'atelier un petit fourneau portatif qu'il remplit de charbon; il alluma le charbon, s'assit à côté du fourneau, et attendit avec impatience le moment où les charbons embrasés lui permettraient de faire cuire la saucisse plate qui composait son déjeuner.

IV

Non loin de l'avenue Frochot demeurait, en ce temps-là, un philanthrope nommé M. Laribière. C'était un homme de cinquante ans environ, veuf, sans enfants, à la tête d'une jolie fortune, et qui eût été le mortel le plus heureux du monde si les lauriers du *petit manteau bleu* n'avaient troublé son repos de la façon la plus cruelle. Ce philanthrope ressemblait à un certain nombre de philanthropes de

notre connaissance; il raffolait de philanthropie; mais son avarice égalant sa bienfaisance, sa vie s'écoulait à rêver qu'il accomplissait des actions méritoires et à ne les point accomplir, dans la crainte d'écorner ses revenus. Il faisait partie de la Société des sauveteurs, encore qu'il ne sût point nager; mais il possédait un chien de Terre-Neuve, et, deux fois par semaine, il s'allait promener sur les bords du fleuve en compagnie du quadrupède. Si personne ne s'avisait de se noyer en ces moments-là, on ne peut point dire qu'il y eût de sa faute.—Chaque fois que les journaux signalaient un grand désastre, il souscrivait pour cinq francs, prenant soin de faire suivre son nom de son adresse et de son titre de philanthrope. Tous ses devants de cheminée représentaient saint Vincent de Paul ramassant de petits enfants nus dans la neige.

Ce jour-là, avons-nous dit, il faisait très-froid et il neigeait très-fort.

M. Laribière jeta un regard attendri sur le devant de sa cheminée.

—O saint Vincent de Paul, dit-il, ô mon glorieux modèle, le thermomètre me trace clairement les obligations sacrées que je dois accomplir en ce jour! C'est dans les temps semblables à celui-ci que tu

rendais les plus grands services à l'humanité soufffrante. Je ne faillirai point aux devoirs que ton exemple m'impose.

M. Laribière s'habilla le plus chaudement qu'il lui fut possible; il sortit et remonta la rue Bréda jusqu'à l'avenue Frochot sans apercevoir aucun enfant nu déposé dans la neige, ce dont il se félicita dans son for intérieur, attendu qu'il haïssait cordialement les enfants. Arrivé devant la porte de l'avenue, il parcourut machinalement l'affiche verte qui annonçait la vente des meubles du sculpteur Marcel. Lorsqu'il se fut persuadé que l'artiste était poursuivi pour une misérable somme de trois cent cinquante-six francs, M. Laribière se consulta; il fit deux pas en avant, trois pas en arrière, et, prenant enfin son courage et sa philanthropie à deux mains, il pénétra dans l'avenue et se fit indiquer le logement du jeune homme.

V

M. Laribière entra comme une bombe dans l'atelier du sculpteur. Suffoqué par la graisse de la saucisse qui fumait sur les charbons, il courut droit au

réchaud, le culbuta d'un coup de pied, et il ouvrit les deux battants de la croisée.

—Malheureux jeune homme! s'écria-t-il, qu'alliez-vous faire?

—J'allais déjeuner, répondit Marcel, qui se crut en présence d'un fou.

—Attenter à votre existence! mais c'est un crime, ne le savez-vous pas?

—Me suicider! moi? reprit le sculpteur en ramassant les débris de sa saucisse, pas si bête!

—Eh quoi! vous n'étiez pas en train de vous asphyxier?

—Pourquoi voulez-vous que je m'asphyxie?

—Est-ce qu'on ne vend pas votre mobilier dans quelques jours?

—Sans doute ; après?

—J'avais cru, reprit le philanthrope en balbutiant, je pensais... je supposais que cet événement vous avait inspiré un désespoir profond, et que le désespoir vous avait suggéré des projets coupables.

—Permettez, dit Marcel impatienté, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. En définitive, que désirez-vous de moi?

Le philanthrope se consulta de nouveau, et le résultat de sa consultation fut celui-ci : « Je ne ren-

contrerai jamais une plus merveilleuse occasion d'exercer ma philanthropie à bon marché. Profitons-en et exécutons-nous. »

—Vous me demandez ce que je désire? dit-il d'une voix solennelle; jeune homme, je désire vous sauver. Vous avez un urgent besoin de trois cent vingt-six francs, n'est-il pas vrai?

—Trois cent cinquante-six, dit Marcel.

—Trois cent cinquante-six, soit. Je tiens cette somme à votre disposition; avant une heure vous la recevrez.

—Mais, Monsieur...

—Pas un mot. Je m'appelle Laribière, je suis philanthrope; voici ma carte.

—En vérité, Monsieur, je ne sais si je dois...

—Vous le devez! saint Vincent de Paul vous parle par ma bouche. Obéissez-moi comme vous lui obéiriez à lui-même.

—Dans une heure, avez-vous dit, vous m'enverrez cette somme?

—Dans une heure. Un philanthrope n'a qu'une parole. Vous avez la mienne.

—Eh bien, Monsieur, je peux vous le dire à présent, vous me rendez là un fier service!

M. Laribière s'éloigna en murmurant :

—Allons ! je n'ai pas perdu ma journée !

VI

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Marcel entendît parler de son bienfaiteur ; l'argent promis n'arrivait point et il commençait à croire qu'il avait été la dupe d'un mauvais plaisant ou d'un fou. La vérité, la voici. Rentré chez lui, le philanthrope ouvrit son secrétaire, d'où il tira quinze napoléons, dix pièces de cinq francs et une pièce de vingt sous.

—Vil métal, pensa-t-il en faisant chatoyer les louis dans sa main, vil métal ! tu es donc bon et utile à quelque chose ici-bas ! grâce à toi, je double la Providence, je secoure mon semblable, je sauve un malheureux de la misère et peut-être de la mort... car, il a beau dire, cette histoire de saucisse ne me semble point suffisamment claire. Il est triste de penser qu'un si beau trait restera un mystère entre Dieu et moi, que pas un journal ne s'en fera l'écho. Enfin, soupira-t-il, il est bon que la main droite ignore ce que donne la main gauche. Appelons La Brie et envoyons ces trois cent cinquante-six francs à mon protégé de l'avenue Frochot ; n'oublions pas que du

haut de ces devants de cheminée saint Vincent de Paul me contemple.

Mais, au lieu d'appeler La Brie, M. Laribière continua son monologue en ces termes :

—Cependant... si ce jeune homme était un paresseux, un coureur, un débauché? si, au lieu de venir à son aide, je l'encourageais dans la pratique de ses vices? Le connais-je seulement? A-t-il une famille? Est-il solvable? Rentrerai-je dans mes avances? Je me suis diablement pressé dans cette affaire. Le sage dit que la nuit porte conseil, et le sage n'a pas tort. Attendons à demain avant de prendre une détermination. D'ailleurs, où est l'urgence? Ce garçon qui déjeunait si paisiblement ce matin avec une saucisse, peut fort bien attendre vingt-quatre heures; il n'en mourra pas.

Ayant ainsi raisonné, le philanthrope serra précieusement sa pièce de vingt sous, ses dix écus de cinq francs et ses quinze louis.—Et comme c'était son jour de sauvetage, il siffla son gros chien et se dirigea du côté de la Seine, dont il arpenta les berges sans aucun résultat philanthropique.—Mais les gens ne savent point se noyer à propos !

VII

La vente du mobilier de Marcel, on s'en souvient, était fixée au 13 décembre. Le 11, ne sachant plus où donner de la tête, le sculpteur écrivit une lettre à M. Laribière, et le 12 il vint en personne chercher la réponse à sa supplique. Le philanthrope dissimula son dépit et fit contre fortune bon cœur.

—Ah! c'est vous, mon jeune ami! s'écria-t-il; votre argent est prêt, il vous attend; pourquoi avez-vous tardé si longtemps à venir le prendre?

— J'avais compris que vous me l'enverriez, Monsieur.

—Erreur, mon cher garçon. Ah çà! nous disons qu'il vous faut deux cent cinquante-six francs?

—Trois cent cinquante-six, Monsieur.

—Vous croyez?

—Hélas! j'en suis sûr.

—C'est singulier; j'aurais parié que l'affiche disait deux cent cinquante-six. Mais peu importe, les voici. Vous êtes-vous muni d'un timbre?

—Non, Monsieur.

—Heureusement, j'en ai,—par hasard. Asseyez-

vous et faites-moi un billet à un an de ce jour. Si vous n'êtes pas en mesure à l'échéance, nous renouvellerons. Mais on ne sait ni qui vit ni qui meurt, c'est une simple précaution et pas autre chose. Je me plais à croire, poursuivit M. Laribière, que vous comprenez tous les devoirs que ma libéralité vous impose ? Plus de vie folle et désordonnée ; plus de dépenses inutiles ; que l'aurore vous trouve à la besogne ; que la nuit vous y surprenne encore. Avez-vous de mauvaises connaissances ? Rompez avec elles. Moi qui passe ma vie à obliger mes semblables, j'ai acquis le droit de vous le dire un peu brutalement : rien ne m'afflige autant qu'un service mal placé. Faites donc de telle sorte que je n'aie point à me repentir de mes bienfaits. Inutile d'ajouter que l'univers entier ignorera ma généreuse conduite à votre égard. Je ne suis pas discret, je suis muet. Je ne suis pas un homme, je suis une tombe !

VIII

Le soir de ce jour mémorable, M. Laribière dînait en ville. Au dessert, il raconta l'histoire de Marcel, en l'enjolivant de certains détails dramatiques.

—Imaginez, dit-il en finissant, que, lorsque je pénétrai dans son grenier, je le trouvai agenouillé devant le réchaud fatal, activant d'une poitrine haletante et d'un souffle fébrile le brasier qui, deux minutes plus tard, allait lui servir de tombeau !

« J'ai eu le plaisir de lui faire accepter quinze cents francs qu'il me rendra à la grâce de Dieu. Que voulez-vous? je n'ai pas d'enfants et je suis philanthrope ! »

IX

Le surlendemain, dînant dans une autre société, M. Laribière raconta qu'attiré par un bruit de sourds gémissements et de hoquets convulsifs, il avait enfoncé à coups de pied la porte d'un galetas misérable et qu'il avait aperçu Marcel étendu sur le plancher, ne donnant plus signe de vie. Il lui avait donné mille écus qu'il ne reverrait jamais.—Un acte de fou et de prodigue !

—Mes héritiers jouissent tous d'une fortune considérable; j'espère qu'ils voudront bien ne point

provoquer mon interdiction devant les cours et tribunaux, ajouta-t-il en badinant avec grâce.

X

Le billet Krigger étant soldé, Marcel resta sans un sou vaillant, et il dut se mettre en campagne afin de chercher du travail.

—Est-on venu me demander? disait-il invariablement au concierge de l'avenue Frochot, lorsqu'il rentrait, le soir, fatigué de ses courses infructueuses.

A quoi le concierge répondait invariablement :

—M. Laribière est venu à midi.

—Et puis ?

—Il est revenu à trois heures.

—Et puis ?

—Il est revenu à cinq heures et demie.

—Vous a-t-il chargé de quelque commission pour moi ?

—Il dit qu'il n'est pas content de votre conduite ; que vous êtes un coureur ; que vous ne piochez pas; que ce n'est pas de cette façon qu'on amasse pour ses vieux jours et qu'on fait honneur à ses engagements.

Irrité de ce système inquisiteur, Marcel ne sortit pas le lendemain, résolu d'attendre M. Laribière de pied ferme et de s'expliquer nettement avec lui. A midi sonnant, le philanthrope entra dans l'atelier.

—Enfin, je vous rencontre! ce n'est pas malheureux! s'écria-t-il. Que faites-vous? que devenez-vous? où passez-vous votre temps?

—Je sors pour mes affaires.

—Dites pour vos plaisirs... et ça durera tant que vous aurez de l'argent.

—Je n'en ai plus.

—Comment! vous avez déjà mangé mes quatre cent cinquante-six francs!

—Permettez-moi de vous faire observer que c'est trois-cent cinquante-six et non quatre cent cinquante-six francs que vous m'avez prêtés. Laissez-moi vous rappeler en outre que la somme entière est passée de vos mains dans celles de l'huissier. Je n'en ai point distrait un centime. Vous m'avez rendu un grand service, je me plais à le reconnaître; mais si vous croyez m'avoir sauvé, votre erreur est forte.

—Je ne vous ai pas sauvé, moi? A quel taux estimez-vous donc votre salut?

—Je m'explique : je n'ai point d'argent pour attendre qu'il me vienne du travail; soyez bon et géné-

reux jusqu'au bout : prêtez-moi cinq cents francs qui m'aideront à vivre pendant six mois. D'ici là je travaillerai et j'atteindrai le rivage. Faute de ce nouveau secours, je risque de sombrer sous vos yeux, en dépit de la perche secourable que vous m'avez tendue.

M. Laribière prêta les cinq cents francs, un peu par bonté d'âme, beaucoup pour sauvegarder sa première avance. Il déchira le billet à un an, qu'il remplaça par une lettre de change également à douze mois de date. Marcel accepta la lettre de change pour neuf cents francs, à cause des intérêts, calculés sur le pied de six et demi pour cent.

XI

Pendant les mois qui suivirent, Marcel exécuta pour le compte de son bienfaiteur :

1° Le buste du philanthrope avec une couronne de lauriers sur les cheveux.

2° La statuette d'une dame que M. Laribière appelait « ma chère nièce. » Hum! hum! (*Réflexion de l'auteur.*)

3° Une étude d'après le terre-neuve, membre de la Société de sauvetage.

4º Un médaillon.

5º Un autre médaillon.

6º Un troisième médaillon.

7º Un quatrième médaillon.

Ces divers médaillons destinés à transmettre à la postérité le profil de plusieurs parents et amis de M. Laribière.

De payer ces divers travaux à leur auteur, il n'en fut point question,—naturellement.

XII

Un jour, le philanthrope se croisa avec une femme qui sortait de l'atelier de Marcel.

—Ah ! ah ! mon gaillard, lui dit-il, je vous prends la main dans le sac ! Vous avez des maîtresses... Eh bien ! il ne vous manquait plus que d'être un débauché ! Allez, faites-vous gruger, plumer, ruiner ! ça ira plus vite !

—Mais, Monsieur, c'est un modèle...

—Si vous vous borniez aux statues masculines, vous n'auriez pas besoin de modèles féminins, et vous ne vous monteriez pas la tête.

Une autre fois Marcel fut invité à dîner chez Véfour

par un camarade qui venait de remporter le grand prix de sculpture. Comme il sortait du restaurant, il fut rencontré par M. Laribière. Le philanthrope lui fit une scène odieusement ridicule.—Monsieur portait des gants et des bottes vernies, comme *un lion!* tandis que son bienfaiteur n'en portait pas!—Monsieur prenait son repas chez Véfour, alors que son bienfaiteur dînait dans les restaurants à prix fixe?

La foule s'étant amassée, Marcel prit la fuite.

—Semez le bienfait, vous récoltez l'ingratitude! s'écria le philanthrope avec amertune.

Quelques jours après, passant dans la rue Vivienne, Marcel entendit un individu qui disait à sa femme en le montrant du doigt:

—Voilà ce pauvre diable d'artiste que ce bon M. Laribière a sauvé de la misère et du suicide. Il paraît qu'il se conduit bien mal envers son bienfaiteur.

—Est-il vrai, lui demandaient ses amis lorsqu'ils le rencontraient, est-il vrai qu'un nommé Laribière t'a pris en affection et qu'il te comble de ses bienfaits?

Sur ces entrefaites, la lettre de change de neuf cents francs vint à échéance et ne fut point payée. Le philanthrope ne voulut point entendre parler de renouvellement; il objecta que les temps étaient

durs, que les rentrées se faisaient mal. Les huissiers recommencèrent leurs manœuvres homicides, et le tribunal de commerce décréta la prise de corps contre l'infortuné débiteur.

XIII

Nous touchons au dénoûment. Hélas ! le voici en deux mots :

Marcel alla trouver un agent de remplacement militaire ; il se vendit onze cents francs, remboursa son bienfaiteur et partit pour l'Algérie, où les fièvres l'ont tué.

Quant à M. Laribière, rien ne manque à sa gloire. Son terre-neuve ayant fini par pêcher un baigneur qui se noyait dans la Seine, on a décoré le philanthrope d'une médaille de sauvetage qu'il porte à sa boutonnière avec un juste orgueil.

LES SECONDES NOCES

DE SIR ARCHIBALD THORNTON

I

Au beau milieu des Champs-Élysées, dans l'espace compris entre l'allée des Veuves et l'allée d'Antin, on rencontre un terrain vague et d'une assez grande étendue, que l'édilité parisienne a baptisé du nom de quartier François Ier.

Contrairement à ce qui se pratique dans le reste de la ville, où la monomanie de la bâtisse est arrivée à son période le plus enragé, le quartier François Ier est, à peu de chose près, aujourd'hui, ce qu'il était il y a vingt ans. Partout ailleurs, observez-le, à peine se rencontre-t-il quelques mètres de terrain sans destination, un spéculateur surgit aussitôt qui sème

deux douzaines de Limousins, et qui, trois mois après, récolte une maison à cinq étages. Là, au contraire, les constructions en très-petit nombre sont séparées par des champs incultes, par des manières de jardins piteux et délabrés, où croissent en pleine liberté les ronces, les orties, les chardons et toute l'envahissante famille des herbes folles.

Les architectes du département de la Seine ont-ls mis cet endroit à l'index? Se sont-ils engagés, par des serments terribles, sous peine de dédits considérables, à ne le point embellir? Toutes les suppositions sont possibles; je constate seulement que c'est bien moins un quartier qu'un projet de quartier, avec des ombres de places, des apparences de rues, un fantôme de fontaine et des mirages de trottoirs.

Et cependant le quartier François Ier possède un établissement unique en son genre, je ne dirai pas à Paris, ce ne serait pas assez dire, mais sans doute dans l'univers entier. Je parle du gymnase Amoros, ainsi appelé du nom de son fondateur, le colonel Amoros, un brave soldat, un excellent homme, qui prétendait arriver à la régénération morale de l'humanité par l'exercice de la gymnastique.

Il fallait l'entendre développer sa thèse favorite,

tandis que ses nombreux élèves faisaient le saut de carpe, grimpaient à des cordages flottants, couraient sur des poutrelles, se balançaient à des trapèzes, tout en chantant des chants héroïques dont il avait composé les paroles et dont, je crois, Dieu me pardonne, qu'il avait également composé la musique! A l'en croire, avant cinquante ans, et pour peu que le gouvernement rendît sa méthode obligatoire dans toute la France, les bagnes seraient détruits, rasées les prisons, démolis les pénitenciers; les juges d'instruction deviendraient une superfétation, et les gendarmes une institution sans raison d'être. Plus d'hommes fourbes, cupides, avares, ambitieux, ivrognes et menteurs; plus de femmes coquettes, jalouses, bavardes et gourmandes. On avait dit autrefois l'âge d'or; on disait à présent l'âge de fer; on dirait désormais l'âge de la gymnastique, une ère prodigieuse de grandeur, de noblesse, de prospérité, de vertu!

Au demeurant, le colonel Amoros se peignait tout entier dans les inscriptions diverses qui ornaient et qui ornent encore la devanture de son établissement, car ses successeurs les ont respectueusement conservées. Cet établissement, dont la façade ne ressemble pas mal à celle d'un petit théâtre de société,

est bâti en plâtre, badigeonné de jaune, et couronné d'une miniature de fronton soutenu par quatre colonnes, d'un ordre qui n'est assurément ni l'Ionique, ni le Dorique, ni le Corinthien. Sur les bas-côtés de ce *frontoniscule*, un grand artiste, resté inconnu, a représenté, dans une suite de bas-reliefs aussi naïfs qu'ingénieux, les traits principaux de dévouement que peut inspirer à un citoyen courageux le désir magnanime d'arracher son semblable aux horreurs de l'inondation et aux périls de l'incendie. De petits messieurs joufflus et vêtus de feuilles de vignes emportent sur leurs dos et dans leurs bras de petites dames non moins joufflues et revêtues du même costume.

Le milieu du fronton est occupé par cette légende :

« *Le but principal de la gymnastique est la bienfaisance.—Charité.—Morale.* »

J'ai parlé de quatre colonnes ; sur la première on lit :

« *Force.—Fermeté.—Résistance.—Courage.* »

Sur la seconde :

« *Agilité.—Vélocité.—Adresse.—Énergie.* »

Sur la troisième :

« *Régularité. — Sagesse. — Constance. — Héroïsme.* »

Sur la quatrième :

« *Grâce.—Santé.—Beauté.—Bonté.* »

Et enfin, au-dessus de la porte d'entrée (un peu de latin ne fait pas mal) :

« *Mens sana in corpore sano.* »

Voilà un échantillon des fruits excellents, qu'au dire de ce brave colonel Amoros, le culte de la gymnastique devait faire éclore forcément dans le cœur des jeunes gens et dans l'âme des jeunes personnes confiés à ses soins.

Je dis un échantillon, parce qu'il ne doutait pas que l'étude assidue de la gymnastique ne produisît à la longue de bien autres merveilles. Malheureusement le peu de largeur de la façade, en l'empêchant de multiplier les colonnes, ne lui avait point permis de développer à sa guise les séductions de son prospectus. C'était un des chagrins sérieux de sa vie. Il est mort aujourd'hui; mais son nom respecté vit encore dans la mémoire de ses amis.

Or, il y a douze ou quinze ans environ,—la date précise importe peu à l'histoire,—chaque jour, à l'heure où la foule des promeneurs et des voitures tourbillonne dans la grande avenue des Champs-Élysées, un petit coupé bleu dont les stores en soie rose étaient strictement baissés se dirigeait au trot

rapide d'un beau cheval alezan vers l'allée d'Antin, et s'arrêtait court à l'angle de la rue Goujon, immobile, cloué sur place, jusqu'au moment où la porte du gymnase Amoros se fermait sur le dernier élève.

Ce petit coupé, tapissé de satin broché bouton d'or, comme la chambre à coucher d'une danseuse, contenait dans ses flancs soyeux et capitonnés un Anglais long, mince, excentrique, veuf et blond.

Son nom : sir Archibald Thornton.

Son âge : quarante ans.

Sa profession : millionnaire ennuyé.

Sir Archibald Thornton nourrissait une idée fixe, celle d'épouser une Française.

—Parbleu ! pensera le lecteur, voilà un caprice qu'un homme veuf et millionnaire peut réaliser sans peine. Assurément il ne manque pas de filles à marier dans notre beau pays de France ; il s'en trouve un assortiment complet, pour tous les goûts, dans tous les prix et de toutes les couleurs ; depuis quinze ans jusqu'à cinquante-sept, blondes ou brunes, maigres ou grasses, tapant sur le piano ou pinçant de la harpe, faisant des vers ou des confitures, mélancoliques ou rieuses, timides comme des gazelles ou hardies comme des pages. Pendant l'hiver, au bal, au spectacle, au concert, au sermon, on les rencontre

par milliers. Durant l'été, au bois, à la promenade, aux eaux, sur les grandes routes, elles se coudoient, elles se pressent, elles fourmillent, semblables aux épis dans les plaines de la Beauce, plus nombreuses que les jasmins et les roses dans les champs bénis de Cannes et de Grasse.—« Un Anglais millionnaire qui cherche une femme, et une femme française, dites-vous? Où loge-t-il? où se cache-t-il? où le trouver? où l'apercevoir? où l'aborder? Voici ma fille aînée qui danse comme la Cerrito, ma fille cadette qui écrit comme Mme Cottin. Voici nos tantes, nos sœurs, nos nièces, nos pupilles et nos cousines. Parlez! demandez! faites-vous servir! »

Le malheur est que les choses n'étaient point aussi faciles qu'on les eût supposées au premier abord. Lorsqu'un Anglais millionnaire se mêle d'être excentrique, il l'est à sa façon, entièrement, carrément, absolument, britanniquement, ce qui est, en cette matière, l'adverbe le plus fort que je connaisse. Sir Archibald Thornton—avait-il ou n'avait-il pas eu des désagréments domestiques aux temps de son premier mariage?—Sir Archibald, le fait est certain, entendait n'épouser qu'une femme accomplie sous tous les rapports, belle, spirituelle, vertueuse surtout, et bien portante. Quant à la question d'argent,

attendu qu'il était riche pour deux, il ne s'en préoccupait guère, en quoi je l'approuve fort.

Or, un jour que sir Archibald Thornton promenait aux Champs-Élysées ses grandes mélancolies dans son petit coupé bleu à stores roses, son cocher s'endormit profondément sur le siége. Livré à lui-même, le cheval enfila l'allée d'Antin, tourna la rue Jean-Goujon et s'arrêta devant un tas de pavés en face du gymnase Amoros. Sir Archibald mit le nez à la portière et tout aussitôt son regard fasciné tomba sur les inscriptions que nous avons reproduites ci-dessus.

—Ho! s'écria-t-il (les Anglais ont une façon particulière de prononcer cette exclamation qui vaut à elle seule un long poëme). Ho! je te salue, monument sacré, asile de toutes les grâces, école de toutes les vertus publiques et privées! Depuis longtemps je cherche une femme parfaite; j'ai visité toutes les pensions de Paris et je n'avais pas songé au gymnase Amoros. Si la vertu est bannie du reste de la terre, elle doit s'être réfugiée dans la rue Jean-Goujon. Bénie sois-tu, ô gymnastique, toi dont le but principal est la bienfaisance, la charité et la morale! toi qui enseignes la force, la fermeté, la résistance et le courage! toi qui habitues à l'agilité, à la vélocité, à l'adresse, à l'énergie! toi qui inculques la

régularité, la sagesse, la constance et l'héroïsme! toi, source intarissable de grâce, de santé, de beauté et de bonté! toi, enfin, qui résous ce problème précieux non moins qu'ardu : *Mens sana in corpore sano!* Ma compagne future fréquente évidemment ce séjour; je ne la connais pas encore, mais déjà elle m'est chère. Évidemment, c'est la Providence qui a tout fait, c'est la Providence qui a endormi mon cocher, qui a poussé mon cheval dans ce quartier solitaire, qui a entassé ces pavés sur ma route. J'obéirai, ô Providence! à des intentions si claires, si palpables, si nettement démontrées : j'épouserai l'une des jeunes filles accomplies qui suivent le cours du colonel Amoros.

Sir Archibald resta en faction jusqu'à six heures; il vit sortir un grand nombre de pompiers, beaucoup de jeunes gens, plusieurs petites filles de huit à douze ans, et trois jeunes personnes soigneusement encapuchonnées et voilées.

—Laquelle sera ma femme? se demanda-t-il en les contemplant d'un œil tout à la fois avide et attendri.

Il revint le lendemain et les jours qui suivirent. Embusqué derrière les stores roses de son petit coupé bleu, sir Archibald épiait l'instant de la sortie.

Une semaine de ce manége lui donna le torticolis en même temps que cette conviction douloureuse : les trois jeunes personnes étaient contrefaites. Hélas ! leurs parents ne les envoyaient point rue Jean-Goujon apprendre la sagesse, la régularité, la constance, la vélocité et l'héroïsme : on espérait tout simplement, à l'aide de la gymnastique, remédier à l'infirmité de ces pauvres enfants.

Cette découverte, il faut bien en convenir, refroidit sensiblement l'enthousiasme de sir Thornton.

—La Providence m'aurait-elle donc condamné à ne point convoler en secondes noces ? se dit-il. Mais avant que je renonce à mes projets, je reverrai M. Amoros, je l'interrogerai et saurai de sa bouche véridique si je dois espérer encore.

Le colonel, sous une apparence de rondeur et de bonhomie, cachait beaucoup de pénétration et une remarquable finesse. Cinq minutes d'entretien avec sir Archibald lui suffirent à toiser le personnage.

—Vous êtes veuf, Milord ? dit-il au gentleman.

—Oui, colonel.

—Votre première union a été heureuse, j'imagine ?

L'Anglais ne répondit pas.

—Et il vous plaît de vous remarier ?

—Aux conditions que je vous ai dites, c'est mon

vœu le plus cher. O compagne inconnue! ô femme belle, gracieuse, bonne, constante, sage, héroïque, régulière, forte, résistante, courageuse, bienfaisante, charitable, adroite, énergique et véloce, où te caches-tu? s'écria sir Archibald, transformant ainsi en autant d'adjectifs tous les substantifs de la façade.

—Vous jouez de bonheur, Milord, reprit le colonel.

—Que voulez-vous dire?

—Parbleu! je dis que j'ai votre affaire.

—Une telle merveille existerait, colonel?

—Parfaitement.

—En peinture?

—En réalité.

—Vous parlez sérieusement?

—Sans contredit.

—Elle suit vos cours?

—Depuis longtemps.

—Vous l'avez élevée?

—Moi-même.

—Elle est jeune?

—Vingt-deux printemps, comme nous disons dans le langage poétique.

—Jolie?

—Vous jugerez.

—Et... droite? demanda sir Archibald, de qui la voix trembla.

—Comme un peuplier.

—D'où vient que je ne l'ai pas aperçue?

—Elle est à la campagne.

—Quand revient-elle?

—Demain.

—Et je pourrai la contempler?

—Trouvez-vous à six heures au bout de la rue; elle passera devant votre voiture.

—Comment la reconnaîtrai-je?

—A la simplicité de sa toilette : bonnet de tulle, robe sombre, un petit châle de rien du tout sur les épaules. Hélas! Milord, la Vertu est comme sa sœur la Vérité,—assez mal couverte.

Sir Archibald sourit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis onze ans.

—Je la revêtirai de brocart et la broderai de perles fines! s'écria-t-il sans songer que les figures de cire ont seules le droit de s'habiller ainsi. Je vous salue, colonel.

—Au revoir, Milord.

M. Amoros sortit aussitôt et se dirigea vers le passage Gautrain, aussi vite que son gros ventre et ses petites jambes le lui permirent. Tout en marchant,

il se frottait les mains et faisait claquer joyeusement sa langue dans son palais.

Le passage Gautrain, qui relie l'allée des Veuves (aujourd'hui avenue Montaigne) à la rue Marbeuf, est une des curiosités les plus vraiment curieuses qui soient à Paris. Il est à déplorer que l'auteur de la *Comédie humaine* n'ait pas soupçonné l'existence de ce passage. A coup sûr il en eût fait le théâtre d'un de ses drames les plus mystérieux, les plus terribles, et je ne doute pas qu'il n'eût caché dans cette retraite impénétrable son baron Hulot, alors que, sous le nom de *père Vibert,* ce cynique vieillard enterre ses désordres et ses hontes dans les plus sombres terriers de la grande cité.

Parvenu au but de sa course, M. Amoros entra dans une petite maison, monta quelques marches d'un escalier obscur et frappa trois coups à une porte dont les planches mal jointes laissaient filtrer la lumière.

—Entrez ! répondirent deux voix de femme, l'une cassée et chevrotante, l'autre claire, sonore, richement timbrée, une vraie musique.

M. Amoros entra.

—Bonjour, colonel, dit une vieille femme assise près de la fenêtre où elle tricotait.

—Bonjour, mon bon ami, s'écria une jeune fille qui se leva et courut vers M. Amoros, à qui elle tendit ses deux joues rosées. Quel bon vent vous amène?

Le colonel s'assit entre les deux femmes, dans un vieux fauteuil éventré dont les crins effarés, rebelles et mal peignés sortaient de toutes parts,

—Bonjour, ma bonne Madame Pichot, dit-il; salut à ma belle Éveline. Vous allez bien depuis ma dernière visite? Madame Pichot, je viens vous demander un service.

—A moi?

—A vous.

—Tout ce que je possède est à vous, colonel.

—J'ai besoin de votre fille; voulez-vous me la prêter?

—A une condition, dit la vieille dame.

—Quelle condition?

—Vous ne lui apprendrez pas votre affreuse gymnastique. D'ailleurs vous me l'avez juré.

—Vous en voulez donc toujours à ma méthode?

—Puis-je oublier que mon mari, un ancien soldat de votre régiment, est mort des suites d'une chute qu'il a faite au gymnase où il enseignait sous vos ordres?

—Pauvre Pichot! murmura M. Amoros.

gitized by Google

—Oh ! ce n'est pas pour vous le reprocher, poursuivit la vieille dame. Dieu sait comme vous avez été bon pour nous depuis ce fatal événement. Qui a payé l'éducation de ma fille, une éducation de princesse du sang ? Vous. Qui pourvoit à tous nos besoins ? Vous. A qui devons-nous de n'être pas mortes de faim ? A vous seul, colonel.

—C'est bien, c'est bien, interrompit l'excellent homme. Pourquoi revenir sans cesse sur ce chapitre ? J'ai fait mon devoir, rien de plus, rien de moins. Ainsi, c'est entendu, vous me prêtez Éveline.

—Sans doute. Quand vous la faut-il ?

—Demain.

—Me la garderez-vous longtemps ?

—Je ne le suppose pas; mais rassurez-vous, on vous la rendra chaque jour à six heures. Il s'agit de grands travaux d'aiguille urgents à la maison. Quant à cette malheureuse gymnastique, il n'en sera point question entre nous.

Le colonel se retira, non sans avoir, d'une main discrète, glissé sur la cheminée de la veuve deux pièces d'or enveloppées dans un fragment de journal.

Si, le lendemain venu, sir Archibald Thornton fut exact au rendez-vous, est-il besoin de le dire ? Long-

temps avant l'heure fixée, son petit coupé bleu stationnait devant le Gymnase. Les stores roses étaient clos plus hermétiquement que de coutume; mais grâce à deux invisibles trous percés dans la soie, le spectacle de la rue apparaissait tout entier à l'impatient gentleman.

Les dernières vibrations de six heures retentissaient encore, lorsque la porte s'ouvrit, et la belle Éveline apparut sur le seuil. Ainsi que M. Amoros l'avait annoncé, elle était vêtue avec une extrême simplicité; mais qu'elle était charmante! Les rayons du soleil couchant se jouaient dans les tresses touffues de son opulente chevelure blonde qui débordait de son bonnet comme un fleuve d'or. Les finesses de sa taille se dessinaient sous un humble châle retenu par une pauvre épingle en fil de laiton. Ses grands yeux, d'un bleu vif comme le ciel de la Provence, étaient ombragés par une double rangée de fils soyeux et recourbés; un doux sourire mettait en lumière ses dents blanches, ses lèvres d'un rouge vif et deux fossettes mignonnes qui se perdaient dans le fin duvet de ses joues. Elle était gantée, elle était chaussée avec un soin minutieux; elle marchait avec la grâce et la dextérité d'une Parisienne, ce qui est dire beaucoup en un seul mot.

—J'épouserai cette jeune fille ou je me brûlerai la cervelle! pensa sir Archibald lorsqu'elle eut disparu. Et vite, courons chez le colonel.

—Colonel, dit-il, excusez-moi si je viens...

—Vous excuser? Pourquoi? Je vous attendais. Vous l'avez vue?

—Oui, murmura sir Archibald.

—Eh bien?

L'Anglais garda le silence; il prit la main du colonel et la posa sur son cœur.

—Ou vous êtes amoureux, ou vous avez un anévrisme! s'écria le créateur de la gymnastique.

—Je suis amoureux, soupira sir Thornton.

—Déjà?

—Oui.

—Et à ce degré?

—Bien plus encore que je ne saurais vous le dire.

—Mais c'est un coup de baguette!

—Dites un coup de tonnerre! comment se nomme-t-elle?

—Éveline.

—Ho! ce n'est pas pas un nom...

—Comment, ce n'est pas un nom?

—C'est une mélodie! Son père?...

—Voilà dix ans qu'il est mort.

—Très-bien! pensa sir Archibald; un beau-père ne saurait être mort depuis un trop grand nombre d'années. Et sa mère?

—Sa mère est une vieille femme qui languit dans la misère.

—Tant mieux!

—Vous dites, Milord?

—Tant mieux! je l'enrichirai. Et vous la connaissez depuis longtemps, mon Éveline?

—Depuis qu'elle est au monde.

—Vous l'avez élevée?

—Oui.

—Elle est bonne, constante, sage et héroïque?

—Oui, Milord.

—Régulière, forte, résistante, courageuse, bienfaisante et charitable?

—Oui, Milord.

—Agile, adroite, énergique et véloce?

—Oui, Milord.

—Enfin, elle remplit toutes les promesses de votre façade?

—Et toutes celles que le défaut d'espace m'a empêché d'y inscrire. C'est un ange!

—Je l'épouse. Où demeure-t-elle?

—Permettez, interrompit M. Amoros; je n'ai pas, moi, l'honneur de vous connaître.

—C'est juste. Sir Archibald Thornton, Esq. Moralité : voir, faubourg Saint-Honoré, à l'ambassade anglaise. Solvabilité : voir, rue Laffitte, chez MM. de Rothschild frères. Cela vous plaît-il, colonel?

—Parfaitement, Milord.

—Et je reviendrai?

—Dans huit jours.

—Dans huit jours! s'écria sir Archibald; vous n'y songez pas; c'est huit siècles! J'en mourrais!

—Eh bien! venez...

—Quand?

—Après-demain.

—Colonel, c'est encore bien long! mais n'importe, vous me sauvez la vie!

Un mois après, les secondes noces de sir Archibald Thornton furent célébrées à Paris avec une grande pompe et une véritable magnificence.

Nous ne pensons pas que la sympathie, « *ce lien des âmes,* » ait jamais formé d'union plus fortunée que celle-ci, dont la gymnastique seule eut la gloire de tresser les nœuds. Les deux époux vécurent on ne peut plus heureux, et eurent beaucoup d'enfants

pour terminer par la formule finale de tous les contes des fées ce petit roman qui est une véridique histoire.

LA CENTIÈME REPRÉSENTATION

DE MERCADET

On donnait ce soir-là au théâtre du Gymnase dramatique la centième représentation de *Mercadet le Faiseur*, cette œuvre posthume de Balzac, dont l'apparition, on s'en souvient, excita à un si haut point la curiosité parisienne. Sans nous être rien dit, sans rendez-vous pris à l'avance, et très-certains d'ailleurs de nous y rencontrer, nous nous trouvâmes, ce soir-là, une douzaine d'amis, passionnés admirateurs de ce mort illustre, mêlés à la queue dont les tronçons serpentaient, dès six heures, sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Nous avions tous assisté, dix mois auparavant, à la première repré-

sentation de l'ouvrage, et nous accourions pieusement à ce jubilé de la gloire et du génie, comme nous sommes allés l'an passé et comme nous irons chaque année, le 18 août, déposer des couronnes d'immortelles sur la tombe de ce grand écrivain.

De Balzac n'était point de ces hommes qu'on aime à demi. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher et de le connaître conservent avec une sorte de religion le culte de sa mémoire dans la meilleure place de leurs souvenirs et de leur cœur. Cette vie pleine de luttes sans cesse renouvelées, ce combat de toutes les heures, sans trêve ni merci, résument d'une façon si complète l'existence des lettrés au XIXe siècle, qu'il nous est impossible de ne pas voir dans cette grande et douloureuse figure la personnification d'une classe entière d'individus. C'est pourquoi Dieu, qui est souverainement juste, lui fera dans l'avenir une part de gloire d'autant plus large et d'autant plus incontestée, que sa vie a été plus tourmentée et plus amère. C'est pourquoi il nous appartient, à nous qui sommes les humbles sacristains d'un temple dont il fut, lui, le pontife radieux, de veiller à ce que ses autels soient toujours ornés de fleurs nouvelles, et à ce que l'encens brûle incessamment dans les cassolettes; —que ces cassolettes soient

d'or ou de cuivre, le métal ne fait rien à l'affaire;— si l'encens est pur, la condition essentielle n'est-elle pas remplie?

Lorsque nous entrâmes dans la salle, elle était comble, à l'exception des avant-scènes, de plusieurs loges de face et d'une certaine quantité de fauteuils d'orchestre loués d'avance et restés vides. Le hasard nous plaça à côté d'un homme de quarante-cinq ans, d'un très-grand air, habillé avec élégance, et de qui la boutonnière était fleurie d'une rosette où se fondaient, dans un pêle-mêle harmonieux, tous les ordres de l'Europe et toutes les nuances de l'arc-en-ciel. On eût dit une de ces fleurs impossibles et charmantes que Diaz invente dans ses jours de soleil et de belle humeur pour le plus grand désespoir des horticulteurs et pour la plus grande honte des jardiniers. Mon voisin parcourait *l'Entr'acte* d'un œil distrait, et je me complus à étudier cette tête fine et distinguée, me demandant si je n'avais pas eu déjà la bonne fortune de le rencontrer quelque part, et cherchant à mettre un nom sur sa figure. Quand il eut terminé sa lecture, il se leva, tourna le dos à la scène, tira de sa poche un binocle enveloppé dans un étui en cuir de Russie et se mit à lorgner la salle. Sur les flancs de l'étui qu'il déposa sur le velours de son

fauteuil, un E et un R, surmontés d'une couronne de comte, étaient gravés en lettres d'or. A chaque instant, mon voisin souriait et saluait de la main. Machinalement, mon regard suivit la direction de son regard, et je ne fus pas peu surpris en constatant que saluts et sourires s'adressaient exclusivement aux loges inoccupées. Lorsqu'il eut terminé la revue des loges, il lorgna l'orchestre; et cet étrange phénomène se renouvela. Son binocle, qui courait de stalle en stalle, ne s'arrêtait que sur les stalles vides; alors il inclinait légèrement la tête ou faisait un signe imperceptible du bout de ses doigts finement gantés.

—C'est un fou! pensai-je, dominé par cet orgueil détestable qui nous porte à considérer comme insensés tous ceux dont les actions ou les discours nous sont inintelligibles et à taxer de folies les choses dont le sens réel nous échappe.

Comme s'il eût voulu m'ôter jusqu'au moindre doute à cet égard, mon voisin se pencha vers le fauteuil placé à sa gauche et parut échanger quelques paroles avec un spectateur imaginaire. Ce fauteuil était de ceux qu'on avait retenus dans la journée; un carton fixé au dossier indiquait que la place était louée, et sans doute le locataire, encore absent, ne

se préoccupait que de la grande pièce. J'ai oublié de dire que le spectacle commençait par un vaudeville du répertoire.

En ce moment, un de mes amis entra à l'orchestre, passa devant moi, et me salua par mon nom. Mon voisin se retourna aussitôt et me considéra avec attention.

—Parbleu! mon cher compatriote,—car vous êtes de la Charente, je crois,—je suis ravi de vous voir, me dit-il après un court silence.

—A qui ai-je l'honneur de parler? demandai-je surpris au plus haut point.

L'inconnu fouilla dans sa poche et me tendit sa carte le plus galamment du monde. L'étonnement faillit m'arracher un cri; Dieu merci, il expira dans mon gosier. Sur cette carte je lus ces mots:

LE COMTE EUGÈNE DE RASTIGNAC.

—M. de Rastignac? répétai-je d'une voix incrédule.

—En personne.

—Celui qui est né à Ruffec?

—Précisément.

—Le cousin de Mme de Beauséant?

—Lui-même.

—C'est vous qui avez vécu dans la pension bourgeoise de Mme Vauquer, née de Conflans?

—Juste.

—Qui avez connu le père Goriot et Vautrin?

—Sans doute.

—Ainsi vous existez? lui demandai-je assez bêtement.

M. de Rastignac se prit à sourire.

—Trouvez-vous que j'aie l'air d'un spectre? dit-il en frisant sa moustache.

—Monsieur, hasardai-je, que M. de Balzac vous ait emprunté votre personnalité, qu'il en ait tiré parti dans l'édification de son œuvre immense, je le comprends à merveille; mais qu'il vous ait pris votre nom! voilà ce que je ne saurais croire.

—Je l'avais autorisé, reprit M. de Rastignac.

—Vous?

—Non-seulement moi, mais aussi mes amis. Nous l'avions tous autorisé.

—Tous, dites-vous?

—Certes.

—De qui parlez-vous?

—De ceux qui sont dans cette salle et que je viens de saluer.

—Où donc sont-ils?

—C'est juste; vous ne pouvez les voir.

M. de Rastignac toucha légèrement mon front

avec l'index de sa main droite. Si légère qu'eût été l'imposition de son doigt sur mon épiderme, je ressentis une secousse électrique des plus vives; il me sembla que je venais de subir une opération comparable à celle de la cataracte.

—Regardez à présent, me dit M. de Rastignac.

D'un geste, il m'indiqua les loges et les stalles que j'avais crues vides. Elles étaient occupées par des messieurs et par des dames causant et riant ensemble, comme des ombres, assurément, eussent été incapables de le faire.

—Ils y sont presque tous, me dit l'ancien pensionnaire de la maison Vauquer. Les principaux personnages de *la Comédie humaine* on fait comme vous; ils sont venus saluer la centième représentation de *Mercadet*, et ils applaudiront si fort, si fort, que le bruit de leurs bravos réjouira Balzac dans sa tombe.

J'étais abasourdi.

—Est-ce que je rêve? Deviens-je fou? demandai-je à moi-même.

—Vous êtes sceptique, mon cher compatriote, continua M. de Rastignac; il vous faut des preuves; en voici qui vous satisferont, j'imagine, quelque saint Thomas que vous puissiez être.

Et se penchant un peu en arrière, il interpella un spectateur.

—Nathan? dit-il.

—Cher comte?

—Où et quand votre prochain drame?

—Je finis une grande machine pour l'Ambigu-Comique.

—M'enverrez-vous une loge?

—Vous êtes déjà inscrit.

—Du Bruel?

—Plaît-il?

—Vous devenez bien paresseux depuis que vous êtes de l'Académie.

—Moi? J'ai cinq actes en répétition au Vaudeville et deux actes aux Variétés.

—A la bonne heure! Je n'aperçois pas votre femme?

—Tullia? Elle est dans la troisième baignoire.

—Seule?

—Avec la Palférine.

—Horace, est-il vrai que ce pauvre vidame de Pamiers soit au plus bas?

—Il est mort aujourd'hui à cinq heures.

—Comment! le docteur Bianchon tue ses malades, ni plus ni moins qu'un chirurgien de village?

—Eh! mon cher, je ne suis pour rien dans l'affaire. Il est mort de ses quatre-vingt-dix-sept ans sonnés!

—Bixiou, vos dernières caricatures ne valent pas le diable.

—Parbleu! je voudrais bien vous y voir, vous, avec la censure!

—Bonjour, Léon de Lora, bonjour Stidmann, votre exposition est superbe, mes enfants! vous êtes les princes du Musée. Dites-donc, Stidmann, Pradier est mort.... Voilà une belle place à prendre.

—Hélas! cher comte, il y a des hommes qu'on ne remplace pas!

Toutes ces questions et toutes ces réponses bondirent comme les volants que deux joueurs habiles s'envoient et se renvoient dans une partie de raquettes bien menée.

M. de Rastignac se tourna de mon côté.

—Êtes-vous toujours aussi incrédule? me demanda-t-il avec un fin sourire.

—Moi, Monsieur? Dieu me garde de douter de votre parole!

La vérité est que je ne savais ni que croire, ni que penser.

A mesure que mon célèbre compatriote les inter-

6

pellait ainsi, d'un œil avide je contemplais tous ces hommes dont les noms sont devenus grâce à de Balzac, bien plus que par leurs travaux, populaires dans toute l'Europe civilisée. A l'exception de Bixiou, maigre, assez piètrement vêtu, et point décoré, les autres m'apparurent cossus, décorés et dans l'état de santé le plus florissant. Mme Tullia du Bruel, encore fort appétissante, portait, non sans grâce, cet embonpoint aimable qui envahit les danseuses lorsqu'elles font succéder, sans transition, les douceurs du *far niente* aux incessantes tortures de leur rude métier. La Palférine, accoudée familièrement sur le dossier de sa chaise, étalait une chemise idéale et un gilet impossible.

—Est-ce que M. de la Palférine ne voit plus Mme de Rochegude? demandai-je à M. de Rastignac.

—Il est revenu complétement à la belle Tullia. Il assure que, tout compte fait, le cuisinier de du Bruel est un des plus grands artistes qui soient à Paris.

—Mme de Rochegude vit-elle encore?

—Vous pouvez la voir dans la première avant-scène du rez-de-chaussée.

—Qui donc l'accompagne ?

—Conti.

—Conti, le célèbre musicien?

Digitized by Google

—Dame ! vous savez la chanson :

Et l'on revient toujours
A ses premières amours !

Je me sentis pris d'un vif désir d'examiner de près cette artificieuse blonde qui fut tant aimée par le jeune baron Calyste du Guénic (voir *Béatrix*) et j'eus recours au binocle de M. de Rastignac. Mme de Rochegude, devenue osseuse et filandreuse, maigric, flétrie, les yeux cernés, avait fleuri ses ruines prématurées par les conceptions les plus ingénieuses de l'article-Paris. Comme le soir mémorable où Calyste, marié à Mlle de Grandlieu, la retrouva au théâtre des Variétés, sa chevelure blonde enveloppait sa figure allongée par des flots de boucles où ruisselaient les clartés de la rampe, attirées par le luisant d'une huile parfumée. Son front pâle étincelait ; elle avait mis du rouge dont l'éclat trompait l'œil sur la blancheur fade de son teint refait à l'eau de son. Une écharpe de soie était tortillée autour de son cou, de manière à en diminuer la longueur. Sa taille était un chef-d'œuvre de composition. Ses bras maigris, durcis paraissaient à peine sous les bouffans à effets calculés de ses larges manches. Elle offrait ce mélange de lueurs et de soieries brillantes, de gaz ct de

cheveux crêpés, de vivacité, de calme et de mouvement qu'on a nommé le *je ne sais quoi*.—Conti fut aussi de ma part l'objet d'un minutieux examen. Conti avait l'air maussade, distrait, ennuyé, il semblait méditer l'éternelle vérité de cet aphorisme profond et sombre comme un gouffre : « Il en est des femmes abandonnées comme des cigares éteints; il ne faut ni reprendre les unes, ni rallumer les autres. »

—Tenez, me dit M. de Rastignac, voici un de vos confrères qui a fait un beau rêve et une belle fin.

—Qui donc?

—Étienne Lousteau.

Il me l'indiqua.

—Le petit La Baudraye s'est enfin laissé mourir.

—Et Lousteau a épousé sa veuve?

—Comme vous dites : cet heureux drôle est, à cette heure, possesseur de la plus belle fortune du Sancerrois et d'une des femmes les plus charmantes que je connaisse.

—Mme Piédefer ne s'est pas opposée à ce mariage?

—Il a fallu recourir, pour forcer sa volonté, à l'artillerie des actes respectueux.

—Et M. de Clagny n'est pas mort de chagrin?

—Le pauvre homme! On vient de le mettre à la

Digitized by Google

retraite par application du décret du 1er mars, relatif à la magistrature.

—M. le baron de Nucingen est-il dans la salle? demandai-je.

—Nucingen est cloué dans son lit par la goutte; il n'a pas deux bons mois dans l'année.

—Et sa femme?

—La baronne ne va plus au spectacle; les offices religieux, les assemblées de charité, les quêtes et les sermons absorbent tous ses soins et tout son temps. Le père Goriot possède actuellement une tombe en marbre blanc et un terrain perpétuel au cimetière du Père-Lachaise.

—Et sa sœur, Mme de Restaud?

—Morte, il y a plusieurs années, séparée de corps et de biens d'avec son mari.

—Veuillez excuser mon insatiable curiosité, dis-je à mon cicerone, mais depuis que je sais lire et penser, je n'ai pas cessé de vivre avec les personnages de *la Comédie humaine*.

—Allez! allez! me répondit-il avec politesse, vous n'éprouvez certes pas autant de plaisir à m'interroger que j'en éprouve à vous répondre. Que désirez-vous savoir encore?

—L'ancien ministre de l'agriculture et du com-

merce, M. le comte Popinot, celui que nous appelions le petit Anselme Popinot, du temps de ***la grandeur et de la décadence de César Birotteau***, montrez-le moi, je vous prie.

—Il est en Angleterre, à Claremont, où il a suivi les princes déchus.

—Et du Tillet?

—Du Tillet n'est plus en France, il s'est expatrié.

—Pour des causes politiques?

—Eh quoi! vous n'avez pas ouï parler de sa faillite? Il a disparu, un beau matin, emportant la caisse. La compagnie des agents de change a désintéressé les créanciers. Jenny Cadine et Suzanne du Val-Noble ne sont point étrangères à sa ruine.

—A-t-on des nouvelles d'Eugénie Turquet, dite Malaga, cette fille dont Balzac a tracé un crayon si éblouissant dans *la Fausse maîtresse?*

—Elle est en Californie, où elle croque des lingots d'or comme elle croquait des pralines à Paris. Elle a de si belles dents!

—Et Mme Schontz?

—Elle tient une table d'hôte et donne à jouer.

—Et Josépha, la célèbre chanteuse?

—Délaissée par le duc d'Hérouville, cette Ariane

de la rue Lepelletier est allée chercher fortune en Amérique.

—Que sont devenus les deux enfants de Mme de Mortsauf, de cette créature céleste, nommée si justement *le Lys dans la Vallée?*

—Jacques est mort de la poitrine; Madeleine, riche à millions du chef de son père et du chef de sa mère, qui était une Lenoncourt, n'a point voulu se marier. Quoi qu'en ait dit de Balzac, je suppose qu'elle a nourri longtemps une secrète passion pour Félix de Vandenesse. Elle occupe l'avant-scène des premières. C'est une vieille fille à présent; mais c'est encore une femme adorable, la digne fille de sa mère.

—Connaissez-vous le nom du personnage qui vient d'entrer dans sa loge?

—Ce personnage est Canalis.

—Canalis! le poëte illustre qui joua un si grand rôle dans la vie de Modeste Mignon?

—Précisément.

—Je l'aurais cru plus jeune.

—Ces dernières années l'ont effectivement bien vieilli : Canalis a touché à la politique, et vous voyez comme la politique a creusé le front et blanchi les tempes de la poésie. Ce grand homme tarirait le Pactole; aussi fait-il à Mlle Madeleine de Mortsauf une

cour empressée et intéressée.—Regardez à gauche, dans la première loge, à côté de la porte du balcon, et reconnaissez une des physionomies les plus curieuses de *la Comédie humaine*.

—Cette grosse femme?

—C'est Jacqueline Collin.

—La tante de Vautrin?

—En chair et en os,—en chair surtout. Voilà la formidable vieille qui est allée, un matin, trouver le fils du baron Hulot, et qui lui a proposé, moyennant cinquante mille francs, de le débarrasser de la petite Mme Marneffe.—Vous avec dû lire cette scène terrible dans la première partie des *Parents pauvres?*

—Elle n'est pas seule, je crois?

—Elle est avec son mari.

—Comment! il s'est rencontré quelqu'un qui a épousé ce monstre!

—Vous ignorez sans doute qu'elle est cinq ou six fois millionnaire? Règle générale: là où il pleut des millions, il fleurit des épouseurs. Elle s'appelle aujourd'hui Mme Gaudissart, née Vautrin.

— Quoi! l'illustre Gaudissart s'est allié à cette horrible vieille?

—Régulièrement, je vous prie de le croire, pardevant M. le maire du deuxième arrondissement.

—A propos des *Parents pauvres,* Wenceslas Steinbock fait-il bon ménage avec sa jeune femme?

—Un ménage excellent; c'est le fils Hulot qui s'est dérangé à son tour. Mme Hulot, qui est une demoiselle Crevel, occupe cette loge de face avec le couple Steinbock. Hulot leur a dit qu'il les rejoindrait; sans doute il a prétexté un travail urgent pour une cause importante, car il est une des lumières du Palais, ainsi qu'on est convenu d'appeler les avocats qui font payer leurs plaidoiries plus de cinq mille francs pièce. La vérité est qu'il entretient des accointances avec les coulisses de l'Opéra. Hulot n'est pas pour rien le fils de son père!

—Sa femme est-elle jalouse?

—Comme une tigresse. Sa belle-mère, la vertueuse Adeline, la veuve du baron, cherche à la consoler et à la calmer; à quoi elle ne réussit guère. On cause d'une séparation prochaine.—Je voudrais vous montrer Palma, Werbrust, Gobseck et Gigonnet, ce brelan carré d'usuriers, d'égorgeurs et d'assassins; par malheur, la chose n'est pas possible, Gobseck est seul dans la salle en ce moment, perdu dans un coin obscur du parterre.

—Et les trois autres?

—Ces quatre gredins poussent l'avarice à ce point

qu'ils se sont cotisés pour acheter un billet de quarante sous. Ils doivent se repasser leurs contremarques et jouir chacun d'un quart du spectacle. Ou je me trompe fort, ou ce vieux scélérat de Gobseck fera faillite à ses associés et ne quittera la place qu'avec le dernier spectateur.

M. de Rastignac s'interrompit et fit un petit signe affectueux à un musicien de l'orchestre, un vieillard à tête blanche, lequel accordait sa contrebasse.

—Serait-ce le cousin Pons? demandai-je.

—Vous oubliez deux choses, à savoir : que le cousin Pons est mort, et que, de son vivant, il s'habillait avec un spencer de velours vert, deux faits essentiels relatés dans la seconde partie des *Parents pauvres*. C'est le père Schmucke que vous avez devant les yeux. Le pauvre homme languit dans un état voisin de la détresse; il n'a d'autres ressources que les cinquante francs par mois qu'il touche de son théâtre et quelques leçons de piano, à soixante-quinze centimes le cachet. On ne sait comment s'y prendre pour lui venir en aide; et, pour ma part, je ne vis jamais de misère si orgueilleuse, ni de haillons plus fièrement portés.

—Ne pourriez-vous, dis-je à M. de Rastignac, m'exhiber M. Maxime de Trailles?

—De Trailles n'habite plus Paris. Quand le diable prend du ventre il se fait ermite. Ce condottière retraité est marié, père de famille, réside en province, prononce des discours dans les comices agricoles, améliore les races ovine, bovine et chevaline, administre sa commune et représente un canton au conseil général de son département.—*Feu* Maxime de Trailles, comme il se plaît à signer les lettres qu'il nous écrit de loin en loin.

—Et Des Lupeaulx ?

—Des Lupeaulx est préfet de première classe. En revanche, voici dans une loge le comte Félix de Vandenesse avec la comtesse Nathalie de Manerville, un peu plus bas, les Grandville et les Grandlieu ; puis le duc de Rhétoré, Laginski, d'Esgrignon, Montriveau, Rochefide et d'Ajuda-Pinto ; sans oublier les Chiffreville, de l'ancienne maison Protez et Chiffreville, qui a fait une colossale fortune dans la fabrication des produits chimiques. Hélas ! pourquoi faut-il que notre pauvre Camille Maupin n'assiste pas à cette solennité !

—Vous parlez de Mlle Des Touches ?

—Oui.

—Elle est toujours en religion ?

—Elle est morte il y a deux ans, en véritable

odeur de sainteté, dans un couvent près de Nantes.

C'est là qu'elle se retira, vous ne l'ignorez pas, après avoir marié Calyste du Guénic à Sabine de Grandlieu. Quelle femme ! Dieu n'en fait plus comme celle-là, et il a bien raison : c'est trop humiliant pour les hommes !

Les dernières paroles de M. de Rastignac furent couvertes par le bruit des trois coups traditionnels que le régisseur frappa sur la scène.

—Faisons silence, me dit-il ; on va commencer *Mercadet* ; je reprendrai mon bavardage après le premier acte, si je ne vous ennuie pas cependant.

—Ah ! Monsieur ! m'écriai-je ; ah ! Mon...

Je n'eus pas le loisir de terminer ma phrase ; une main amie, mais vigoureuse, pesa fortement sur mon épaule ; je me réveillai en sursaut.

—Comment ! tu viens au Gymnase lorsqu'on joue *Mercadet*, et c'est pour y dormir !... me dit une voix bien connue.

—Moi ? je dors ?

—Tu ne dors pas : mais tu dormais.

Je me retournai brusquement.

Mon voisin était un monsieur à la figure béate, en lunettes bleues, qui dépeçait une orange avec la plus ridicule solennité.

Aux avant-scènes, aux loges, aux stalles d'orchestre, partout où j'avais cru voir les personnages de *la Comédie humaine,* je n'aperçus que des têtes insignifiantes, des galbes communs, des types ingrats, une collection de médailles effacées.

En ce moment, la toile se leva; les acteurs entrèrent en scène, et la grande comédie de Balzac se déroula au milieu des rires et des applaudissements de la foule.

Donc, j'avais rêvé; et si j'avais rêvé, c'est que je m'étais endormi. Mais pourquoi ce sommeil? quelle cause l'avait provoqué? L'orage qui grondait dans le ciel? l'étouffante chaleur qui régnait dans la salle? ou le vaudeville de M. *Trois Étoiles,* qui commençait le spectacle?

Peut-être bien ces trois causes réunies.


Digitized by Google

LA STALLE

DE M. DE ROTHSCHILD

I

Arnold Raymond était, il y a quelque temps, un pauvre diable vivant de ses pinceaux, c'est-à-dire vivant fort mal. Il faisait pour le commerce de petites aquarelles qui ne se vendaient guère, et pour l'exposition du Louvre de grands tableaux qui ne s'exposaient pas. Il habitait alors une triste mansarde de la rue des Martyrs; et, quoi qu'en dise la chanson, il se trouvait fort mal à l'aise dans son grenier. Il est juste d'ajouter qu'il n'avait plus vingt ans, âge heureux qui paraît être, suivant ladite chanson, le moment de la vie où l'on goûte le mieux tout le véritable charme des greniers.

Digitized by Google

Aujourd'hui, Arnold Raymond est marié à une jeune et jolie femme qu'il aime et qui ne compose ni romans humanitaires, ni drames phalanstériens ; il jouit d'une douzaine de mille livres de rentes dont le capital est sagement à l'abri des bitumes et de certains notaires. Il est tranquille, il est heureux, il mène une vie douce et placide, exempte d'inquiétudes morales et de billets protestés : et pourtant il ne lui est survenu aucun parent d'Amérique; il n'a point gagné de château aux loteries germaniques du banquier Reinganum, et ce n'est pas lui qui a eu l'idée triomphante de monopoliser la braise des boulangers !—O vous qui tenez à éclaircir ce mystère, lisez ces lignes : vous y trouverez le récit véridique de la décadence et de la grandeur d'Arnold Raymond ;— histoire peu commune, celle qui commence par la décadence et qui aboutit à la grandeur, contrairement à la plupart des histoires de ce monde !

Donc, il y a six mois à peine, Arnold faisait partie de cette foule compacte de jeunes gens qui, dans Paris, vivent au jour le jour et n'ont guère devant eux, en fait d'avenir, qu'un présent plus ou moins prolongé. Or, le présent d'Arnold allait s'amoindrissant avec une effrayante rapidité. Chaque jour lui enlevait impitoyablement quelqu'une de ses illusions,

Digitized by Google

cette richesse des gens pauvres. Quant à ses espérances, ses douces espérances qui, dans l'origine, reluisaient comme autant de beaux louis d'or, l'expérience et l'infortune les avaient réduites à leur plus simple expression. Hélas ! à l'heure où commence notre histoire, les belles pièces d'or s'étaient converties en triste monnaie de cuivre.

On a beau dire et beau rimer le contraire, la misère est la plus affreuse de toutes les maladies, affreuse au même titre que la peste, car on s'éloigne d'un malheureux avec autant d'horreur que d'un pestiféré. Le contraire ne se voit qu'au Gymnase, lorsqu'on joue la *Mansarde des artistes.* La misère, on s'en souvient, revêt dans cette comédie toutes sortes d'allures égrillardes et poétiques, ce qui prouve suffisamment à quel point le théâtre est le miroir des mœurs. Quant à notre héros, lui aussi était artiste, lui aussi logeait dans une mansarde, mais là, par malheur, s'arrêtait la ressemblance avec les personnages de M. Scribe. Son ciel, à lui, était un de ces ciels sombres, sans nuages dorés et sans échappées de soleil. De quelque côté qu'il tournât ses yeux attristés, nulle part il n'entrevoyait lui sourire un coin de ce bel azur, si doux à contempler qu'on le prendrait pour le regard bleu des anges.

Un soir qu'il était rentré chez lui plus triste et plus soucieux que de coutume, Arnold s'assit avec accablement devant sa petite table boiteuse, et à la lueur d'une misérable chandelle, il écrivit la lettre suivante, dont la lecture fera connaître au juste la situation de notre personnage :

« O Philippe ! tu es juste, tu es fort, tu es sage... Venu, comme tant d'autres, à Paris avec de folles idées de gloire et d'avenir, tu as eu le rare courage de te réveiller brusquement au milieu de tes songes et tu t'es dit que l'homme n'a pas été fait le roi des choses créées pour user son existence à courir après de vaines spéculations et de chimériques théories. Alors tu as dit adieu à toutes tes glorieuses ambitions de jeune homme, et tu es retourné dans ton village, où t'attendait une vie de travail;—noble résolution que la tienne, ô Philippe!

« J'ai vingt-huit ans : je ne suis plus assez jeune pour compter beaucoup sur mon avenir, et je ne me sens pas assez bête pour accuser le genre humain de mon insuccès. Dieu me garde de me poser en génie méconnu ! Il est temps de le reconnaître : quiconque a du talent arrive ou arrivera ; il n'y a que les imbéciles qui restent en route. Aussi, je le confesse, j'aurais fait peut-être un excellent tapissier, et je ne suis

qu'un très-médiocre artiste. Plus sage et plus intelligent que moi, Philippe, tu as déserté la poésie pour l'agriculture, comprenant que, de toutes les choses inutiles de ce monde, un rimeur sans talent est la plus complétement inutile et celle dont on trouverait le plus grand avantage à être débarrassé.

« Nous nous sommes aimés trop franchement l'un l'autre pour que je ne te dise pas la vérité tout entière. Le peu d'argent que j'ai recueilli de la succession de ma mère, je l'ai mangé à poursuivre le succès, comme d'autres se sont ruinés à chercher le grand œuvre. Le succès n'est point venu, et l'argent s'en est allé. Dieu sait pourtant quelle existence d'anachorète je mène à Paris, à ce point que je vis, voilà bientôt un an, avec les deux cents écus que tu m'as généreusement envoyés sur le prix de ta dernière récolte.

« Que faire, cependant? il est trop tard pour essayer d'une carrière nouvelle. A quoi suis-je bon? A quelle sorte de travail pourrais-je donc m'appliquer avec profit? les arts m'ont habitué à une paresse que rien ne saurait vaincre : un travail manuel m'effraye. Et puis, te l'avouerai-je? je suis amoureux! Sans doute, auprès de toi, je trouverais une existence honorable et sûre; mais, alors, il faudrait m'éloigner

de Paris, et cette seule idée me brise le cœur. Comprends-tu bien cela, Philippe! me voilà amoureux, comme si déjà je n'étais pas suffisamment à plaindre! Inutile d'ajouter que la femme que j'aime ne m'appartiendra jamais; ne sont-ce pas toujours celles-là qu'on désire le plus?

« C'est une histoire bien simple que la mienne: l'éternelle histoire d'Héloïse et d'Abeilard, de Julie et de Saint-Preux. Ma Julie est la fille d'un riche marchand, retiré des affaires, lequel ne choisira jamais pour son gendre un peintre sans fortune; raisonnement paternel que je ne peux m'empêcher de trouver raisonnable. Mlle Francine Joubert a dix-huit ans. Je ne te dirai point qu'elle est belle comme les Amours, attendu que chaque amoureux a une façon à lui de représenter les Amours, qui n'est pas du tout celle des autres. Le fait est qu'elle est charmante: les plus jolis yeux gris du monde, un nez mince et doucement rosé, une bouche fine et spirituelle, de magnifiques cheveux blonds, semblables à ces belles gerbes dorées dans lesquelles les chaudes brises d'août se jouent amoureusement; en un mot, quelque chose de cette beauté calme et transparente qui rayonne dans Minna, cette délicieuse création de Tony Johannot.

« Telle est la femme que j'aime, mon cher Philippe. Comment l'ai-je aimée et pourquoi l'ai-je aimée? je l'ignore. Je sais seulement qu'appelé près d'elle, en qualité de professeur de dessin, peu à peu je me suis laissé prendre aux charmes de mon écolière. J'avais commencé par la trouver belle avec mes yeux d'artiste; pour moi, c'était un magnifique modèle, et rien de plus. Admiration perfide, qui, par des sentiers fleuris, m'a doucement conduit vers un abîme sans fond! Aujourd'hui, je l'aime d'amour, comme Pygmalion aimait sa Galatée, avec cette différence pourtant que le sculpteur grec a su attendrir les dieux de l'Olympe, tandis que moi je n'ai attendri personne.

« Cet amour est devenu la source de mille plaisirs, en même temps que de mille souffrances. La voir, lui parler, tailler son crayon que je lui offrais d'une main tremblante, respirer le même air, effleurer ses cheveux, autant de suaves jouissances qui remplissaient mon cœur de délices. Voici maintenant le revers de la médaille : tu connais ma garde-robe; tu sais comme elle est modeste et de quels soins religieux je l'entoure. Eh! bien, malgré ma tendresse assidue pour mon pantalon ventre-de-biche; malgré ma vénération de toutes les heures pour mon unique

habit noir, tout cela vieillit, blanchit à l'endroit des coutures et s'éraille cruellement. Je n'essayerai point de te dire avec quel serrement de cœur j'assiste au lugubre spectacle de cette rapide décomposition. Qu'il te suffise de savoir que, depuis ton départ, il est devenu extrêmement difficile de se faire habiller à Paris. Les tailleurs se sont lassés de leur rôle de bienfaiteurs de l'humanité. Il en est qui, pour livrer une redingote, exigent une hypothèque de premier ordre sur vos propriétés ; d'autres, plus raisonnables, se contentent d'être payés un mois à l'avance ; pas un ne ferait à son propre père crédit d'un gilet de vingt francs. Dès lors, tu dois comprendre mes mortelles angoisses sitôt que j'aperçois le moindre indice inquiétant dans ma garde-robe. Bien qu'il ne soit plus de la première fraîcheur, mon équipage est encore assez présentable. Mais, celui-là usé, à quel tailleur aurai-je recours ?

« Ces pénibles réflexions, je les faisais hier, je les faisais ce matin. A cette heure, elles ne sont plus de saison. Ecoute plutôt ce qui m'arrive aujourd'hui, jour néfaste, jour maudit, — *nigro notanda lapillo*.

« A midi précis, je me suis présenté chez M. Joubert, pour donner ma leçon à sa fille.

—Monsieur, m'a dit le domestique, veuillez prendre la peine de passer dans le cabinet de M. Joubert. Mon maître désire vous parler.

« J'ai jeté un coup-d'œil dans une glace et je me suis souri avec complaisance. Mon pantalon ventre-de-biche, qui revient du dégraissage, était d'une couleur à peu près irréprochable, et mon habit noir, que j'avais boutonné jusqu'au cou, reluisait d'un éclat inusité,—les revers étant la partie de ce vêtement qui s'use le moins vite.

« On m'a introduit dans le cabinet de M. Joubert.

« M. Joubert avait un grand air solennel que je ne lui connaissais pas; c'est ordinairement un assez bon homme, qu'on ne prendrait pas du tout pour le père de sa fille; cette fois, il s'était composé un maintien grave, une physionomie sévère.

—Monsieur Raymond, m'a-t-il dit, en me saluant légèrement, je ne suis pas un père de comédie, moi. J'ai des yeux, et je vois; des oreilles, et j'entends. Il est donc naturel que je connaisse vos sentiments pour ma fille.

« Je suis resté confondu.

—Vous pouvez être un charmant garçon, je ne vous le conteste pas; vous avez sans doute un grand talent, je vous crois sur parole; car, pour moi, je n'ai

jamais su distinguer un nez d'avec un œil, ni un bonhomme d'avec un arbre. Mais je suis le père de ma fille ; elle ne se mariera pas sans mon agrément, et je dois vous prévenir que je ne vous prendrai jamais pour mon gendre. Qu'avez-vous à répondre ?

« Comme tu penses je n'ai rien répondu. J'ai pris mon chapeau et m'en suis allé, avec de grosses larmes dans les yeux. Chère petite Francine, je ne la verrai plus ! Hélas ! c'était là mon seul côté vulnérable. Seigneur, vous ne l'avez pas épargné !

« Voilà où j'en suis, mon cher Philippe. Mais, puisque je t'ai fait connaître mon bilan avec tant de franchise, je dois, après t'avoir dit mon passif, t'énumérer ici les richesses de mon actif. Sois sans craintes : cette addition n'allongera guère ma lettre.

« Or, mon actif, le voici : Je jouis de mes entrées à l'Opéra. Le directeur, à qui, dernièrement, j'ai fait hommage d'une aquarelle, m'a répondu par cette faveur si enviée. Je vais me dépêcher d'en user. Je prévois que, sous peu de temps, l'état de ma garderobe m'imposera des quarantaines indéterminées.

« Adieu, cher Philippe ; tu ne saurais croire combien, au milieu de mon isolement, j'aime à me souvenir de ta sainte amitié et de ton loyal dévouement. Ils sont pour moi ce qu'est la bienfaisante

oasis pour le voyageur perdu dans les sables dévorants du désert. »

II

Raymond avait dit qu'il userait de son droit d'entrée à l'Opéra, la vérité est qu'il en abusa. Que Roger chantât, ou que le théâtre fût livré à des ténors de quatrième ordre, peu lui importait. Il assistait avec une égale ponctualité aux gracieuses pirouettes de la Rosati et aux maigres entrechats des plus humbles coryphées de la danse. Les premières soirées qu'Arnold passa à l'Opéra risquèrent fort de lui devenir fatales. Perdu dans cette vaste salle ruisselante de lumières et dorures, côte à côte avec tout ce que Paris possède d'hommes distingués et de jolies femmes,—les deux seules aristocraties réelles, l'aristocratie de l'intelligence et celle de la beauté,— souvent il lui arriva de quitter sa place et de sortir, comme un fou, l'œil ardent, la poitrine haletante, la tête perdue d'insatiables désirs de gloire, de richesse et d'amour.

Il ne lui fallut pas moins d'un grand mois de fréquentation assidue avant de pouvoir assister tran-

quillement aux représentations de l'Opéra. Ce temps écoulé et ses émotions calmées, l'Académie de musique se transforma pour lui en un véritable lieu de refuge, en un dock commode et sûr, où, le soir venu, il s'estimait heureux de pouvoir se reposer des tempêtes de la journée. Il y trouvait, en outre, une économie d'éclairage et de chauffage qui ne laissait pas que de figurer avantageusement dans son pauvre budget.

Arnold avait adopté le côté gauche de l'orchestre; c'était là qu'il se plaçait invariablement. Parmi les stalles qui s'y trouvent, il en est une que sa forme distingue, dès l'abord, de la stricte uniformité des autres. C'est bien moins une stalle qu'un fauteuil, mais un fauteuil large, commode et mollement rembourré. *Guillaume Tell,* lui-même, gagnerait à être entendu dans cette stalle enchantée, qui appartient à M. de Rothschild; et comme le célèbre banquier n'a pas tout à fait les mêmes raisons que notre héros de fréquenter assidûment l'Opéra, il suit de là que sa place est souvent vide. Alors, elle appartient au premier occupant, et, à ce titre, personne n'y avait des droits plus réels qu'Arnold Raymond,—lequel arrivait à son poste en compagnie du gaz et partait avec le dernier contrôleur.

Un soir, à la sortie du spectacle, Arnold glissa sur le trottoir de la rue Lepelletier et s'étendit sur le pavé. Rentré chez lui, il s'aperçut avec douleur que cette chute maladroite avait porté un coup mortel à l'habit noir et au pantalon ventre-de-biche dont, précédemment, il a été fait mention. Oh! ce dut être une nuit horrible! et je ne doute pas qu'Arnold se soit livré, en présence de ses vêtements hors de service, à de poignantes et tragiques réflexions, empreintes de cette couleur sombre qu'un grand poëte a jetée à pleines mains dans le célèbre monologue de Charles-Quint.

Le lendemain, de bonne heure, un vigoureux coup de sonnette vint le tirer brutalement de ses rêves du matin. Arnold, à moitié réveillé, ouvrit machinalement sa porte et resta pétrifié en reconnaissant, dans ce visiteur matinal, un de ses tailleurs,—le dernier en date,—l'auteur de l'habit et du pantalon dont les cadavres gisaient dans un coin de l'atelier.

—Allons, bon! se dit Arnold, m'en voilà pour dix minutes d'injures et de menaces!

Et il regagna tristement son lit, où il s'étendit en soupirant. On eût dit un adepte de la foi chrétienne se préparant au martyre.

Cependant, le tailleur tenait son chapeau à la main et prenait toutes sortes de petites mines souriantes.

—Mon Dieu! dit-il après un moment de silence, vous me voyez désolé, monsieur Raymond, d'avoir troublé votre sommeil; mais aussi c'est votre faute, vous ne venez plus me voir; on dirait que vous avez envie de me retirer votre confiance.

Arnold écoutait sans comprendre.

—L'autre jour encore, reprit le tailleur, qui était un tailleur lettré, je vous voyais à l'Opéra, et je m'étonnais du peu de soin que vous apportez à votre toilette. Que diable! monsieur Raymond, noblesse oblige, comme on dit, et le talent, c'est aussi la noblesse. Tenez, j'ai là des échantillons charmants... Voyez, comparez, choisissez. Avant huit jours je veux que vous fassiez autorité dans les modes.

Tout en se demandant s'il n'était pas le jouet d'une illusion, Arnold commanda six pantalons, deux redingotes, trois habits, quelques paletots et le plus grand nombre possible de gilets.

—A propos, dit le tailleur en se retirant, est-ce que vous allez souvent à l'Opéra, Monsieur Raymond?

—Tous les soirs.

—Vous placez-vous quelquefois au coin de l'or-

chestre, à gauche, dans la stalle où je vous ai aperçu avant-hier ?

—Je ne me place jamais ailleurs.

Le tailleur n'en demanda pas davantage ; il salua profondément Raymond, non sans lui renouveler ses offres de service. Huit jours après, Arnold paradait sur le boulevard, et, le soir, à l'Opéra, dans des costumes qui n'auraient point déparé un jeune premier du Gymnase.

Son propriétaire, qui jouissait d'un quart de loge, le dimanche, l'ayant rencontré dans un couloir, le prit amicalement sous le bras, fit ostensiblement avec lui trois ou quatre tours de foyer ; et comme son locataire cherchait à s'excuser du retard appporté dans le payement de ses loyers, il s'empressa de lui fermer la bouche.

—Pas un mot là-dessus, ou je me brouille avec vous. Ma maison vous est ouverte, ainsi que mon cœur. Si, même, vous êtes gêné en ce moment, ne faites pas de cérémonie, ma bourse est à votre service. Parbleu ! vous me rendrez le tout ensemble. Avec un gaillard lancé comme vous l'êtes, on n'est jamais inquiet de son argent.

Vous souvient-il de ce pauvre diable de Bagdad qu'Araoun-al-Raschild endort à l'aide d'un puissant

narcotique? On le transporte en toute hâte dans le palais du sultan; on le revêt d'habits de brocart, brodés de diamants et de perles fines; on le pose sur une couche de soie et de velours; on l'entoure des plus charmantes esclaves du sérail; les unes chantent de doux chants d'amour, les autres forment des danses voluptueuses; les plus suaves parfums de l'Orient brûlent dans des cassolettes d'or, si bien qu'à son réveil, le pauvre homme se frotte les yeux, interroge ses souvenirs, et ne tarde pas à s'égarer dans un labyrinthe d'absurdes hypothèses et de conjectures insensées. Arnold se trouvait précisément dans une situation analogue à celle de ce personnage des *Mille et une Nuits*. Tout ce qui lui arrivait depuis quelque temps était si incroyable, qu'il se prenait souvent à douter de sa raison.

Un fait inattendu mit le comble à son étonnement. M. Joubert, le père de Francine, lui écrivit un jour que, depuis le départ à jamais regrettable de son maître de dessin, sa fille ne faisait aucun progrès. En conséquence, il suppliait Arnold de vouloir bien reprendre ses fonctions, et d'agréer ses excuses pour certaines paroles prononcées dans un moment de déplorable vivacité.

A quelques semaines de distance, Arnold adressa

l'épitre ci-dessous à son ami Philippe le laboureur :

« Les lettres se suivent et ne se ressemblent pas, mon cher Pylade; moi qui, tout récemment encore, blasphémais et jurais, je me déclare aujourd'hui le plus heureux des hommes; mon cœur déborde, mais c'est de plaisir. Te rappelles-tu la lettre proverbiale de Mme de Sévigné, dans laquelle cette portière de bonne compagnie annonce à sa fille le mariage de Lauzun avec la grande Mademoiselle? Ce sont des précautions oratoires sans fin : Je vais vous apprendre la nouvelle la plus incroyable, la plus impossible, la plus étourdissante, et ainsi de suite pendant deux pages. Eh bien! moi qui pourrais recourir à ces artifices de style, puisque ma nouvelle n'est pas moins surprenante, j'aime mieux te dire tout de suite, et sans périphrase : Philippe, je suis marié depuis une heure, et celle que j'ai épousée, c'est Mlle Francine Joubert!

« Je t'ai raconté la façon polie dont mon beau-père m'a mis à la porte. Dieu merci, ma disgrâce n'a pas duré longtemps. Bientôt après, je suis rentré dans la place avec tous les honneurs de la guerre.

« L'autre jour, M. Joubert m'a pris en particulier :

—Tenez, mon cher Raymond, m'a-t-il dit avec un

gros sourire, ne jouez pas au fin avec moi. Vous aimez Francine, et vous ne seriez pas fâché qu'elle fût votre femme?

—Monsieur... ai-je balbutié en rougissant.

—J'ai pris des informations sur votre compte.... vous êtes un garçon bien posé, vous avez de belles relations dans le monde.... vous irez loin.... touchez là; avant un mois vous serez de la famille.

« Il y a huit jours, nous avons signé le contrat. M. Joubert s'est approché de moi et m'a dit : « C'est « singulier; je pensais que M. de Rothschild nous « ferait l'honneur de venir. Mais j'espère bien que « nous le verrons à la bénédiction nuptiale. » Puis, après un moment de silence, il m'a pris la main, et, la serrant avec effusion, il s'est écrié : « Quelle belle « connaissance nous avons là, mon gendre! »

—Le fait est, ai-je répondu, que c'est une fort belle connaissance.

« Le lendemain de cette première et grande victoire, mon propriétaire, auquel je continue à devoir deux termes, est venu me visiter dans mon atelier.

« Eh bien, mon cher Raphaël! m'a-t-il demandé d'une voix caressante, il paraît que vous allez vous marier. Or çà, qui épousez-vous? quelque parente des Rothschild?

—Ma foi non, ai-je répliqué naïvement; celle que j'épouse est une jeune et jolie petite bourgeoise.

—Comment se fait-il que M. de Rothschild ne se soit pas mêlé d'une affaire si grave, et qui intéresse à un si haut point votre avenir?

—Parbleu! me suis-je écrié en riant, M. de Rothschild serait bien bon de s'occuper de mon mariage! En quoi cela le regarde-t-il?

—Comment, au point où vous en êtes?

—C'est précisément le point où nous en sommes qui me force à vous répéter qu'il ne saurait s'intéresser à mes affaires.

« En m'entendant parler ainsi, mon propriétaire s'est levé; il a pris rapidement congé de moi, et, me saluant à peine, il est parti.—Peu de temps après, je recevais l'ordre de payer mes termes échus ou de déguerpir sans délai. Quelques heures plus tard, on saisissait mon mobilier, et si je n'avais pas trouvé asile sur le divan hospitalier d'un camarade, moi, le très-prochain époux d'une jeune héritière, j'étais exposé à coucher dans la rue!

« Hier, mon tailleur m'a apporté ma toilette de noces, une toilette merveilleuse, un chef-d'œuvre de couture. Tout en me faisant essayer mon habit, le-

quel serait irréprochable s'il ne grimaçait un peu dans le dos, le tailleur s'est écrié :

—Ma foi, monsieur Raymond, je suis enchanté de ce qui vous arrive. Après tout, vous êtes un brave jeune homme, et M. de Rothschild ne pouvait placer mieux ses bienfaits.

—De quels bienfaits, parlez-vous? ai-je demandé, presque en colère de cette manie qu'ils ont tous de me jeter sans cesse M. de Rothschild à la tête.

—Pourquoi chercher à dissimuler ce qui n'est, après tout, que le secret de la comédie? M. de Rothschild vous veut beaucoup de bien, et c'est lui qui doit payer vos dettes.

—Allez au diable! Si vous comptez là-dessus, vous risquez fort de n'être remboursé qu'au jour du jugement dernier.

« Sous prétexte de retoucher à mon habit, le tailleur s'est éclipsé, emportant avec lui mon accoutrement de noces; et comme, pour vivre tous ces derniers temps, j'ai eu souvent recours au Mont-de-Piété, je serai forcé de me marier avec l'antique habit noir que j'avais dédaigneusement jeté au rebut lors de mes jours de splendeur.

« Nous sortons de l'église! mon sort est lié à jamais au sort de Francine, que j'aime avec passion.

Philippe, je suis trop heureux..... que n'es-tu près de moi? tu serais heureux toi-même de mon bonheur!

« Comme nous allions monter en voiture, M. Joubert m'a pris le bras : —Mon gendre, a-t-il dit, c'est mal; je ne l'aurais pas supposé capable d'un pareil procédé....

—Quoi donc? ai-je demandé. A qui en avez-vous?

—M. de Rothschild n'a pas paru à l'église!

—Vous l'avez donc invité?

—Sans doute; n'est-il pas votre ami, votre dévoué protecteur?

—Mon ami!.... mon protecteur!.... ai-je répété au comble de la fureur; mais je ne le connais pas; entendez-vous bien, je ne le connais pas!

—Ce n'est donc pas lui qui vous donnait sa stalle tous les jours d'Opéra?

—J'ignorais même qu'elle lui appartînt.

« Mon beau-père a fait une moue très-significative et m'a lancé un regard de travers; mais peu m'importe! je suis marié, bien marié, très-marié; et Dieu soit loué, l'horrible loi du divorce a disparu de la législation française.

« Encore une illusion perdue, la dernière, par exemple! Ce mariage, que j'attribuais aux charmes

irrésistibles de mon mérite personnel; il est l'œuvre d'une stalle d'Opéra. O Providence! voilà de tes coups! que j'eusse adopté le côté droit de l'orchestre au lieu de me placer au côté gauche, et c'en était fait de ma fortune; j'aurais parodié, un beau jour, sur quelque grabat d'hôpital, la fin déplorable de Malfilâtre, de Gilbert ou d'Hégésippe Moreau! »

Ainsi a eu lieu le mariage d'Arnold Raymond. La nouvelle n'a pas tardé à s'en répandre dans la ville, et maintenant c'est à qui, des spectateurs de l'Opéra, occupera la stalle de M. de Rothschild.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas entendu dire qu'elle ait fait de nouveaux miracles conjugaux.

J'oubliais d'ajouter que Raymond a brisé ses pinceaux et sa palette. Il ne travaille plus que pour lui-même; — le public ne s'en plaint pas.

UN PRIX D'HONNEUR

Il y a une vingtaine d'années, M. Salomon Durocher dirigeait, au centre du quartier Saint-Jacques, une institution de jeunes gens qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui a laissé un souvenir durable dans les fastes universitaires.

On a beau dire, les hommes ne sont ni aussi ingrats ni aussi oublieux que certains philosophes goutteux et moroses voudraient le faire croire; ils conservent pieusement dans le fond de leur cœur la mémoire d'un bienfait; mille exemples le prouveraient au besoin. Jenner, avec son invention du vaccin, durera tout autant que la petite vérole, et grâce

à la découverte des pommes de terre, Parmentier vivra parmi nous jusqu'au jour où il ne se consommera plus de biftecks. Voilà, j'imagine, des immortalités parfaitement établies et qui ne finiront pas de sitôt.

Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être un Jenner ou un Parmentier. C'est surtout dans le royaume des inventions philanthropiques et des précieuses découvertes qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Dévoré du noble désir d'inscrire son nom parmi les bienfaiteurs de l'humanité, M. Durocher dut se creuser la tête longtemps et inutilement. Toutefois, après de longues et patientes recherches, il put, comme Archimède, s'écrier une nuit : « Εὕρηκα, *j'ai trouvé!* » En effet, il venait de trouver l'origine de sa gloire, il venait de poser la pierre fondamentale de sa fortune. Le lendemain, il envoya aux journaux la note suivante, qui fut insérée avec empressement, à raison de cinq francs la ligne :

Institution Salomon Durocher. — « M. Salomon « Durocher, qui depuis l'âge de treize ans consacre « ses veilles à la carrière de l'instruction publique, « vient de réaliser un grand problème, à la solution « duquel tous les pères et toutes les mères de fa- « mille sont vivement intéressés. Sans rien changer

« au prix ordinaire de la pension, sans retrancher « un seul des maîtres d'agrément attachés à son « établissement, M. Salomon Durocher prévient le « public qu'à dater du 15 courant, les élèves qu'on « voudra bien lui confier ne mangeront de haricots « que trois fois par semaine, au lieu d'en manger « tous les jours et deux fois par jour, ainsi que cela « se pratique dans la plupart des pensions et col- « léges de Paris.—NOTA. M. Salomon Durocher de- « meure toujours rue des Francs-Bourgeois-Saint- « Michel, 25. »

Cette annonce obtint un succès fou, non-seulement à Paris, mais dans toute la France. Du fond de nos quatre-vingt-six départements, des milliers de voix s'élevèrent, chantant les louanges de M. Salomon Durocher et bénissant le nom de cet instituteur modèle. Tous les bienfaiteurs de l'humanité, qui jouissaient paisiblement des avantages de leur position, en reçurent un rude échec. L'ombre de Parmentier se voila la face d'indignation, et l'homme au petit manteau bleu, qui, à cette époque, faisait ses premières armes philanthropiques, comprit qu'il fallait parer vigoureusement une botte si furieuse; en conséquence, il redoubla de soupes au choux. Jusqu'alors il n'avait été bon et charitable que le di-

manche et le jeudi ; à dater de ce moment, sa philanthropie ne craignit pas de se faire quotidienne.

En moins de trois mois, il n'y eut plus une seule place vide dans l'institution Durocher. Certaines institutions rivales, qui avaient commencé par beaucoup rire des formes inusitées de ce prospectus gastronomique, rédigé, disaient-elles, en style de *Cuisinière bourgeoise*, ne tardèrent point à s'indigner d'une si grande réussite. Poussées par l'envie, elles ne rougirent pas de former une coalition. Insinuations perfides, médisances, calomnies même, rien ne fut épargné. Mais M. Durocher avait pour lui l'estime de ses contemporains, et, semblable au dieu de Lefranc de Pompignan, il poursuivit fièrement sa carrière, versant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

Pourtant, un jour, les ligueurs se frottèrent les mains en signe de réjouissance, et ils entonnèrent le chant du triomphe. On était alors au 13 août, époque traditionnelle où les vainqueurs du concours général sont couronnés en pleine Sorbonne. A cette époque, les journaux sont envahis par une infinité de petites notes, où les diverses institutions constatent leurs succès au concours ; les noms et prénoms du lauréat sont imprimés en lettres grasses. Ces

sortes de réclames universitaires sont d'un effet sûr. Or, cette année, l'institution Salomon Durocher avait brillé à la Sorbonne uniquement par son absence.

Les institutions coalisées n'eurent garde de laisser échapper une si belle occasion, et il fut résolu qu'on combattrait l'ennemi avec ses propres armes : les feuilles publiques l'avaient mis en vogue; les feuilles publiques devaient le ruiner. Une fois cette détermination prise, il ne s'agissait plus que de rédiger le manifeste. Le manifeste parut; il était concis, mais d'une concision assassine :

« Les institutions parisiennes viennent de recevoir « le prix de leur travail assidu et de leurs constants « efforts à satisfaire le public. A l'exception d'une « seule, elles ont toutes figuré avantageusement dans « la solennité du concours.—Il est à observer que « celle dont le nom n'a pas retenti sous les voûtes « de la Sorbonne est précisément l'institution Salo-« mon Durocher, où l'on est si bien nourri. Qu'on « ne suppose pas que nous veuillions tirer de là au-« cune induction malveillante contre l'honorable « professeur qui la dirige. Quand on consacre tout « son temps à diriger la cuisine, il est tout simple « qu'on n'ait pas le loisir de surveiller les études. — « D'ailleurs, nous aurions mauvaise grâce à nous

« appesantir sur ce sujet : si les élèves de M. Du-
« rocher ne deviennent pas des citoyens distingués,
« il est à croire qu'ils deviendront des gastronomes
« remarquables. — Y a-t-il compensation ? C'est l'af-
« faire des parents et non la nôtre. »

M. Salomon Durocher n'était pas sans quelque ressemblance avec l'homme juste chanté par Horace ; un coup si violent l'atteignit, mais ne l'ébranla point. Sans perdre de temps à se lamenter, ce qui est la façon de perdre son temps la plus sotte du monde, il avisa sur-le-champ aux moyens de réduire ses ennemis à un honteux silence.

— Monsieur Antonin, dit-il à un de ses maîtres d'études dont il avait depuis longtemps apprécié l'intelligence déliée, mon cher monsieur Antonin, les circonstances sont graves. Vous voyez avec quel empressement homicide mes ennemis exploitent ma défaite au concours. Monsieur Antonin, répondez-moi franchement, en votre âme et conscience ; pensez-vous que mes élèves soient de force à prendre, l'an prochain, une revanche éclatante ?

Le maître d'études réfléchit quelques instants.

— Eh bien ? demanda M. Durocher.

— Eh bien ! reprit-il, en mon âme et conscience, je ne le pense pas.

En entendant ce verdict fatal, M. Durocher saisit la main de son premier ministre :

— Antonin, dit-il, m'êtes-vous dévoué ?

— Corps et âme ! et je serais heureux de vous prouver mon dévouement.

— Cela vous est facile... Partez demain ; ce soir, si c'est possible... parcourez les villes, fouillez les campagnes, et d'ici à la fin des vacances, trouvez-moi un garçon de mérite, un sujet rare, un de ces élèves d'élite prédestinés au prix d'honneur et qui sont la gloire de l'institution à laquelle ils appartiennent. Cet élève, je le veux, il me le faut ! A tout prix, je l'aurai ! Je l'aurai pour mettre le sceau à ma juste réputation, et pour apprendre à mes confrères que dans l'institution Durocher on ne s'occupe pas exclusivement de bien nourrir le corps des élèves, et qu'on nourrit encore mieux leur esprit !

Le maître d'études fit sa malle et partit. Le surlendemain, il adressait dans les termes suivants à M. Durocher son premier bulletin de campagne :

« Je suis à Orléans depuis deux jours, et je m'occupe sans relâche à chercher le phénix en question. Je n'ai jusqu'à présent rencontré qu'une assez laide statue de Jeanne d'Arc en pain d'épices, laquelle est ridiculement posée sur un piédestal de chocolat. Du

reste, je n'ai pas aperçu dans tout Orléans une seule créature humaine âgée de moins de vingt ans. Comme je demandais à mon hôte quelle est la destinée des enfants dans cette ville, il m'a répondu : « Vu la proximité, nous les envoyons tous à Paris. » Et comme j'ai ajouté : « Connaissez-vous la pension Durocher ? » il a répliqué d'une voix dédaigneuse : « C'est une baraque; elle n'a jamais de succès au concours ! »

Le deuxième bulletin était rédigé comme il suit :

« D'Orléans à Tours, on suit les bords de la Loire; j'ai donc suivi les bords de la Loire. Pour être véridique, je devrais ajouter que j'aurais mieux aimé suivre autre chose de moins monotone; mais je me garderai bien de rien dire de semblable. Il est reconnu de temps immémorial que la Loire est un fleuve, une rivière, ou tout au moins un ruisseau ayant des bords quelconques, tandis qu'en réalité c'est une sorte de plage sablonneuse où la plupart du temps il n'y a pas une goutte d'eau. Moi-même j'ai contribué à répandre cette vieille erreur dans les diverses leçons de géographie que j'ai données à vos pensionnaires. Telle est l'origine des préjugés. — Si jamais je deviens chef d'institution, j'exigerai de mes professeurs de géographie un certificat constatant

qu'ils ont fait le tour du monde au moins trois fois. Du reste, ma mission est beaucoup plus difficile à remplir que je ne le pensais d'abord. Il y a des localités où l'on me croit attaché à la police secrète du royaume; il y en a d'autres où l'on me prend pour un saltimbanque cherchant à voler des enfants pour en faire des paillasses et des clowns. En huit jours, j'ai été forcé d'exhiber cinq fois mon passeport.

« Tout me porte à croire que la race humaine marche rapidement vers une décroissance morale. Cette opinion m'est venue en examinant de près la jeune génération qui pousse et qui est appelée à nous succéder sur la scène du monde; elle m'est apparue d'une sottise peu commune.—En résumé, je désespère beaucoup du succès de mon voyage. »

Les bulletins qui suivirent ne furent guère plus rassurants. Déjà M. Durocher avait expédié à son maître d'études l'ordre de revenir au plus vite, lorsque le ciel prit tout à coup en pitié leurs mutuelles angoisses. Un matin, l'instituteur désolé décacheta la lettre ci-dessous :

« Mon cher monsieur Salomon,

« Ce que mes soins assidus n'ont pu faire, le hasard l'a fait. Inclinons-nous devant le *fatum* des anciens.

« L'autre jour, j'errais dans une campagne isolée, où je promenais mes sombres rêveries. C'était dans le département de la Charente, et certes, je ne m'attendais pas à rencontrer là ce que je cherche depuis si longtemps ; car, si j'ai bonne mémoire, ce département est un de ceux que M. Charles Dupin a marqués d'une ligne noire sur la carte qu'il s'est amusé à tracer de la France intellectuelle.

« Un orage subit m'ayant contraint à chercher un asile, j'entrai dans une misérable chaumière située à une courte distance. Trois personnes s'y trouvaient : le père, la mère et l'enfant. L'homme raccommodait sa charrue, la femme filait, l'enfant lisait. La physionomie vive et intelligente de ce dernier me frappa tout d'abord. Rappelez-vous ce que je vous dis là, mon cher monsieur Durocher, ce garçon sera le Messie de votre institution.

« Sans maîtres, sans secours extérieurs et presque sans livres, par la seule force de sa volonté et de son génie, il s'est élevé à une rare hauteur. Ses parents, qui sont pauvres, le destinaient à l'agriculture ; moi, je le destine à votre gloire.

« Le père, à qui j'ai fait part de mes projets, donne son plein consentement, à la condition qu'il touchera une rente de six cents francs tant que du-

rera l'éducation de son fils.—Je ne pense pas qu'une pareille bagatelle vous arrête. Un mot de réponse, et je vous amène le jeune François Lamy, nom inconnu, et qui ne tardera pas à devenir illustre. »

La réponse de M. Salomon Durocher ne se fit pas attendre.

« Tâchez d'être arrivés sous huit jours, vous et votre protégé, écrivit-il à son fondé de pouvoir. Vous trouverez dans ma lettre un mandat de cent-cinquante francs, sur le receveur général. C'est le premier trimestre de la pension que je m'engage à servir au sieur Lamy, aussi longtemps que l'éducation de son fils me restera confiée. »

Le dimanche d'après, François Lamy encaqué, lui septième, sur l'impériale des messageries Laffite, faisait son entrée dans Paris par la barrière d'Enfer; et, à ce propos, je me suis demandé souvent pourquoi les barrières de Paris ne s'appellent pas toutes barrière d'Enfer. Je voudrais aussi que l'autorité fît graver, en lettres majuscules, sur le fronton de chacune d'elle, l'épigraphe terrible que le Dante a clouée sur la porte de ses sombres royaumes. De cette façon du moins on saurait à quoi s'en tenir et l'on ne se damnerait qu'à bon escient.

François Lamy avait alors dix-sept ans. Il était

grand, robuste et vigoureux. C'était une de ces riches natures comme il s'en développe au milieu des campagnes. Rien qu'à le voir, on reconnaissait qu'il avait grandi dans toute sa force et dans toute sa liberté. Quant à son intelligence, le maître d'études ne l'avait point exagérée. Il était grand mathématicien, naturellement, à la façon des Magiamele et des Mondheux. Un almanach lui avait suffi pour connaître à fond son histoire de France; le surplus de son petit bagage scientifique, il l'avait butiné de çà et de là, semblable à l'abeille, qui, pour faire son miel, ne dédaigne aucune fleur.

A peine arrivé à Paris et installé dans l'institution Salomon Durocher, le jeune François se mit au travail avec une ardeur incroyable.—Il fut décidé avec l'instituteur et le maître d'études qu'on le garderait quelques mois à domicile, afin de lui enseigner les premiers éléments des choses qu'il avait, pour ainsi dire, devinées. Grâce à sa facilité prodigieuse, peu de temps suffit à l'accomplissement de cette besogne préparatoire, et quand vinrent les vacances de Pâques, on le jugea digne de suivre le cours de seconde au collége Louis-le-Grand.—Cinq mois après, son nom retentissait glorieusement sous les voûtes de la Sorbonne. François Lamy, de l'ins-

titution Salomon Durocher, était vainqueur sur toute la ligne. Les institutions rivales furent consternées.

Le soir de ce grand jour, M. Durocher et M. Antonin se réunirent dans un banquet somptueux qu'ils se donnèrent à eux-mêmes dans un cabinet particulier du Rocher de Cancale.

—Eh bien! monsieur Salomon, disait le maître d'études en s'écoutant parler avec ce contentement intime que donne la victoire; eh bien! avais-je raison de vous écrire que ma découverte valait pour le moins celle de la poule aux œufs d'or?

—Vous êtes un homme admirable, interrompit l'instituteur, et ce François Lamy est véritablement prodigieux. Trois premiers prix au concours, ça tourne au miracle! Du reste, continua-t-il en baissant la voix, ce drôle n'a fait que son devoir. Tout bien compté, il me revient très-cher, savez-vous? S'il n'avait pas répondu à notre attente, je perdais quelque chose comme deux mille francs. Dieu soit loué! je ne regrette pas mon argent: c'est de l'argent bien placé.

—Si nous lui faisions redoubler sa seconde? hasarda le maître d'études.

—Y songez-vous! s'écria M. Durocher Redoubler sa seconde! Vous oubliez donc qu'on ne donne pas

de prix d'honneur en seconde? Ce que je veux, avant tout, c'est qu'un de mes élèves obtienne cette couronne dorée. Non! non! François Lamy fera sa rhétorique, et il remportera le prix d'honneur, ou je lui intente un procès en dommages-intérêts.

—Et vous seriez dans votre droit, reprit M. Antonin; si j'ai parlé de la sorte, c'est uniquement parce que Lamy ne me semble peut-être pas suffisamment ferré sur le grec.

M. Durocher se versa un verre de vin de Champagne, le vida d'un trait; puis, frappant sur la table :

—Eh bien! dit-il, il piochera deux heures de plus chaque jour. Que diable! son temps m'appartient, et je suis libre d'en disposer, je pense : je l'achète assez cher! Il ne faut pas oublier non plus que, sans moi, sans mes bienfaits, François serait encore, à cette heure, un manant sans éducation, un serf mouillant la terre de ses sueurs plébéiennes!

Cela dit, les deux convives demandèrent une troisième bouteille de vin de Champagne et se grisèrent tout à fait en portant des toasts à leurs succès présents et à leurs triomphes à venir.

Pendant ce temps, le lauréat versait des larmes amères. Il avait vu tous ses camarades s'envoler

comme une joyeuse nichée, et il restait seul, abandonné, dans cette vaste maison, silencieuse et triste comme une ruine. Les vainqueurs dans la lutte universitaire avaient reçu les tendres caresses de leur famille; les vaincus avaient été doucement consolés par leurs sœurs et par leurs mères. Lui seul, le grand triomphateur du jour, il ne comptait là ni sœurs, ni mère, ni famille. En fait de tendres caresses, il n'avait reçu que les accolades officielles du ministre de l'instruction publique et celle d'un ex-huissier, adjoint au maire du onzième arrondissement.

La désolation du pauvre écolier dura toute la nuit. Son imagination, portée sur les ailes rapides du souvenir, l'entraîna bien loin de Paris et de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Les belles campagnes de la Charente lui apparurent alors empreintes de cette poésie qui rayonne toujours sur le sol natal. Il revit le toit paternel, si précieux dans son humble pauvreté. Puis ce fut comme un magique panorama dans lequel se déroulèrent successivement tous les épisodes charmants de son enfance, bienfaisant mirage qui trompa pour quelques instants sa tête et son cœur; mais le songe lumineux ne tarda pas à s'éteindre. Alors il pleura son changement de position, s'écriant d'une voix désolée : « Mon Dieu! mon

Dieu ! ils m'ont donné la science, mais ils m'ont pris le bonheur ! »

Le lendemain, François Lamy s'arma de tout son courage et se fit introduire dans le cabinet de M. Durocher. L'instituteur était occupé à lire une lettre du ministre de l'instruction publique. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je viens vous témoigner ma vive satisfaction des succès que vous avez obtenus hier au concours. Vous ne pouviez répondre plus noblement aux attaques de vos ennemis. Persévérez dans cette voie brillante, Monsieur; mettez le sceau à votre gloire en tâchant que le prix d'honneur soit remporté, l'an prochain, par un de vos jeunes élèves, et je prends le doux engagement de vous faire obtenir la récompense que méritent, à si juste titre, vos honorables travaux et les nombreux services que vous avez rendus au pays. »

—Ah ! c'est vous, Monsieur ? demanda l'instituteur en apercevant son écolier. Qui vous amène?

—Monsieur, dit François, qui rougissait beaucoup et qui balbutiait davantage, les classes sont fermées, l'institution est déserte; tous mes camarades sont partis en vacances, je viens... j'étais venu... je ve-

nais vous demander si vous ne me permettrez pas d'aller embrasser mon père et ma mère?

M. Durocher haussa les épaules.

—Mon cher Monsieur, dit-il, il est une chose dont vous ne me paraissez pas convaincu suffisamment, à savoir que vous appartenez, non pas à votre père, qui me ruine avec sa pension de six cents francs : non pas à votre mère, non pas à vous-même, mais bien à moi, exclusivement à moi, Pierre-Salomon Durocher. Ceux que vous appelez vos camarades sont allés en vacances parce qu'il a plu à leurs familles de les y emmener. Quant à vous, qui ne possédez pas le premier sou nécessaire au voyage, vous demeurerez à Paris, attendu qu'il ne me convient pas du tout de débourser une centaine d'écus pour vos menus plaisirs. Si je vous faisais l'addition des sommes que vous m'avez déjà coûtées, vous seriez stupéfait de tout ce que j'ai dépensé à votre intention. D'ailleurs j'ai conçu des projets et j'entends que vous les réalisiez. Il faut absolument que vous me gagniez le prix d'honneur de rhétorique. Pour en arriver là, vous comprenez que vous avez besoin de redoubler d'efforts et de bien employer vos vacances. J'espère que vous ne trahirez pas la confiance et les capitaux que j'ai placés en vous.

Ainsi parla M. Durocher. François Lamy, qui était un garçon de cœur, et qui croyait naïvement acquitter ainsi une dette sacrée, remporta l'année suivante le premier prix d'honneur. A la même époque, et sur la présentation du ministre de l'instruction publique, M. Durocher fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

J'ignore qui, le premier, s'est avisé de célébrer la douceur et le charme des *amitiés de collége.* Jamais plus outrecuidant mensonge n'a abusé la bonne foi publique. Il n'y a point d'amitiés dans les colléges, par l'excellente raison qu'il n'en existe pas dans le monde. Or, les colléges ne sont-ils pas la représentation exacte du monde? Pour l'ambition, pour la jalousie, pour l'orgueil, pour tous les vices du cœur, en un mot, les collégiens sont déjà des hommes. Mais il faut croire sans doute qu'il en est du paradoxe comme du galon : quand on prend du paradoxe, on n'en saurait trop prendre ; c'est, du reste, la seule manière d'expliquer cette opinion si généralement et si faussement répandue que les colléges sont une sorte de terrain neutre, où le riche et le pauvre, le fils du noble et le fils de l'artisan, reliés l'un à l'autre par une commune sympathie, vivent ensemble sur un pied de parfaite égalité. Or, j'en appelle à vos

souvenirs de jeunesse, dans quel collége primitif les choses se passent-elles ainsi?

A coup sûr, ce n'était point dans l'institution Durocher qu'il fallait en chercher un exemple. Plus que personne, François Lamy eut à souffrir de ce sentiment aristocratique, d'autant plus développé chez les enfants qu'il n'est encore réfréné ni par le sentiment des convenances, ni par le bon sens. Les uns le haïssaient à cause de ses succès, les autres le méprisaient à cause de sa position équivoque. On n'ignorait pas, dans la pension, que M. Durocher lui faisait pour ainsi dire l'aumône de son éducation. Au réfectoire, les plus mauvais morceaux lui étaient réservés, et comme son entretien était à la charge de l'instituteur, M. Salomon lui fournissait, pour tout vêtement, les vieux habits des pensionnaires de sa taille. Quand arrivaient les jours de promenade, il était obligé de marcher seul, sans un ami avec qui il pût échanger ses pensées; sous le méchant prétexte qu'ils n'étaient pas dignes de causer avec *Monsieur Miracle*, ses camarades l'abandonnaient à sa muette douleur.

François Lamy eut la sublime constance de supporter encore pendant un an cette existence si féconde en tortures; son courage ne se démentit pas

un instant. Enfin, l'heure de sa délivrance sonna à l'horloge du concours. Il remporta le prix d'honneur de philosophie; on nomma M. Durocher officier de la Légion d'honneur, et tout fut dit. . . .

Un an plus tard, un jeune homme d'une maigreur hâve et chétive, les cheveux en désordre et les habits en lambeaux, suivait d'un pas pénible et lourd la route poudreuse qui conduit d'Angoulême à Saint-Amant. Ce jeune homme, que la misère semblait avoir cruellement éprouvé, c'était François Lamy, l'orgueil de l'institution Salomon Durocher, le triomphateur ordinaire des concours. Il fuyait Paris et pour jamais, et sans retour. Durant ces douze mois, il avait horriblement souffert; souvent il s'était surpris blasphémant Dieu, et, plus d'une fois, d'épouvantables idées de suicide avaient, comme un éclair, traversé son cerveau, en y laissant leur empreinte de feu. Une à une, ses illusions s'étaient brisées au choc de la vie réelle, et il lui avait fallu dire un éternel adieu à ses espérances de bonheur.

Dévoré de désirs ambitieux, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était capable, après tout, que de remplir une modeste place de maître d'études dans un collége de Paris. Enivré par d'odorantes fumées, jusque-là il s'était cru du génie. Les fumées s'étaient

dissipées, l'ivresse avait cessé, et François avait dû reconnaître avec effroi que ce génie tant vanté était tout simplement le résultat d'une prodigieuse mémoire, développée à l'infini par l'habitude du travail. Mais l'imagination, mais la divine poésie, mais cette ardeur sacrée, qui font les grands écrivains et les grands poëtes, il n'en existait de trace ni dans sa tête ni dans son cœur.

Il est vrai de dire que, dans sa sollicitude paternelle, et en récompense de ses deux prix d'honneur, le gouvernement l'avait dispensé de tout service militaire. Mais aussi il est juste d'ajouter qu'à force de travailler, François Lamy s'était rendu myope à un tel point que le conseil de révision l'aurait renvoyé dans ses foyers.

Il est vrai de dire qu'on lui accordait le privilége d'étudier le droit ou la médecine, en l'affranchissant d'avance des impôts de l'examen et des dîmes de l'inscription.—Mais il est juste d'ajouter qu'on ne pourvoyait pas du tout à ses moyens d'existence pendant les quatre ou cinq années que réclame impérieusement l'étude de ces deux sciences.

Il est encore vrai de dire qu'on lui avait donné pour un temps ses entrées au Théâtre-Français. Mais enfin il est juste d'ajouter qu'à cette époque,

où l'on ne jouait que les tragédies classiques de l'Empire, Talma n'était plus et Mlle Rachel n'était pas encore.

Nous l'avons dit précédemment, durant ces douze mois d'épreuves, le pauvre garçon dépensa d'autant plus de patience et d'énergie qu'il ne dépensait guère autre chose. L'Université, cette mère ingrate dont il avait fait la gloire, ne lui offrit en échange qu'une place de huit cents francs. Pour manger, il fut contraint de vendre l'un après l'autre, à d'avides bouquinistes, tous ses beaux livres du concours, la seule fortune qu'il eût jamais possédée.—Aujourd'hui, François Lamy cultive paisiblement le champ de son père. Il est marié, et son unique souci est de savoir s'il enverra ses enfants à l'école primaire.

Autant qu'il m'en souvient, M. Salomon Durocher est mort à Paris, du choléra. Il allait être nommé commandeur de la Légion d'honneur.

IDYLLE

Un samedi, vers cinq heures de l'après-midi, Alphonse Mesnard sortit du ministère du commerce, et quand ses pieds eurent effleuré le pavé de la rue de Grenelle, il bondit comme un clown et battit un entrechat qui eût empêché M. Petipas de dormir.

Le même jour, à la même heure, Gabriel Rondeau franchit le seuil du ministère de la marine, et à peine arrivé sur le trottoir de la rue Royale, il lança à pleine poitrine une gamme chromatique dont Duprez eût été jaloux.

Le soir, les deux jeunes gens se rencontrèrent sous les ombrages du bal Mabille.

Digitized by Google

—Gabriel, dit Mesnard, le ministre du commerce est un grand ministre!

—Alphonse, repartit Rondeau, le ministre de la marine est plus grand encore!

—Le mien dépasse Colbert et Turgot, tant vantés!

—Le mien distance Jean Bart et Suffren, de si grand renom!

—Sais-tu quelle mesure vient de prendre l'administrateur éminent sous les ordres de qui je travaille à raison de dix-huit cents livres par an?

—Et toi, sais-tu la décision prise aujourd'hui même par le marin illustre qui m'emploie dans ses bureaux sur le pied de cent cinquante francs par mois?

—Il m'accorde un congé de six semaines.

—Il consent à se priver de mes services durant trente jours.

—Tu n'as qu'un mois de liberté, et je dispose de six semaines... d'où je conclus que mon ministre est plus grand que le tien,—d'un sixième.

—Erreur! mon bonhomme, cela prouve que le gouvernement du roi se passe plus facilement de tes lumières et de ta bâtarde que des miennes. Voilà le fin mot.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la buvette

du jardin ; ils allumèrent un cigare et consommèrent un sorbet au rhum à la santé de leurs ministres respectifs.

—Et de quelle façon comptes-tu employer tes vacances ? demanda Rondeau entre deux bouffées de Havane.

—Mon cher, dit Mesnard, je suis exactement dans la même situation morale que cette jeune Amazilli de *Fernand Cortès*, qui, tu t'en souviens, n'avait plus qu'un désir, ce qui, chez une jeune fille, ne laisse pas que d'être fort méritoire. Moi aussi je n'ai plus qu'un désir... c'est celui de fuir Paris et sa banlieue. Né rue Saintonge, au cœur du Marais, il y a tantôt vingt-six ans, je ne me rappelle pas avoir jamais franchi les limites du département de la Seine. Le croiras-tu ? je ne connais le mouton que réduit à l'état de gigot et de côtelettes. Je sais que c'est un quadrupède qui a de la laine sur le dos, mais je ne le sais que par ouï-dire. C'est honteux à confesser, mais cela est ainsi. J'ai donc une indigestion de politique, de littérature, de civilisation, de théâtre, de journaux et de ministère surtout. *O rus, quando te aspiciam ?* Ce que je me permettrai de traduire de la sorte : Quand boirai-je du lait non sophistiqué, à l'ombre d'un vieil arbre moussu, qui ne sera pas

sorti de l'atelier de peinture de MM. Philastre et Cambon ?

—Touche là, dit Rondeau, nous sommes à deux de jeu. Moi aussi j'ai faim de verdure, de grand air et de chaud soleil. Si tu es né rue Saintonge, j'ai entrevu le jour rue Grenétat, voie obscure comme un tunnel. Mes voyages de long cours se bornent à Meudon, à Vincennes, à Ville-d'Avray et à Saint-Cloud. Une fois, j'ai poussé jusqu'à Versailles ; ma famille m'accompagna à la voiture et nos adieux furent déchirants. Mais aujourd'hui ce n'est plus de cela qu'il s'agit, sur ma foi ! J'ai un congé, tu as un congé ; prenons notre vol, abattons-nous le plus loin possible et bénissons les ministres qui nous ont fait ces loisirs.

—Où irons-nous ? L'Italie est bien usée !

—Si nous allions en Belgique ?

—Fi donc ! on nous prendrait pour des quarts d'agents de change en désarroi.

—L'Afrique te sourit-elle ?

—Médiocrement. Je serais sûr de trépasser pendant la traversée.

—Et pourquoi ?

—Parce que j'ai eu un affreux mal de mer, rien que pour avoir descendu la Seine en canot, de-

puis le pont des Arts jusqu'au pont du Carrousel.

Tout à coup Rondeau se frappa le front.

—Qu'as-tu ? demanda Mesnard.

—J'ai notre affaire. Un de mes bons amis m'a convié l'aller voir à sa campagne ; tu viendras à la Mésangerie avec moi.

—Mais je ne connais pas ton ami.

—Je te présenterai à lui et vous ferez connaissance.

—Cela suffira-t-il?

—Parbleu! avant qu'on ne nous eût présentés l'un à l'autre, je ne le connaissais pas plus que tu ne le connais à cette heure.

—C'est juste. Où demeure cet ami ?

—Bien loin, bien loin d'ici. Comprends-tu tout ton bonheur, ô Alphonse! tu verras des paysages qui ne tourneront pas sur eux-mêmes comme au Diorama; nous nous roulerons sur la mousse et dans les foins. O fortune! je contemplerai tes baliveaux, moi qui n'ai vu jusqu'à ce jour que des ormeaux taillés en échalas.

—Partons demain ! s'écria Mesnard, enthousiasmé par ce tableau champêtre.

—C'est convenu, dit Rondeau. Demain donc, à

sept heures, au chemin de fer d'Orléans, et puissions-nous voyager en compagnie de femmes charmantes, ainsi que voyagent tous les héros de roman, dans les feuilletons contemporains !

—Dis donc, Alphonse, je te préviens que je me réserve la brune.

—Comme ça se trouve, Gabriel, je n'aime que les blondes !

Vaine illusion ! On fit route avec un commis-voyageur, un séminariste, un officier de l'armée d'Afrique et l'inspecteur d'une compagnie d'assurances. Quant aux femmes charmantes, il n'y en avait pas l'ombre : la plus belle moitié du genre humain n'était représentée que par une vénérable sœur grise, enterrée sous les plis sévères de son béguin.

Après un court séjour à la ville, les deux amis songèrent à partir pour la Mésangerie.

Entre Alphonse et Gabriel il avait été convenu ce qui suit :

1° On se mettrait en route le lendemain, à cinq heures très-précises du matin ;

2° Le premier éveillé réveillerait l'autre.

Le soir, en se séparant, Rondeau avait dit à Mesnard :

—Rappelle-toi que je me confie à ta ponctualité accoutumée.

Et Mesnard avait répondu à Rondeau :

—N'oublie pas que je me repose sur ta diligence bien connue.

C'est pourquoi, le lendemain, l'on ne partit pas.

La diligence bien connue de l'un avait ronflé jusqu'à onze heures; quant à la ponctualité accoutumée de l'autre, elle ne s'était réveillée qu'un peu avant midi.

Instruit par l'expérience, ils prirent la sage résolution de confier aux valets de l'hôtel des Postes le soin de les tirer du lit à cette heure indue où l'aurore se montre et où les chiffonniers se cachent.

Grâce à cette précaution, le départ s'exécuta au jour dit et à la minute indiquée.

C'était par une belle matinée du commencement de septembre; l'atmosphère était pleine de senteurs embaumées; mille petits oiseaux, tout scintillants des perles de la rosée, voletaient de branche en branche avec de vifs gazouillements et de joyeux battements d'aile, et le soleil, qui se levait dans un ciel de pourpre et d'or, semblait une topaze merveilleuse détachée de l'écrin du bon Dieu.

—Ça embaume ici! dit Mesnard, de qui les narines se dilatèrent avec volupté.

—Le fait est que pour deux malheureux nez con-

damnés à respirer toute l'année la poussière parisienne, cette bonne odeur matinale vaut mieux que tous les parfums de l'Arabie, répondit Gabriel.

—Et ces prairies! comme c'est d'un beau vert! quelles nuances riches! quel interminable collier d'émeraudes! Comme c'est doux à contempler, lorsque surtout on est réduit, comme nous, en fait de verdure, à la redingote olive du premier commis et au rond de cuir du sous-chef.

—Malheureux! que parles-tu de sous-chef et de premier commis! interrompit Rondeau; je ne suis plus bureaucrate; je suis berger... et je réponds au joli nom de Némorin. Je donnerais dix louis... que dis-je! je donnerais l'agneau le plus gras et le plus blanc de mon troupeau futur pour entendre exécuter un air de galoubet, de pipeaux ou de musette; il me semble que tout autre bruit serait déplacé au milieu de ces belles campagnes. Ah! ciel!

—Qu'as-tu?

—En croirai-je mes yeux?

—On doit toujours croire ses yeux. Mais qu'est-ce qui te prend?

—Un troupeau de moutons.., de vrais moutons s'avance de notre côté. Pourquoi, au lieu de brouter

l'herbe tendre des prés, chemine-t-il, ainsi que nous, dans la poussière de la route? Interrogeons le berger.

Ayant hâté le pas, ils abordèrent un individu de méchante mine qui ne portait point de houlette; en revanche, sa main gauche était armée d'un redoutable gourdin.

—Pasteur Corydon, dit Gabriel, reposons-nous un moment en ces lieux enchantés. Tandis que nous nous abriterons à l'ombre de ce vieux hêtre, *sub tegmine fagi*, tes agneaux rongeront le thym et le cityse en fleurs; puis ils se désaltéreront dans le courant de cette onde pure.

Et du geste, il désignait une mare trouble où s'ébattaient lourdement une demi-douzaine de canards.

Le pasteur Corydon fixa sur son interlocuteur un regard louche et décrivit avec sa massue un moulinet triomphant.

—De quoi? de quoi? des navets! fit-il; je n'ai pas le temps de jaspiner bigorne; on m'attend à l'abattoir, moi et ma société. Je ne suis point Corydon; je suis boucher. Bien des choses de ma part à mesdames vos épouses... Ah! ces *muffles!* murmura-t-il en s'éloignant.

—Voilà un drôle qui a lu les *Mystères de Paris* de M. Eugène Sue, observa Mesnard.

—J'en ai peur, soupira Rondeau.

Ils marchèrent quelque temps en silence; tout a coup, et d'un commun accord, ils s'arrêtèrent prêtant l'oreille.

—Une fauvette! dit Mesnard à voix basse.

—Non; c'est un rossignol. Que de légèreté dans ses roulades! que de grâce dans ses trilles!

—Quels accents mélodieux!

—Dois-je te l'avouer? je n'ai jamais vu de rossignol!

—Moi, j'en ai vu un, au cabinet d'histoire naturelle... et empaillé.

—C'est drôle, observa Gabriel, je jurerais avoir déjà entendu quelque part l'air que gazouille notre rossignol.

Et pareil à Mme Albert, quand elle déclamait *la Folle*, d'Albert Grisar, il se prit à chantonner entre ses dents:

—*Tra, la, la, la, la,—tra, la, la, la, la, quel est donc cet air?*

—Eh! parbleu! je le reconnais à présent! s'écria Alphonse: c'est la *Parisienne*.

—Tu as, ma foi, raison; c'est la *Parisienne!* c'est quelque oiseau envolé récemment d'une cage patriotique. Il paraît démontré qu'avec beaucoup de pa-

Digitized by Google

tience et de serinette on enseigne à certains volatiles la première cavatine venue.

—C'est égal, je suis curieux de connaître ce rossignol qui chante du Casimir Delavigne. D'où viennent les sons, Gabriel?

—De cette haie de sorbiers.

—Tu crois?

—J'en suis sûr.

Mesnard ramassa un caillou et le lança de toutes ses forces dans la direction indiquée.

Un cri de fureur retentit derrière le buisson. Les deux touristes demeurèrent stupéfaits.

—Saprebleu! fit une voix aigre, vous avez manqué me fendre le crâne.

En même temps, un petit vieillard sec et vert apparut devant Mesnard et Rondeau. De sa main droite il se frottait la tête, et de la gauche il soutenait un basson, accroché par un galon noir à l'un des boutons de son habit.

—Messieurs, dit le petit vieillard, oserai-je vous demander pourquoi vous me lapidez de la sorte? Quel est mon crime? Il se peut que vous détestiez le basson... mais je l'aime, moi! et je vous ferai observer que la campagne est à tout le monde. Je suis donc parfaitement dans mon droit lorsque je me

plais à faire résonner les échos d'alentour des sons harmonieux de mon instrument favori.

—Ah! Monsieur, que d'excuses! répondit Gabriel; mon ami vous prenait pour une fauvette, et moi pour un rossignol.

Ils s'éloignèrent en toute hâte, tandis que l'artiste, qui n'avait jamais été à pareille fête, leur criait de sa voix la plus douce :

—Eberlé, professeur de basson, rue des Trois-Notre-Dame, nº 7, et *fagotto primo* à l'orchestre du théâtre, pour vous servir, si j'en étais capable.

Après une heure de marche, ils avisèrent un cabaret, où ils entrèrent pour se rafraîchir.

—Que servirai-je à ces Messieurs? demanda l'hôtesse avec une aimable révérence.

—Une jatte de lait et un morceau de pain noir.

—Ces Messieurs ne préféreraient-ils pas une tranche de rosbif, un pain blanc et une bouteille de Saint-Saturnin? Ce sera l'affaire d'un instant. En attendant, voici le journal d'hier pour leur faire prendre patience.

Elle posa devant eux un numéro de journal tout fripé et tout taché d'huile.

—Sommes-nous au café Cardinal, boulevard Ita-

lien, à Paris? ou sommes-nous au fond du Poitou? démanda Mesnard.

—Est-ce que la campagne serait une chimère? répliqua Rondeau.

Deux paysans vêtus de bure, chaussés de sabots et coiffés de bonnets de coton, pénétrèrent dans l'établissement et prirent place non loin d'eux, devant une bouteille de vieux vin cacheté.

—Enfin! dit Gabriel, voici deux enfants de la nature. Écoutons-les, ami Alphonse, nous allons savoir si les pommes de terre sont malades, si la récolte des grains a été copieuse et si le vin sera bon cette année.

—A votre santé, père Bourdier!

—A la vôtre, père Gaury!

—Avez-vous lu les lettres de cette pauvre duchesse de Praslin?

—Ne m'en parlez pas! j'ai pleuré comme une biche.

—C'est égal, la justice a fait une grande faute en n'arrêtant pas tout de suite le duc de Praslin.

—On ne le pouvait pas, il fallait une ordonnance du roi; lisez le rapport de M. Pasquier.

—Alors, pourquoi la charte dit-elle que tous les Français sont égaux devant la loi? C'est donc un canard constitutionnel?

—Savez-vous que les affaires d'Espagne s'embrouillent de plus en plus?

—Quel singulier pays, tout de même! Il paraît qu'il y a là-bas un bel homme appelé Serrano.

—Que voulez-vous! nous vivons dans un drôle de temps. Voyez l'affaire Teste!

—Et le procès Bénier!

—Et le procès des subsistances de Rochefort!

—Et celui de l'employé du Gros-Caillou!

—Où courons-nous?

—A un cataclysme social!

—A propos, quand revient votre fils?

—Incessamment; il passe sa thèse d'avocat dans cinq jours.

—Vous êtes bien heureux, vous! le mien ne sera reçu docteur que l'an prochain.

—Fuyons! dit Gabriel; nous avons affaire à deux bourgeois de la place Royale déguisés en paysans.

—Madame, donnez-nous la carte payante.

—Messieurs, voici l'addition demandée.

Les deux Parisiens n'étaient plus qu'à trois kilomètres de la Mésangerie; on les y reçut à bras et à cœur ouverts. Chiens d'arrêt et chiens courants, lignes, filets et fusils à deux coups, bateaux et chevaux, brochures, billard, journaux, revues et cigares

furent mis à leur disposition avec cette bonne grâce et ce cordial empressement qui décuplent le prix de la chose offerte.

Après une semaine de séjour à la Mésangerie, Gabriel s'aperçut qu'Alphonse disparaissait invariablement à certaines heures, et Alphonse reconnut que Gabriel s'éclipsait à un moment donné de la journée.

—Où vas-tu le soir, après dîner? demanda Mesnard, intrigué des absences périodiques de Pylade.

—Où cours-tu le matin, avant déjeuner? répondit Rondeau, étonné des disparitions à heure fixe d'Oreste.

—Je ne peux rien dire à ce propos; j'ai promis de me taire.

—Et moi j'ai juré de garder un inviolable silence.

—Tu as des secrets avec ton vieux camarade!

—N'en as-tu pas avec le tien?

—Oh! moi, c'est différent : il s'agit d'une jeune femme que je ne dois pas compromettre.

—Et moi, donc! il s'agit d'une pauvre fille. Penses-tu que je doive la compromettre davantage?

—N'es-tu pas sûr de ma discrétion?

—N'es-tu pas certain de la mienne?

—Tout ce que je peux confesser, c'est que je suis le héros d'une aventure charmante.

—Et moi d'un délicieux roman.

—La plus adorable naïveté!

—L'ingénuité la plus piquante!

—Imagine-toi, mon cher...

—Figure-toi, mon bon...

—Insensé, qu'allais-je faire?

—Imprudent, qu'allais-je dire?

—Adieu, Gabriel!

—Bonsoir, Alphonse!

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, deux paysans s'abordaient avec mystère et s'enfonçaient de compagnie sous un massif de châtaigniers.

—Eh bien! papa Mélibée, où en sont les affaires? demanda le plus jeune au plus âgé.

—Ça marche, voisin Tityre, ça marche, que c'est une bénédiction! Dieu de Dieu! c'est-y bêtes, ces bourgeois de Paris! le mien surtout!

—Le mien ne l'est pas moins, je t'assure. Il est amoureux fou d'Amaryllis, ma fille, et il lui écrit des lettres de l'autre monde.

—Le mien dit qu'il se meurt d'amour pour Thisbé,

ma femme, et il lui adresse des vers sans rime ni raison.

—Laisse faire, mon garçon, rira bien qui rira le dernier !

—Vous croyez donc qu'ils ne se douteront de rien ?

—Eux ? ils n'y verront que du feu, et ça nous rapportera quelques bons sacs, avec quoi nous trinquerons à leur santé tout à notre aise.

—Ah çà ! tu as bien fait la leçon à ta femme, au moins?

—Ne craignez rien; et votre fille a-t-elle le mot?

—Ne t'inquiète pas; Amaryllis sait son rôle sur le bout du doigt.

Le lendemain, Alphonse dit à Gabriel :

—J'ai un service à te demander, cher ami.

—Tant mieux, cher ami; j'allais te demander un plaisir.

—Peux-tu me prêter un gilet brodé?

—Et toi, as-tu quelques parfums à ma disposition?

—Serai-je indiscret si je t'interroge?

—Ça dépendra de la question.

—Pourquoi tiens-tu à paraître plus brodé que de coutume?

—Pourquoi veux-tu embaumer plus qu'à l'ordinaire?

—Je vais te le dire.

—Tu vas le savoir.

—Ce soir, je serai auprès d'elle.

—Elle sera auprès de moi ce soir.

—Si tu connaissais mon Amaryllis!

—Si tu connaissais ma Thisbé!

—Dix-huit ans, blonde comme un épi, et fille d'un nouveau Géronte.

—Vingt ans, brune comme la nuit, et femme d'un autre Sganarelle.

—Et une naïveté comme il n'y en a pas dans les villes.

—Et une ingénuité comme on n'en trouve plus qu'aux champs.

—Mes amours sont fraîches comme une idylle de Théocrite.

—Les miennes sont pures comme une églogue de Virgile.

—Oh! quand je songe que j'ai pu aimer les demoiselles de Mabille!

—Ah! quand je pense que j'ai soupiré pour les dames du Château-Rouge!

—J'ai honte de ma faiblesse.

—Je rougis de moi-même.

Deux heures après, Mesnard frappait trois coups mystérieux à la porte d'Amaryllis.

—Est-ce vous, monsieur Alphonse? demanda une voix doucement émue.

—Oui, mon bel ange!

La porte, prestement entr'ouverte, se referma sans bruit.

La même cérémonie eut lieu sur le seuil de Thisbé, et Gabriel s'introduisit chez la femme de Mélibée.

Aussitôt un cri retentit chez Thisbé et chez Amaryllis.

—Ciel! mon père! s'écria la première.

—Grand Dieu! mon mari! s'écria la seconde.

Alphonse se retourna, et aperçut le canon d'un fusil à six pouces de sa poitrine.

Gabriel leva la tête, et vit une hâche menaçante sur son front.

—Brigand! hurla Mélibée.

—Canaille! écuma Tytire.

—Je pourrais vous tuer comme un voleur!

—Je pourrais vous assommer comme un chien!

—La loi m'y autorise.

—J'ai les cinq Codes pour moi.

—Grâce ! soupira Mesnard.

—Pitié ! murmura Rondeau.

—Ah ! vous croyez, parce que vous êtes un beau-fils, un grand seigneur; parce que vous êtes riche et que vous venez de Paris, vous croyez que vous êtes libre de molester le pauvre monde ? Non, Monsieur, détrompez-vous. Le droit du seigneur a été aboli en 89, et nous ne souffrons plus qu'on séduise nos femmes et nos filles.

Ainsi parla le père Mélibée, et l'on peut affirmer que l'époux Tytire ne fut pas moins éloquent.

Ensuite, que se passa-t-il ? Hélas ! hélas ! jetons un voile sur ces forfaits; ou, si nous en parlons, parlons-en bien bas, bien bas, afin que Théocrite, Virgile, Florian, Gessner, Berquin, l'abbé Delille, Bernardin de Saint-Pierre et Mme Deshoulières n'en sachent rien. Il se passa une scène de *chantage !* Alphonse et Gabriel durent signer deux lettres de change de trois mille francs, à quatre-vingt dix jours de vue, l'une valeur reçue en noix sèches, l'autre valeur causée en gousses d'ail.

Mesnard et Rondeau revinrent en toute hâte à Paris, non sans avoir déposé plainte entre les mains de la justice.

Et comme on demandait à l'un d'eux s'il avait rapporté quelques raretés locales ?

—J'ai rapporté cinq aphorismes, répondit-il; je vous les livre, c'est de l'histoire.

1o Il n'y a plus de cabarets,—il y a des restaurants;

2o Il n'y a plus de villageoises,—il y a des lorettes;

3o Il n'y a plus de villageois,—il y a des électeurs;

4o Il n'y a plus de bergers,—il y a des bouchers;

5o Il n'y a plus de rossignols,—il y a des bassons.

Quant à l'idylle de Théocrite, elle s'est dénouée aux assises.


Digitized by Google

LES MÉMOIRES

D'UN HOMME HEUREUX

Paris, 17 août 1831.

Ce matin, entre sept et huit heures, au moment où je sortais de mon lit, et comme j'étais encore dans le *simple appareil*, Germain est venu me demander si je voulais recevoir M. Dominique Duprat.

—Certainement ! ai-je répondu ; qu'il entre et qu'il soit le bienvenu.

Lorsque nous avons été seuls, Dominique et moi, je lui ai tendu la main, et lui ai demandé :

—Quel bon vent t'amène si matin? viens-tu déjeuner avec moi ?

Mais lui, sans répondre à ma question, sans même serrer la main que je lui tendais, il s'est laissé tom-

Digitized by Google

ber dans un fauteuil, il a baissé la tête, et un soupir bruyant a soulevé sa poitrine.

—Dominique! me suis-je écrié, qu'y a-t-il? Quel malheur te frappe? parle... mais parle donc... tu me fais mourir avec ton silence!

Alors il s'est levé tout d'une pièce, par un mouvement automatique, et, plongeant ses doigts crispés dans sa chevelure humide de sueur :

—Delanoue, a-t-il dit en bégayant, et comme si chaque syllabe lui avait déchiré le gosier, Delanoue, je suis perdu.

—Que dis-tu?

—Perdu sans ressources!

—Est-ce possible?

—Avant une heure, je quitterai Paris; demain j'aurai quitté la France... Qui sait si nous devons nous revoir?

Cette brusque déclaration m'a foudroyé pour ainsi dire; j'ai voulu parler, et ma voix a expiré sur mes lèvres; j'ai voulu marcher, et mes jambes m'ont refusé leur service. Je n'ai repris l'usage de mes sens qu'en lui entendant prononcer cette phrase saccadée :

—Allons... je pars... embrasse-moi... adieu!

—Mais, par grâce, me suis-je écrié, explique-toi,

ou je croirai que tu veux me rendre fou. Quel est donc ce départ inattendu? un voyage? ou une fuite?

Duprat m'a pris les mains, qu'il a serrées comme dans un étau, et collant sa bouche à mon oreille :

—C'est une fuite... une fuite honteuse! a-t-il murmuré d'une voix plus faible que le souffle d'un nouveau-né.

—Et pourquoi fuir? ai-je repris en balbutiant.

Il y a eu un court moment de silence qui m'a semblé long comme une éternité. J'ai senti, aux flammes ardentes qui ont sillonné mon visage, que la rougeur qui couvrait son front déteignait sur le mien.

—Tu me demandes pourquoi je fuis? m'a dit enfin Dominique; je fuis parce que je suis à bout de ressources, parce que demain ma signature sera protestée, parce que, dans trois jours, je serai déclaré en faillite.

—Dieu soit loué! ai-je reparti aussitôt; ce n'est qu'une plaie d'argent, et plaie d'argent, comme on dit, n'est pas mortelle.

Dominique a souri tristement.

—Tu te trompes, a-t-il dit, c'est une blessure dont on ne guérit pas.

—Je te sauverai.

—Impossible, j'ai roulé au fond d'un gouffre sans issue.

—Et si je veux, moi, me jeter à ton aide?

—Ce serait un acte de démence stérile. Tu ne peux rien pour moi, et j'aurais le remords de t'avoir entraîné inutilement dans ma ruine.

Une pareille résistance m'a irrité.

—Écoute, lui ai-je dit, si tu étais à ma place, je ne sais pas ce que tu ferais, ou plutôt je le sais bien : tu te dévouerais à mon salut corps et âme. Pourquoi donc ne ferais-je pas pour toi ce que tu ferais pour moi, le cas échéant? Crois-tu donc que je t'aime moins que tu ne m'aimes? Si elle t'est venue, cette pensée est injuste et je la repousse. Il ne sera pas dit que, moi vivant, j'aurai laissé dans la peine un ami de toute ma vie, un homme qui a été mon associé pendant quinze années. Non! ai-je ajouté en m'échauffant, il ne sera pas dit que les juges consulaires te déclareront en faillité, toi Dominique Duprat, de l'ancienne maison Dominique Duprat, Jacques Delanoue et Ce. De quelle somme as-tu besoin? mon portefeuille, mon crédit, ma signature tout cela est à ton service.

—Et je n'en userai pas, a-t-il répliqué. Si j'ai commis des fautes, est-ce à toi de les expier? D'ailleurs,

mon passif est énorme; le chiffre, si je te le révélais, te causerait une véritable épouvante. Au lieu de continuer sagement le commerce des vins, qui avait fait de notre maison, alors que nous étions associés, une des plus solides et des plus importantes maisons de Bercy, je me suis lancé, depuis trois ans, c'est-à-dire depuis notre liquidation, dans des spéculations sur le trois-six, d'une hardiesse effrayante. Je jouais un jeu à devenir riche comme la Banque ou gueux comme Job. La chance a tourné contre moi, et j'ai à payer demain pour douze cent mille francs de différences.

Ce que Dominique avait prévu a eu lieu : je suis demeuré abasourdi.

—Insensé! n'ai-je pu m'empêcher de lui dire, pourquoi aussi avoir voulu continuer les affaires? Alors que je me trouvais assez riche, pourquoi as-tu voulu t'enrichir encore?

Dominique a haussé les épaules.

—Chacun obéit à sa destinée, a-t-il répliqué. Les uns naissent heureux et tu es de ce nombre; les autres naissent malheureux, et j'en suis un triste exemple. A toi tout sourit; rien ne me réussit, à moi.—Observe bien que ce n'est point un reproche que je t'adresse, c'est un fait que je constate, et rien de plus.

Ainsi donc, tandis que tu vas continuer à vivre la vie tranquille et dorée des bourgeois de Paris, me voilà condamné à mener une existence errante et désolée.

—Mais enfin, ai-je dit, cet exil n'aura qu'un temps; tu nous reviendras?

—Jamais! que ferais-je en France, en admettant même que je parvinsse à désarmer les rigueurs de la police correctionnelle? As-tu envisagé quelquefois la dure position que la loi fait au failli? Privé de mes droits civils, je ne saurais plus être ni tuteur, ni juré, ni garde national, ni éligible, ni électeur. Je n'aurais plus la liberté d'entrer à la Bourse, et connais-tu donc beaucoup d'honorables négociants qui consentissent à m'appeler leur gendre et à me donner leur fille?

—C'est vrai! ai-je soupiré; tel est pourtant le cortége des souffrances morales que la faillite traîne après elle.

—Tu le vois, Delanoue, je dois partir..... il faut que je parte! Adieu donc, homme heureux, et, je t'en prie, songe un peu à moi lorsque tu n'auras rien de mieux à faire.

—Tu me quittes déjà? Ne me diras-tu pas où tu comptes te retirer?

—D'abord en Belgique, ce paradis terrestre des

spéculateurs ruinés ; et puis Dieu sait où ! Mais voici l'neure du départ, et j'ai à peine le temps de me rendre à la Villette ?

—Pourquoi à la Villette ?

—Par mesure de précaution. Ma présence dans la cour des Messageries exciterait des soupçons et donnerait lieu à des commentaires qui conduiraient droit à la vérité. Ma place est arrêtée sous un faux nom et j'attendrai la voiture sur la route.

J'ai interrompu Dominique et j'ai sonné Germain.

—Qu'on attèle mon cabriolet, et qu'on fasse vite !

Vingt minutes après, nous débouchions au grand trot dans le faubourg Saint-Martin, et laissant la Villette derrière nous, nous ne nous sommes arrêtés qu'à deux kilomètres de la barrière. Une dernière fois j'ai embrassé Dominique.

—Adieu, mon pauvre ami, ai-je dit en serrant sa main, dans laquelle j'ai glissé un petit portefeuille contenant quelques billets de banque.

—Adieu, homme heureux ! a-t-il répliqué d'une voix profondément altérée.

En ce moment, nous avons été rejoints par la diligence. Nous avons hélé le conducteur, et, s'accro-

chant aux courroies, Dominique s'est hissé sur la banquette.

Alors j'ai remonté dans mon cabriolet, et j'ai tourné bride vers Paris.

Les dernières paroles de mon ami ont longtemps retenti à mes oreilles avec un bourdonnement étrange.

—Adieu, homme heureux ! m'a-t-il dit.

Le fait est que je suis heureux.

Que manque-t-il à ma félicité pour être plus que parfaite? Moins que rien.

J'ai trente-neuf ans, je possède une jolie fortune; je me porte bien; sans être un Adonis, je suis mieux que mal; sans être un aigle, je ne suis pas plus bête qu'un autre. L'entrée de la Bourse ne m'est pas fermée, à moi ! Enfin, comme ce pauvre Dominique me l'a fait observer, je jouis de tous mes droits civils, c'est-à-dire que je peux être juré, tuteur, colonel de ma légion, électeur, conseiller municipal, voire même député, sans compter que rien ne s'oppose à ce que je fasse un brillant mariage.

Et j'ai regagné ma maison en savourant mon bonheur.

15 juin 1832.

Il paraîtrait que je ne suis pas mort !

Mais il me semble que je n'en vaux guère mieux.

J'ai le gosier en feu, mes artères battent avec furie, ma cervelle bout, ma main tremble... c'est à peine si j'ai la force de mal écrire ce peu de lignes.

Où suis-je et que m'est-il donc arrivé ?

Si je ne m'abuse, si j'y vois clair, je suis dans ma propre chambre, couché dans mon propre lit. La main qui me tend une potion appartient à un bras sur lequel je reconnais ma livrée; ce bras lui-même appartient à Germain. J'ouvre la bouche pour le questionner; mais lui, par les gestes les plus impérieux et les plus expressifs, me condamne au silence.

Quel est donc ce mystère ?

20 juin.

Voilà mes forces qui reviennent, et avec mes forces reviennent aussi mes souvenirs.

Il y a peu de jours, le 3 du présent mois, Paris, qui s'était endormi en murmurant ces tristes paroles : « Le général Lamarque se meurt! » Paris s'est réveillé au bruit de cette funèbre nouvelle : « Le général Lamarque est mort! »

Paris ne s'émeut pas fréquemment, et pourtant ç'a été un deuil universel dans la ville. En lui se sont éteints deux hommes à jamais regrettables, un tri-

bun éloquent et un soldat illustre : aussi l'avons-nous pleuré à double titre. De toutes parts, en s'abordant, on se redisait ses dernières paroles. A l'un il avait dit : « Je meurs avec le regret de n'avoir pas vengé la France des infâmes traités de 1815 ! » A un autre : « Ce duc de Wellington, je suis sûr que je l'aurais battu ! » et voyant quelques amis dévoués qui versaient des larmes autour de son lit de mort, il s'était écrié : « Qu'importe que je meure, pourvu que la patrie vive ! »

Les funérailles de Lamarque furent fixées au 5 juin.

Le 5 juin 1832 ! Quelle date dans notre histoire contemporaine !

Dès le matin, tout Paris fut sur pied et se prit à rouler comme un fleuve immense vers la maison mortuaire. Quand je songe à la foule qui se pressait dans la rue Saint-Honoré, j'ai peine à comprendre qu'elle n'ait pas craqué ainsi qu'une culotte trop juste. Enfin, le cortége s'ébranla, et tandis qu'on se bouleversait et qu'on se foulait aux pieds dans les bas côtés de la rue, je marchais non loin du général Lafayette, du maréchal Clausel, de MM. Laffitte et Mauguin, lesquels tenaient les coins du drap, avantage que je devais à mon habit de garde national, et

dont, par conséquent, ce pauvre Dominique n'eût pu jouir.

Il nous a fallu plus de trois heures pour nous rendre de la rue Saint-Honoré à la place de la Bastille, où une estrade avait été préparée pour les discours d'adieu. A partir de ce moment, que s'est-il passé? Je l'ignore. L'émeute et la révolte étaient dans l'air. Pour mettre le feu aux poudres, il suffisait d'une étincelle, et cent torches se sont allumées en un clin d'œil. Tout à coup un homme est apparu, monté sur un cheval noir et brandissant un drapeau rouge, tandis qu'un escadron de dragons, vomis par la caserne des Célestins, débouchait sur le quai Morland et galopait vers le pont d'Austerlitz. Alors des barricades ont été construites à la hâte; plusieurs gardes nationaux ont tiré leurs sabres, et un feu meurtrier, partant de l'arsenal, du pavillon Sully et du grenier d'abondance, a porté le désordre et la mort parmi les dragons.

Quand j'ai vu la tournure que prenaient les choses, je me suis esquivé à toutes jambes et suis rentré chez moi.

—Germain, ai-je dit à mon Figaro, ma robe de chambre, mes pantoufles, je ne sortirai pas... veillez à ce que je dîne tôt et à ce que je dîne bien.

Après mon dîner, j'ai fumé un excellent cigare, je me suis voluptueusement étendu dans une moelleuse ganache, et j'ai commencé la lecture d'un roman nouvellement paru, et qui est signé de mon auteur favori.

Vers dix heures, au moment où je me disposais à me coucher, très-satisfait de ma soirée, on a carillonné à ma porte.

Peu après, Germain est venu m'annoncer M. Ledoux.

M. Ledoux, fabricant de queues de boutons à la mécanique, est capitaine dans ma compagnie et chevalier de la Légion d'honneur. J'ai aussitôt donné l'ordre de l'introduire.

M. Ledoux m'est apparu en grand uniforme, sabre au côté; son hausse-col reluisait sur sa poitrine.

—Bonjour, caporal, bonjour! m'a-t-il dit de cette voix fortement accentuée que donne l'habitude du commandement militaire.

J'ai oublié de dire qu'aux dernières élections la confiance de mes concitoyens m'a décerné les insignes du caporalat; c'est peu de chose, mais c'est un premier pas dans la carrière des honneurs, où il n'y a que le premier pas qui coûte.

—Bonjour, mon capitaine, ai-je répondu avec mon plus aimable sourire.

—Caporal Delanoue, a-t-il repris, êtes-vous malade?

—Moi? capitaine... jamais je ne me suis mieux porté. J'ai parfaitement dîné, on ne peut mieux fumé, et dévoré quatre volumes de Paul de Kock.

—Tant mieux, sacrebleu! tant mieux! Lorsque je vous ai vu vous éclipser de la place de la Bastille, j'ai pensé qu'une indisposition subite... Mais puisqu'il n'en est rien, permettez-moi de vous en féliciter, de m'en féliciter et d'en féliciter le gouvernement.

Je n'ai rien compris à cette averse de félicitations. Qu'il me félicitât, moi, de ce que ma santé est florissante, je le conçois très-bien; qu'il s'en félicitât, lui, à la rigueur je le conçois encore; mais qu'il en félicitât le gouvernement, c'est ce qu'il ne me fut point donné de concevoir.

Néanmoins, je m'inclinai, ainsi que la politesse m'en faisait une loi.

—Eh bien! reprit M. Ledoux, puisque je me suis trompé dans mes conjectures, je peux compter sur vous demain matin?

—Si vous pouvez compter sur moi demain matin? me suis-je écrié; non-seulement demain matin, mais encore demain soir et les jours suivants.

—C'est bien, caporal! c'est très-bien! je n'attendais pas moins de votre dévouement.

—Mon dévouement vous est connu, capitaine. Que faut-il faire?

—Trouvez-vous demain, à sept heures du matin, au lieu ordinaire des réunions de la compagnie.

—Mais ce n'est pas mon jour de garde.

—Eh! parbleu! il s'agit bien de votre garde!

—De quoi s'agit-il donc?

—Ah çà! caporal Delanoue, vous ne savez donc rien de ce qui se passe?

—Et que se passe-t-il? Je n'ignore pas que les funérailles du général Lamarque ont occasionné un peu de tapage; mais je présume que tout est rentré dans l'ordre.

Le capitaine Ledoux a bondi sur sa chaise.

—Ah! vous présumez cela, vous! s'est-il écrié d'une voix tonnante. Ah! vous croyez qu'on fait rentrer les émeutes en elles-mêmes aussi aisément que vous faites rentrer les tuyaux de votre lorgnette avant de la serrer dans l'étui! Tandis que vous dîniez, que vous fumiez et que vous lisiez des romans, savez-vous quels progrès a faits l'insurrection? les républicains se sont rendus maîtres de l'Arsenal; ils ont enlevé le poste de la Galiote et celui du Château-

d'Eau ; ils dominent tout le quartier du Marais ; la mairie du 8e arrondissement est en leur pouvoir ; la fabrique d'armes de la rue Popincourt leur a livré douze cents fusils ; ils se préparent à assaillir la Banque, l'hôtel des Postes et la caserne des Petits-Pères ; enfin, ils ont rendu inabordables la rue Saint-Martin et les rues circonvoisines, résolus à y établir le quartier-général de l'insurrection. Voilà, caporal Delanoue, voilà tout simplement ce qui s'est fait dans Paris tandis que vous vous abandonniez à toutes les jouissances de la mollesse et de la bonne chère.

A ces paroles dites avec amertume, je me suis senti rougir, et me suis reproché intérieurement mes cigares, mes volumes in-12 et mon perdreau truffé.

Le capitaine Ledoux a repris en ces termes :

—Parlons peu et parlons bien. Je me connais en hommes. Vous êtes un ambitieux, vous !

—Moi, capitaine !

—Vous-même, caporal ; aussi je ne vais point par quatre chemins, et je vous dis : Soyez exact au rendez-vous ; conduisez-vous bien, prêtez au gouvernement un vigoureux concours... on aura les yeux sur vous ! Je ne vous dis que ça, on aura les yeux sur vous !

Il dit, m'honora d'une poignée de main et s'éloigna majestueusement.

Je me suis couché et j'ai rêvé que le gouvernement, satisfait de mon admirable conduite, me nommait commandant supérieur des gardes nationales du royaume, avec cent mille francs de traitement, en remplacement du maréchal Lobau, ce qui, pour un simple caporal comme moi, est un joli avancement.

Le lendemain, vers huit heures, nous partîmes une cinquantaine de camarades et moi, tambours en tête et commandés par M. Ledoux. Nous trouvâmes la rue Saint-Martin coupée par deux barricades, l'une au nord, à la hauteur de la rue Maubuée; l'autre, beaucoup plus forte, au midi, à quelques pas de l'église Saint-Méry.

Parvenus à une courte distance des insurgés, le capitaine nous cria : *Apprêtez armes! en joue! feu!*

A cet ordre sinistre, je ne sais trop ce qui se passa dans le fond de mon cœur; j'ai songé que ceux que nous allions mitrailler étaient nos frères, après tout, —et, relevant mon fusil par un brusque mouvement, j'ai tiré en l'air...

Horreur! ma balle est allée frapper à la tête une vieille dame qui se mettait à sa fenêtre.

Au même instant, et comme si la colère céleste s'appesantissait sur l'homicide, je suis tombé sans connaissance sur le pavé : un coup de feu, parti de la barricade, venait de me labourer la poitrine.

Mon médecin me prédit qu'avant quinze jours je serai tout à fait rétabli.

Puisse cet oracle être plus sûr que celui de Calchas !

25 décembre 1832.

Sylvio Pellico, Casanova, Latude, baron de Trenck, ô vous tous qui fûtes mes compagnons d'infortune, enseignez-moi l'art précieux de creuser un souterrain de trois cents mètres avec l'ardillon de ma bretelle; dites-moi comment on descelle les pierres de taille avec l'ongle de son petit doigt, comment l'on s'y prend pour fabriquer une échelle de cordes, étant donnés un mouchoir de poche et une boîte d'allumettes chimiques?—Et toi, ô Pélisson, quels philtres as-tu employés pour civiliser les araignées ?

Depuis une semaine, je suis prisonnier à l'*Hôtel des Haricots,* en qualité de garde national réfractaire. Huit fois encore la vieille Aurore aux doigts de rose ouvrira les portes de l'antique Orient, avant que l'on ne m'ouvre celles de ma prison.

Moi, jadis l'exemple et l'honneur de ma compagnie, je la déshonore aujourd'hui. (*Voir les divers réquisitoires du capitaine rapporteur.*)

Les imbéciles! ils ne comprennent pas que j'aime mieux faire quinze jours de prison que de monter une seule garde. La vue de mon uniforme et de mon bonnet à poils me faisait mal; je les ai donnés à mon portier. Quant à mon fusil, arme maudite dont je me suis servi si malheureusement, je l'ai enterré dans un lieu obscur, jurant, mais un peu tard, que je n'y toucherais plus. Ah! c'est qu'ils ne savent pas combien de fois mon sommeil a été troublé par d'horribles cauchemars! La tête sanglante de cette vieille dame est sans cesse présente à ma pensée.... Chassons cet odieux souvenir.

J'ai beau regarder de tous les côtés, je n'aperçois pas la moindre araignée dont je puisse m'établir l'instituteur primaire.

Ah! mon pauvre Dominique, je comprends que tu aies regretté d'être privé de l'exercice de tes droits civils! mais, en réalité, tu as bien peu perdu en perdant le droit de monter la garde et de faire des patrouilles.

7 mars 1834.

Hier, j'ai reçu un avis émané de la préfecture de

la Seine : on me prévient que j'ai été désigné par le sort pour siéger aux prochaines assises en qualité de juré.

C'est la première fois que je suis appelé à jouir de l'exercice de ce droit civil.

Ce matin, les journaux ont publié, suivant l'usage, la liste du jury; mon nom y figure des premiers.

Étant allé, dans l'après-midi, faire un tour de promenade sur le boulevard, j'ai été abordé par vingt personnes qui m'ont félicité de mon bonheur. — Trop heureux Delanoue! m'a-t-on dit à qui mieux mieux, bénissez votre étoile : il faut que la célèbre affaire Glandureau se trouve incluse précisément dans la session dont vous faites partie! Tandis que nous en serons réduits à l'analyse sèche et incomplète des feuilles judiciaires; tandis que les plus favorisés d'entre nous, confondus au milieu de la foule et plantés sur leurs jambes, ne verront que d'un œil et n'entendront que d'une oreille, vous, commodément installé sur un bon siége, vous assisterez aux moindres péripéties du drame Glandureau. Rien ne vous échappera : la lecture de l'acte d'accusation, les dépositions des témoins à charge et à décharge, le rapport des chimistes, le réquisitoire du procureur du roi, la plaidoirie de l'avocat, les répliques, le ré-

sumé du président, la physionomie de l'accusée, le verdict du jury, vous ne perdrez aucun détail de toutes ces émotions d'audience, si énergiques, si vivaces, si poignantes.

—Je donnerais dix louis pour être à votre place, disait l'un.

—Je n'ai pas de chance, moi! disait un autre; toutes les fois que je fais partie du jury, nous n'avons à juger que d'insignifiants délits, mais de bons gros crimes, point! Le croiriez-vous? je n'ai pas encore eu la satisfaction de condamner quelqu'un à mort, ou tout au moins aux travaux forcés à perpétuité!

Celui qui s'exprimait ainsi n'est point un cannibale, ainsi qu'on serait fondé à le croire; loin de là, c'est Pomeret, le fabricant de fleurs de la rue de la Paix; Pomeret, un homme de mœurs douces, qui passe, à juste titre, pour bon fils, bon citoyen, bon père, bon ami, bon contribuable et bon époux.

Je dois convenir que, pour un début, je n'ai pas la main malheureuse. Depuis trois mois, il n'est bruit dans Paris et dans la France que de l'affaire Glandureau. Mme Glandureau, accusée d'homicide sur la personne de son mari, est-elle ou n'est-elle pas coupable? sera-t-elle condamnée? sera-t-elle acquittée?

Voilà ce que chacun se demande avec anxiété. Les paris sont ouverts. On peut dire que la ville est divisée en deux camps : les glanduristes et les antiglanduristes ; les célibataires sont pour, les gens mariés tiennent contre.

—Pauvre petite femme ! disent les uns. Oser soutenir qu'elle est coupable ! quelle infamie ! Elle est blanche comme neige. C'est une sainte ! c'est une martyre !

—C'est une nouvelle Voisin ! c'est une seconde Brinvilliers ! disent les autres ; elle sera condamnée à mort, et, si nous avons un regret, c'est que la question ait été abolie !

Moi-même, moi qui suis d'un tempérament paisible, moi qui ne me passionne pas aisément, j'ai fait comme tout le monde, j'ai lu et relu l'acte d'accusation, et plus d'une fois, à mon cercle, j'ai rompu des lances contre les défenseurs de madame Glandureau. Il me paraît avéré que cette femme a commis le crime dont on l'accuse.

16 mars 1834.

Les débats de l'affaire Glandureau ont fini hier à minuit et un quart ; ils ont duré quatre jours. Le sort qui m'avait désigné pour cette session m'a favorisé

jusqu'au bout. Je suis un des douze jurés qui ont condamné cette grande criminelle.

Quelle source féconde d'émotions sans cesse renaissantes ! Comme j'ai été, durant ces quatre jours, remué, agité, secoué, impressionné ! Voilà qui s'appelle vivre ! Quel spectacle saisissant !... sans compter que j'étais, pour ainsi dire, assis aux premières loges, tandis que Pomeret et les autres, confondus avec la canaille, ont risqué vingt fois d'être asphyxiés dans les bas-fonds de la salle.

Il y a eu un moment où M. le procureur du roi a requis l'huis clos. On a donc expulsé tout le monde, sauf les juges, les jurés et le défenseur. Alors Pomeret m'a jeté un regard tout pétillant d'une jalousie effrénée. Au mouvement de ses lèvres, j'ai deviné qu'il me maudissait, moi et mon bonheur insolent.

Le procureur du roi a divinement parlé. C'est un bel homme, qui fait des phrases rondes comme des cercles géométriques ; on jurerait que ça n'a ni commencement ni fin. Il a prouvé qu'il fallait frapper un grand coup, que la tranquillité des ménages était au prix d'une sévère condamnation. A coup sûr, ce magistrat est marié ; ou, s'il ne l'est pas, je gage que ses bans sont affichés à la mairie de son arron-

dissement. Il avait tout l'air de combattre pour ses dieux lares.

L'avocat n'est pas demeuré en reste avec lui ; mais ses phrases, loin d'être rondes à l'instar des siennes, m'ont semblé pointues comme des pointes de Paris. Armé du pesant marteau de son éloquence, il s'est complu à enfoncer ses phrases pointues dans tous les coins, à toutes les places, sans crier *gare*. Sous prétexte d'innocenter sa cliente, il a trouvé moyen d'incriminer les témoins, les pharmaciens, les médecins, les chimistes, le curé, le notaire, les jurés, le président, les conseillers, les huissiers, le greffier, le public et le Grand Turc.—Quel homme que cet avocat! Mais ce qui a été plein de charme et d'intérêt, ça été la déposition des quatre chimistes appelés à travailler sur les restes de feu Glandureau.

PREMIER CHIMISTE.—Sur mon honneur et ma conscience, OUI, j'ai trouvé du poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

DEUXIÈME CHIMISTE.—Sur mon honneur et ma conscience, NON, je n'ai pas trouvé de poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

TROISIÈME CHIMISTE.—Sur mon honneur et ma conscience, OUI, j'ai trouvé du poison dans les débris

d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

QUATRIÈME CHIMISTE.—Sur mon honneur et ma conscience, NON, je n'ai pas trouvé de poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

Suffisamment éclairé par cette discussion lumineuse, j'ai voté la mort de l'accusée.

—Mânes de M. Glandureau! me suis-je écrié, acceptez cette réparation, toute tardive et toute incomplète qu'elle est!

28 mars 1834.

Mme Glandureau a été exécutée ce matin, à sept heures, sur la place Saint-Jacques.

Pourquoi, en lisant cette nouvelle dans mon journal, ai-je eu froid dans le dos? pourquoi des gouttes de sueur ont-elles perlé sur mes tempes?

C'est que je me suis adressé cette question à moi-même :

Si cette femme que j'ai, moi douzième, rayé du nombre des vivants, si cette femme n'avait pas commis le crime dont elle était accusée?... si elle était innocente?

Tout aussitôt je me suis répondu de la façon la plus péremptoire et la plus victorieuse. Je me suis

démontré qu'elle était coupable, qu'elle ne pouvait pas ne pas être coupable. Je me suis remémoré les dépositions des témoins à charge, le rapport des deux chimistes qui ont trouvé du poison, et surtout l'accent convaincu du ministère public.

C'est égal, si c'était à recommencer, j'admettrais des circonstances atténuantes.

Les débats ont prouvé que Glandureau portait des lunettes bleues et une perruque rousse.

C'étaient là des circonstances atténuantes!... Comment n'ai-je pas admis les circonstances atténuantes?

Je suis sûr que mon sommeil va être peuplé cette nuit des plus sanglants cauchemars.

19 avril 1855.

Dieu qui, tôt ou tard réforme les jugements iniques, Dieu vient de casser d'une manière éclatante le jugement Glaudureau.

Quel sera le Voltaire de cette nouvelle affaire Calas?

Hélas! c'est une innocente que nous avons condamnée aveuglement.

Un ancien domestique de la maison a confessé son crime avant de mourir. Il est entré dans des détails

si précis et si minutieux, qu'il n'est pas possible de révoquer en doute sa culpabilité.

Lorsque j'ai appris cette fatale nouvelle, mon cœur a bondi avec une violence inouïe. J'ai cru que j'allais être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Ainsi donc, j'ai deux meurtres à me reprocher; deux fois le sang innocent a été versé par ma faute.

Et dire que Dominique, un homme sensé, a été assez fou pour regretter d'être privé d'un droit si dangereux, si terrible.

Quant à moi, j'y renonce solennellement.

2 septembre 1836.

J'ai été condamnée à 500 fr. d'amende par le président des assises pour ne m'être pas rendu au tribunal, où m'appelaient mes fonctions de juré.

Il en sera toujours ainsi à l'avenir.

Mânes de Mme Glandureau, acceptez cette réparation, toute tardive et toute incomplète qu'elle est.

22 février 1837.

Le pays va être appelé prochainement à exercer une de ses prérogatives les plus précieuses, et les citoyens un de leurs droits les plus chers,—un droit

qu'ils ont acheté au prix de deux sanglantes révolutions.

La chambre des députés est dissoute, et c'est au corps électoral, dont j'ai l'honneur de faire partie, qu'est confiée la haute mission de reconstituer ce grand pouvoir de l'État.

Encore un droit dont ce pauvre Dominique serait privé, s'il était à Paris.

Les élections auront lieu d'aujourd'hui en quinze jours.

23 février.

Reçu la profession de foi de M. Fabuleux, candidat légitimiste de mon arrondissement.

« S'il est nommé, M. Fabuleux s'engage sur l'honneur à diminuer toutes les charges, à alléger tous les impôts qui pèsent sur le peuple français.

« Il se dévouera tout entier au bonheur et à la gloire de la patrie.

« Son vote, acquis d'avance aux choses grandes et généreuses, repoussera énergiquement tous les projets liberticides.

« Il sera des plus assidus aux séances.

« Indépendant par sa position et par son caractère, on ne le verra point sans cesse tout prêt à sacrifier

ses convictions à une place ou à un morceau de ruban rouge.

« Son passé répond de son avenir. »

Voilà une déclaration de principes qui me convient sous tous les rapports. M. Fabuleux me paraît être mon homme; il peut compter sur ma voix.

24 février.

Reçu la profession de foi de M. Vertigo, candidat conservateur de mon arrondissement.

Voici qui est particulier!

S'il est nommé, M. Vertigo s'engage sur l'honneur à diminuer toutes les charges et à alléger tous les impôts qui pèsent sur le peuple français.

Absolument comme l'autre!

Il se dévouera tout entier au bonheur et à la gloire de la patrie.

Absolument comme l'autre!

Son vote, acquis d'avance aux choses grandes et généreuses, repoussera énergiquement les projets liberticides.

Absolument comme l'autre!

Bref, il sera des plus assidus aux séances; — il n'acceptera ni place ni ruban; — d'ailleurs, son passé répond de son avenir.

Digitized by Google

Comme l'autre ! toujours comme l'autre !

Cruelle alternative ! que faire ? pour lequel voterai-je ? je ne peux pourtant pas tirer mon député à pile ou face ou à la courte-paille !

25 février.

Reçu la profession de foi de M. Gibraltar, candidat radical de mon arrondissement.

Pour le coup, je suis tenté de crier au miracle.

MM. Fabuleux, Vertigo et Gibraltar recommencent-ils donc le mystère de la Sainte-Trinité ? sont-ils un seul et même candidat en trois personnes ?

S'il est nommé, M. Gibraltar s'engage sur l'honneur, etc., etc.

Il se dévouera tout entier, etc., etc.

Son vote, acquis d'avance, etc., etc.

Il sera des plus assidus, etc., etc.

Indépendant par sa position et par son caractère, etc., etc.

Son passé répond de son, etc., etc.

La position embarrassante où je me trouve n'est pas sans rapport avec celle où se trouva jadis l'âne de Buridan.

Il y a pourtant une différence; encore est-elle à mon préjudice.

L'âne de Buridan n'hésitait qu'entre deux picotins..... et moi je balance entre trois candidats.

28 février.

Par la corbleu ! de ce qu'on paye deux cents francs d'impôt, suit-il de là qu'on ne soit pas maître chez soi ?...

Depuis deux jours mon appartement est envahi par une foule de gens à moi inconnus, qui vont et viennent, entrent et sortent, s'installent et se prélassent, me réveillent dès l'aube, retardent mon déjeuner, font brûler mon dîner, et, le soir, me tiennent éveillé jusqu'à des heures indues.

Ces messieurs sont tous électeurs, ou soi-disant tels. Les uns sont dévoués à Vertigo, les autres à Fabuleux, le reste à Gibraltar, et chacun me prêche pour son saint, à grands renforts de poumons.

—Monsieur Delanoue, me disent ceux-ci, êtes-vous un citoyen éclairé ?

—Je m'en flatte, Messieurs.

—Aimez-vous sincèrement votre patrie ?

—En douter serait me faire injure.

—Êtes-vous partisan des sages libertés ?

—Sans doute, je le suis.

—Alors vous voterez pour M. Gibraltar, c'est le candidat de votre choix.

—Monsieur Delanoue, me disent ceux-là, aimez-vous sincèrement votre patrie?

—Parbleu!

—Êtes-vous partisan des sages libertés?

—A mort!

—Êtes-vous un citoyen éclairé?

—Je m'en pique, Messieurs.

—Alors vous voterez pour M. Fabuleux, c'est l'homme qu'il vous faut.

Mais soudain les autres de reprendre en chœur:

—Monsieur Delanoue, êtes-vous partisan des sages libertés?

—Certes!

—Êtes-vous un citoyen éclairé?

—Je m'en vante.

—Aimez-vous la patrie?

—De toutes mes forces et de tout mon cœur.

—Alors vous voterez pour M. Vertigo, c'est le mandataire qui vous convient à tous égards.

Je me rappelle avoir lu dans l'Histoire de M. Le Ragois,—une histoire bien agréable,—qu'un sieur Damien, atteint et convaincu d'avoir porté un coup

de canif au roi Louis XV, fut arrêté, jugé, condamné à mort et tiré à quatre chevaux.

A ce récit, je me laissai aller à plaindre le sieur Damien, malgré l'énormité de son crime.

Hélas! en ce temps-là j'ignorais ce que c'est que d'être tiré à vingt électeurs!

Enfin me voilà seul. Le dernier courtier électoral a disparu, et je vais pouvoir goûter un repos qui m'est bien dû.

D'où vient que Germain arrive tout effaré?

—Germain, qu'y a-t-il?

—Monsieur, je ne trouve plus le panier à l'argenterie. Le coup aura été fait par un de ces prétendus électeurs qui nous ont envahis toute la journée... Je parie que notre voleur est ce grand sec, de méchante mine, qui faisait sonner si fort les mots de conscience et de patriotisme. Oh! le brigand! si je le tenais, avec son patriotisme et sa conscience!

—J'aimerais mieux le tenir avec mon argenterie, ai-je réparti philosophiquement.

3 mars.

Quelle scène! bon Dieu! quelle scène!

Le hasard a fait arriver chez moi, à quelques minutes d'intervalle, les trois candidats qui se dispu-

tent mon suffrage. Ces messieurs se sont rencontrés dans mon salon. J'entends qu'ils s'y sont rencontrés comme se rencontraient sous l'empire l'armée française et les armées coalisées dans les plaines d'Iéna, d'Austerlitz et de Marengo. S'il n'y a pas eu de sang versé, assurément ce n'a pas été de leur faute.

Dans cette course à l'élection, M. Gibraltar l'a emporté d'une longueur de tête; il est arrivé le premier, et il a pu m'entretenir seul à seul pendant cinq minutes. C'est une chose merveilleuse que de voir à quel point ce monsieur saisit l'occasion aux cheveux. Je n'aurais jamais supposé qu'on pût, en si peu de temps, dire tant de mal des autres et tant de bien de soi-même.

—Monsieur Delanoue, s'est-il écrié, je ne vous dirai pas, comme la plupart de mes collègues : Votez pour moi, je suis indispensable au bonheur de la France... Non! je leur abandonne ces moyens vulgaires et ce charlatanisme de bas étage. Je vous dis donc tout simplement : Votez pour moi, je crois que je serai utile à la prospérité de notre belle patrie. Utile, oui; indispensable, non! Pesez bien la valeur des mots, je vous prie. J'en conviens avec une noble franchise, parce que rien ne me semble plus orgueil-

leux qu'une fausse modestie, j'apporterai à la chambre de vastes lumières, jointes à une probité antique. Je me suis préparé de longue main, dans le silence du cabinet, à toutes les questions vitales qui dominent notre époque. La loi sur le roulage, l'affranchissement de la classe nègre, l'endiguement des fleuves et rivières, l'impôt des patentes, la refonte des monnaies, la question russe, la question belge, la question espagnole, la question anglaise, la question suisse, la question italienne, la question d'Alger et la question de Monaco, la loi sur les morues et la propriété littéraire trouveront en moi un interprète également éclairé, et j'oserais presque dire également éloquent. Ajoutez que je ne suis point ambitieux, tandis que mes concurrents, les sieurs Vertigo et Fabuleux, sont hommes à trafiquer de leur conscience en vue d'un bureau de tabac et d'un bureau de papier timbré.

Ce qui précède n'est qu'un résumé on ne peut plus succinct des innombrables périodes que M. Gibraltar a coulées dans mon tube auditif, avec la prestesse et la régularité d'une machine à parler de la force de vingt langues.

Tout à coup la porte s'est ouverte, et Germain a annoncé M. Vertigo.

Les deux nobles rivaux ont échangé un regard où se peignait la haine la plus violente.

—Ah ! ah ! s'est écrié M. Vertigo sans prendre la peine de me saluer, il paraîtrait que j'arrive un peu tard : Monsieur était sans doute en train de faire l'article ?

—Qu'appelez-vous faire l'article? a riposté aigrement M. Gibraltar. Me prenez-vous pour un commis-voyageur ?

—Précisément.

—Insolent !

—Et pour un commis-voyageur de l'honorable maison Blague-Puff et compagnie, encore !

—Vos injures ne sauraient m'atteindre, Monsieur l'avocat sans causes !

—Cela vous va bien de parler ainsi, Monsieur le docteur sans malades !

—Patience ! les électeurs vous renverront à votre cabinet solitaire !

—Comme vous à votre clientèle fantastique !

—Un joli choix dont il faudrait faire ses compliments à la nation !

—Un digne représentant qui ferait honneur au pays !

—Heureusement, il y a encore du bon sens en France.

—Parbleu ! votre insuccès en sera une preuve sans réplique.

—A peine aurez-vous trois suffrages !...

—Ce sera toujours mieux que vous qui n'aurez qu'une voix, — en comptant la vôtre.

Vainement j'ai essayé d'interposer mon autorité, mes paroles de conciliation se sont perdues au milieu du tumulte ; les deux champions, hérissés comme des coqs, semblaient tout prêts à fondre l'un sur l'autre.

En ce moment, la porte s'est ouverte de nouveau, et Germain a jeté le nom de M. Fabuleux.

Ce fut alors une scène sans exemple, et comme je pensais qu'il ne s'en jouait qu'au premier acte du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, entre le maître à danser, le maître d'escrime et le maître de philosophie de cet excellent M. Jourdain. Après s'être chargés d'injures, les trois concurrents en sont venus aux gourmades. Un coup de pied destiné à M. Fabuleux par M. Gibraltar, et adroitement esquivé, a renversé un guéridon qui a brisé dans sa chute un service de vieux Saxe auquel je tenais beaucoup.

Aidé de mon valet de chambre et de mon cocher,

je suis enfin parvenu à me débarrasser de ces messieurs, que nous avons mis poliment dehors par les épaules. Longtemps après, le silence de l'escalier était encore troublé par leurs voix discordantes.

J'en ai assez des élections, des candidats et des électeurs ; la grande lutte aura lieu dans quatre jours : je partirai demain pour la campagne, et j'aurai soin de ne revenir que la semaine prochaine.

Fontenay-aux-Roses, 7 mars.

Les monstres ! ils m'ont relancé jusque dans mon obscure retraite ! Je me croyais à l'abri de leurs poursuites, et je m'étais endormi dans cette joyeuse pensée. Si le rêve n'a pas été long, en revanche le réveil a été terrible.

A dix heures, M. Vertigo, inquiet de mon absence et comptant sur mon suffrage, m'a envoyé une citadine conduite par un de ses plus chauds partisans, avec la mission de m'amener mort ou vif au collége électoral et de me faire voter sous sa direction et sous ses yeux.

A onze heures, sont arrivés un cabriolet et un électeur expédiés par M. Gibraltar.

Le fiacre et l'électeur de M. Fabuleux sont arrivés à midi.

Digitized by Google

A une heure, ne sachant plus comment me délivrer de cette odieuse et incessante tyrannie, j'ai pris la sage résolution de me faire poser une sangsue sur le creux de l'estomac.

Ce que voyant, le fiacre-Fabuleux a enfin tourné bride, précédé du cabriolet-Gibraltar et suivi de la citadine-Vertigo.

Mais comment se fait-il que Dominique ait pu regretter d'être privé d'un droit si fécond en désagréments de toute nature?

16 juillet 1839.

Quand on écrit ses mémoires, encore faut-il avoir le rare courage de dire toute la vérité et rien que la verité, dût-elle être d'une confession pénible.

Je vais donc, abdiquant toute espèce de fausse honte, confesser comment, par ma faute, ma propre faute, ma très-grande faute, j'ai ébréché, en un mois, mon capital d'une somme ronde de cent mille francs.

Un jour que, sans songer à mal, je traversais la rue Vivienne, je rencontrai mon ami Pomeret, le fleuriste, qui marchait avec tant de hâte, qu'il paraissait chaussé des fameuses bottes de sept lieues.

—Où courez-vous si vite? lui demandai-je.

—A la Bourse, où l'on m'attend, répondit-il. Venez-vous avec nous?

—Au fait, pensai-je, rien ne s'oppose à ce que j'aille à la Bourse avec lui. Je n'ai point fait faillite comme ce pauvre Dominique, et j'ai parfaitement le droit de m'y produire en toute liberté.

Je suivis Pomeret.

Deux heures sonnaient alors à l'horloge de la Bourse, dont le cadran éclairé, la nuit, par un réflecteur, brille au front du monument grec, pareil à l'œil d'un cyclope.

J'ai été élevé dans une sainte horreur contre cet antre de l'agiotage, et les revers qu'y a subis Dominique étaient peu propres à me guérir de mon antipathie. Aussi, après avoir erré de çà et de là, et avoir suffisamment lorgné les grisailles de M. Abel de Pujol, je tirai vers la porte, tout ahuri par l'incessant tapage qui règne en ce lieu, et ne comprenant rien au langage baroque des familiers de l'endroit.

Ma visite à la Bourse avait duré une demi-heure à peine.

Comme je m'en allais, j'avisai Pomeret en grande conférence avec un personnage qui, tout en causant, traçait des signes hiéroglyphiques sur un carnet d'ivoire.

—Vous partez déjà? me demanda le fleuriste, avez-vous fait quelque chose?

—Je n'ai rien fait, répondis-je en dissimulant derrière ma main un interminable bâillement qui faillit me décrocher la mâchoire.

—Tant pis! reprit-il avec un sourire d'intime satisfaction; moi, j'ai fait quelques asphaltes Seyssel et quelques bitumes-Polonceau... j'ai gagné environ trois mille francs.

—Trois mille francs en moins d'une demi-heure! m'écriai-je stupéfait.

— Trois mille deux cent cinquante-sept francs quatre-vingt-cinq centimes, dit le personnage au carnet; encore mon client n'a-t-il pas été aussi heureux qu'il était en droit de le prétendre.

Ces paroles dorées produisirent sur mon cerveau un effet surprenant. Elles me grisèrent net, de même que la mousse pétillante du vin d'Aï enivre un buveur novice.

Et tout le long du chemin, depuis la Bourse jusque chez moi, je me pris à répéter sur tous les tons imaginables :

— Trois mille deux cent cinquante-sept francs quatre-vingt-cinq centimes par la grâce toute-puissante du bitume-Polonceau et de l'asphalte-Seyssel!!!

mais j'en veux de cet asphalte! qu'on m'en serve de ce bitume!

Je ne ressemblais pas mal à un fou lorsque je sonnai à ma porte, à ce point que, m'étant mis à table, et Germain, qui me servait du potage au tapioka, m'ayant demandé si je le trouvais bon :

—Je l'aurais préféré au bitume-Polonceau, répondis-je sans songer à ce que je disais.

La nuit, je rêvai que je m'appelais Law, et que je mettais le Mississipi en actions. J'occupais dans la rue Quincampoix un vaste hôtel bâti en or de taille. Mes habits étaient d'or; S. A. R. monseigneur le régent m'ayant fait demander au palais, je m'y transportais dans un carrosse d'or, traîné par quatre chevaux d'or.

Le lendemain, je franchis les portes de la Bourse aussitôt qu'elles furent ouvertes. Quelle transformation étrange s'était opérée en moi depuis la veille! Ce bourdonnement confus, mêlé de cris sauvages, qui, vingt-quatre heures auparavant, m'avait si fort rompu la tête, me réjouissait à présent comme une musique délicieuse. Le démon du jeu soufflait à mes oreilles mille provocations charmantes, dont la moindre eût fait trébucher l'incorruptible saint Antoine. Aussi, sans donner cette fois un seul regard

aux peintures de M. Abel de Pujol, je me vouai à la recherche du personnage au carnet d'ivoire. Je ne tardai pas à le dépister; il me reconnut, vint à moi, et me demanda si je comptais faire quelque chose cette fois.

—Monsieur, lui dis-je, vous prévenez mes désirs; vous êtes l'agent de Pomeret?

—Précisément.

—Soyez aussi le mien, je me recommande à vos prières; faites-moi gagner trois mille francs le plus souvent que vous pourrez.

—Trois mille francs sont une bagatelle et ne valent guère la peine qu'on en parle!... dit avec un dédain superbe mon agent, qui s'appelait M. de Saint-Léger.

—Bagatelle, soit! répliquai-je en clignant de l'œil d'un air fin; mais je vous préviens que je ne hais pas la bagatelle.

M. de Saint-Léger, auquel, dans mon funeste engouement, j'avais donné carte blanche, usa et abusa de la permission. Grâce à son concours intéressé, je peux dire que je me précipitai, la bourse la première, dans un océan de spéculations où je ne tardai pas à perdre pied et où je me serais infailliblement noyé pour un peu plus.

Quel homme actif! quel homme précieux, ce Saint-Léger! comme il mérite bien que je le recommande à mes amis et connaissances! Quand je le revis le lendemain, il m'aborda en ces termes :

—Tout va bien! mon cher client, tout va bien! il se fait en ce moment une foule d'affaires excellentes, et j'ai eu soin de vous mettre dedans.

Je saisis sa main que je serrai dans les miennes.

—Vous me remercierez plus tard, dit-il d'un ton modeste. C'est à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier. Tenez, continua-t-il en tirant de sa poche une infinie quantité de petits carrés de papier jaunes, verts, rouges, blancs et bleus, voilà de quoi décupler votre fortune.

—Qu'est-ce donc?

—Des titres d'actions dans quelques-unes des entreprises industrielles les mieux posées et qui ont le plus d'avenir.

—Ai-je de l'asphalte et du bitume?

—Sans doute; j'y ai joint.....

—Peu m'importe ce que vous y avez joint, interrompis-je. Le principal pour moi, c'est mon cher Polonceau et mon précieux Seyssel. Quand connaîtrai-je le chiffre de mes bénéfices?

—Nous règlerons *fin courant.* En attendant, veuillez vous mettre en mesure. J'ai fait en votre nom, pour cent mille francs d'acquisitions.

—Cent mille francs ! m'écriai-je. C'est une somme, savez-vous?

—Oui, c'est une somme qui, au train dont marchent les affaires, vous aura peut-être rapporté un million fin courant.

Cette réponse dite avec un air inspiré me ferma la bouche, et j'allai prendre chez mon banquier cent beaux billets de mille francs. Pauvres et chers amis!.. hélas ! je ne vous verrai plus dans ce monde... ni dans l'autre probablement.

On ne saurait imaginer avec quelle frémissante impatience j'attendis fin courant. Quand on attend fin courant, que l'attente est cruelle ! Dix-huit jours nous séparaient de la fin du mois, et je n'exagère pas en affirmant que ces dix-huit jours me parurent dix-huit siècles.

Parvenu à ce point de ma confession, je sens ma main qui tremble et mon cœur qui défaille. Que vous dirai-je? Mon agent devait régler avec moi le 31, à midi : le 29 au soir, il disparut avec mes cent mille francs. O trop léger Saint-Léger !

Le gouvernement fit voler le télégraphe, mais ce

fut inutile ; l'agent de change en eût remontré au télégraphe lui-même sur l'article du vol.

Voilà ce que m'a rapporté le droit que je possédais d'entrer librement à la Bourse.

O Dominique ! penses-tu en conscience que la privation d'un tel droit vaille les pleurs qu'elle t'a fait répandre ?

7 août 1840.

J'ai épousé, il y a six mois, Mlle Rose Vermont, fille unique de M. Pierre Vermont, un des plus riches commissionnaires de roulage de la rue de Bondy.

Jusqu'à présent j'ai été le plus heureux des maris, et j'espère bien que ma lune de miel aura encore une longue succession de quartiers sucrés, quoique, à vrai dire, je sois plus âgé que ma femme. Rose a vingt ans, tandis que moi je vais sur quarante-huit ; mais aussi, comme je m'étudie à lui faire oublier mon âge à force de prévenances, de galanterie, d'amabilités et de petits soins ! J'ai renoncé à mon cercle afin de lui consacrer tout mon temps ; je suis tout ensemble respectueux comme un mari et tendre comme un amant.

20 août.

Voici, depuis que je suis marié, le premier chagrin réel que j'éprouve.

Pomeret vient de mourir. Il laisse un fils âgé de vingt ans, et il m'a légué par testament le droit sacré de veiller sur lui jusqu'à sa majorité.

A compter de demain, Edmond Pomeret, mon jeune pupille, vivra avec nous, mangeant à ma table, couchant sous mon toit.

Outre que je suis heureux d'accomplir le vœu d'un ami mourant, je trouverai dans l'exercice de mes fonctions de tuteur un facile apprentissage de mes fonctions de père, fonctions que j'espère bien remplir tôt ou tard, en dépit de mes neuf lustres sonnés.

Rome, 16 mars 1841.

Il était temps!

Il y a quinze jours, j'étais à Paris, descendant le plus doucement possible le fleuve de la vie, et ne songeant guère à l'Italie que lorsqu'on me servait à dîner une timbale de macaroni accommodé au fromage de Parmesan.

Aujourd'hui je suis installé à Rome, dans le plus confortable hôtel du *Corso*. Hier j'ai visité le Coly-

sée ; ce matin j'ai admiré la basilique de Saint-Pierre, et ce soir j'entendrai la *Semiramide* au théâtre *Apollo*.

Je le répète... il était temps!

Le 1er mars,—une date que je n'oublierai pas de si tôt!—Germain est entré dans mon cabinet d'un pas léger et d'un air mystérieux.

—Monsieur... a-t-il dit.

Et, s'arrêtant tout à coup, il s'est mis à pétrir gauchement dans ses deux mains sa casquette galonnée d'or.

Après un court silence :

—Eh bien! ai-je demandé, qu'y a-t-il, mon garçon? je vous écoute; parlez.

—Monsieur, c'est une lettre...

—Qu'entre mes propres mains on t'a dit de remettre? ajoutai-je en faisant le plaisant; donnez.

—Voilà où est l'erreur, a repris Germain; cette lettre n'est pas pour Monsieur.

—Alors portez-la à son adresse.

—Elle est pour Madame.

—Eh bien! donnez-la à Madame.

—C'est que...

—Quoi encore?

Nouvel embarras de Germain, nouveau silence

de sa part, nouvelle interrogation de la mienne.

—Parlerez-vous à la fin, monsieur le drôle?

Germain a fait un violent effort sur lui-même, et m'a dit brusquement :

—Cette lettre est de M. Edmond; c'est lui qui m'a chargé de la remettre à Madame; il m'a donné vingt francs pour la commission.

—Ah! ah! ah! ai-je fait en me redressant sur mes jarrets, plus alerte qu'un cerf aux abois.

Cette triple exclamation, comparable à un roulement de tonnerre, n'a pas duré moins de deux minutes et demie.

J'ai pris la lettre et j'ai congédié Germain.

Resté seul, j'ai longuement considéré l'épître de mon pupille; elle était écrite sur du papier glacé et sentait son patchouli à pleines narines.

—D'où vient qu'Edmond écrit à ma femme, alors qu'il peut lui parler à toute heure du jour? me suis-je demandé en me grattant l'occiput.

—Sans doute, me suis-je répondu, il a fait quelque folie de jeune homme... une maîtresse... des dettes... que sais-je? et, craignant la sévérité de son tuteur, il a recours à Rose, dont l'indulgence lui est connue.

Pénétré de la justesse de cette idée, j'ait fait un

pas vers la porte, j'ai mis la main sur le bouton de cristal, résolu à donner la lettre à ma femme.

—Mais s'il s'agissait d'autre chose? ai-je pensé en m'arrêtant *subito*. Ma foi! pour plus de sûreté, je vais renouveler les infamies du cabinet noir.

Je me suis donc enfermé à double tour; j'ai allumé une bougie et j'ai fait fondre la cire du cachet.

Puis, ouvrant le billet de mon cher pupille, j'ai lu ce qui suit:

« Trop aimable Rose,

« Je ne saurais accepter plus longtemps le triste rôle que votre rigide vertu entend imposer à ma vive tendresse. Vous me permettez de vous aimer comme une sœur, sans songer qu'un frère aime sa sœur d'amitié, tandis que je vous aime d'amour.

« Je suis fataliste comme un mahométan, et je pense que ce n'est pas le hasard seul qui nous a réunis sous le même toit. Votre mari, plein d'une sainte confiance, nous laisse seuls durant des heures entières. Pourquoi donc me fuyez-vous ainsi? et pourquoi ne recommencerions-nous pas souvent cette douce soirée où nous avons fiancé nos âmes dans un long baiser?

« Cruelle! ne me repoussez pas! Quand je grat-

terai la nuit à votre porte, ne soyez plus sourde à mon appel. Il est impossible que vous aimiez l'homme auquel vous êtes rivée comme le forçat à son boulet. Cet homme serait notre père à tous deux; ses cheveux blanchissent, et il commence à avoir un petit ventre pointu.

« Permettez-moi de vous souhaiter de doux rêves, ce soir, à onze heures, sur le seuil de votre chambre. Votre mari sera au cercle, d'où il ne reviendra pas avant minuit. »

Voilà de quel style cavalier écrivent de nos jours les Lovelaces de vingt ans.

Cette lettre a eu du moins un avantage : elle m'a fait faire un salutaire retour sur moi-même, et je me suis aperçu, en effet, que je néglige singulièrement ma femme au profit du whist et de la bouillotte.

J'ai serré la lettre d'Edmond dans mon portefeuille, et je me suis appliqué à ne rien laisser paraître sur mon visage des émotions qui bouleversaient mon cœur.

Après le dîner, Edmond m'a demandé si je l'accompagnerais à l'Opéra, où la Carlotta danse un pas nouveau.

—Non, ai-je répondu, j'irai au cercle.

Mais à peine a-t-il été sorti que, paraissant changer d'idée, j'ai annoncé à ma femme que je resterais à la maison, et je lui ai demandé la permission de passer la soirée conjugale en tête-à-tête avec elle.

A onze heures précises, Edmond est venu gratter à la porte; c'est moi qui ai ouvert, et je lui suis apparu, malgré mes pantalons à pied et ma robe de chambre, aussi terrible que l'ombre de Banco et la statue du Commandeur.

—Vous n'êtes donc pas sorti ce soir? m'a-t-il demandé d'une voix étranglée.

—Non, mon cher ami, ai-je répliqué. J'ai préféré demeurer avec ma femme. N'ai-je pas eu mille fois raison? Voyez comme elle est jolie!

Parlant ainsi, j'ai tendrement passé mon bras autour de sa taille, et je l'ai embrassée sur le front.

Edmond s'est accoudé contre le chambranle de la porte; ses jambes semblaient deux faibles arbrisseaux secoués par la tempête.

—C'est Germain qui vous a dit de venir me trouver, n'est-ce pas? ai-je repris. Je l'ai prévenu que je veux vous parler ce soir.

Mon pupille a passé en un clin d'œil du pâle au rouge, du rouge au ponceau, et du ponceau au cramoisi.

—Vous avez à me parler? a-t-il balbutié d'une voix tremblante.

—Nous partons demain pour l'Italie.

—Tous trois?

—Tous deux,—ma femme et moi.

—Je ne suis donc pas du voyage?

—C'est impossible... Votre subrogé-tuteur voudra bien me suppléer pendant le court espace qui reste à courir jusqu'à votre majorité. Allons... Adieu! il se fait tard, et nous partons demain de bonne heure.

Et, en effet, le lendemain je suis parti, jurant bien, par exemple, que je ne serais plus jamais le tuteur de personne.

Encore un droit civil dont je me débarrasse ainsi que d'un lourd fardeau.

O Dominique! Dominique! lorsque tu as fait faillite, tu ne te doutais point de tout ton bonheur!

Digitized by Google

LA DETTE A LA PATRIE

Vers le milieu du mois de juillet 1843, quatre jeune gens, partis à des heures différentes des quatre coins de Paris, débouchèrent ensemble sur la place de Grève, comme le premier des douze coups de midi faisait osciller le timbre sonore de la vieille horloge de l'Hôtel de ville.

Ces jeunes gens s'étaient-ils donné rendez-vous? Cette hypothèse n'était pas admissible pour deux raisons : la première, c'est qu'on ne se réunit point sur la place de Grève, à moins qu'on ne soit charpentier ou maçon; la seconde, et la plus convaincante, c'est qu'au cas où il se fût agi d'un rendez-

vous entre quatre personnes, pour une qui eût été exacte, les trois autres n'eussent pas manqué de se faire attendre, ainsi qu'il est d'usage dans la plupart des rendez-vous.

De ces quatre jeunes gens, l'un, appelé Louis de Mézières, était venu dans un élégant tilbury, dont il jeta les rênes à un petit groom en livrée verte, avec des agréments jonquille; l'autre, nommé Charles Dumas, s'était fait conduire dans un cabriolet de remise; le troisième, appelé Léopold Vaillant, descendit d'un omnibus, et le quatrième, qui répondait au nom de Jules Verdier, était venu des hauteurs de la rue Saint-Jacques, et n'avait dépensé que cinq centimes pour traverser le pont d'Arcole.

—Quelle chaleur accablante! se dit Louis de Mézières en mettant pied à terre, et en s'essuyant le visage avec un mouchoir de batiste parfumé, sur lequel une couronne de comte était brodée à jour. Je parie dix louis que je ne trouve pas seulement une glace dans ce quartier barbare? ajouta-t-il en se dirigeant vers un café situé dans un angle de la place, où il se fit servir un sorbet au rhum et une carafe frappée.

—Il règne en ces lieux peu enchanteurs une température digne du Sénégal, pensa Charles Dumas,

lorsqu'il eut renvoyé son cabriolet de remise. Dieu soit loué! j'aperçois un café, et j'ai encore le temps de savourer une orangeade.

—Puisque je suis en avance de quelques minutes, s'écria Léopold Vaillant, je vais entrer me rafraîchir dans ce café, qui m'apparaît comme une souriante oasis. J'ai cru que j'étoufferais dans ce maudit omnibus!—Garçon, une demi-bouteille de limonade gazeuse! dit-il en s'installant devant un guéridon.

Celui qui s'appelait Jules Verdier passa, à diverses reprises, la manche de sa redingote sur son front humide de sueur; puis, après avoir consulté l'horloge de l'Hôtel de ville :

—On dirait que l'asphalte se liquéfie et bouillonne sous les pieds! pensa-t-il. Heureusement, il n'est que midi et je peux me reposer un moment.

Il sonda les profondeurs de sa poche; et, rassuré par cet examen préalable, il entra dans le café et demanda un petit verre de cognac, qu'il noya dans un grand verre d'eau pure.

Lorsqu'il voulut payer son sorbet, Mézières fouilla dans sa bourse, d'où il tira une pièce d'or. Dumas donna cinq francs au garçon, et Vaillant lui tendit une pièce de quarante sous. Quant à Verdier, deux décimes soldèrent sa modeste consommation.

Comme s'ils eussent obéi à une même impulsion, les quatre jeunes gens se dirigèrent, d'un commun accord, vers la porte du café et se rencontrèrent sur le seuil. Leurs regards s'étant croisés, une quadruple exclamation retentit aussitôt :

—C'est toi, Verdier!

—Eh! bonjour, Mézières!

—Qui t'amène, Dumas?

—Que viens-tu chercher ici, Vaillant?

—Parbleu, Messieurs, dit Charles Dumas, il serait plaisant que la même cause eût réuni à cette place quatre anciens camarades, qui ne se sont pas vus, je crois, depuis leur sortie du collége. Procédons par ordre : où vas-tu, Mézières?

—Je vais à l'Hôtel de ville tirer un numéro dans l'urne de la conscription.

—Et moi aussi, dit Vaillant.

—Et moi de même, dit Verdier.

—Et moi pareillement! s'écria Dumas; il y a de l'écho ici, comme dit Figaro. Mais l'heure se passe, dépêchons-nous.

Ils hâtèrent le pas et pénétrèrent dans la salle Saint-Jean, où se pressait une foule de conscrits.

Charles Dumas, appelé le premier, tira le nº 41.

Louis de Mézières tira le nº 13.

Google

Léopold Vaillant amena le nº 27.

Jules Verdier obtint le nº 315.

Les quatre amis sortirent en se tenant sous le bras.

—Messieurs, dit Mézières, je regrette de ne pouvoir fraterniser plus longtemps avec vous. Je suis attendu chez Crémieux, où je dois essayer une bête de pur sang. J'espère que nous nous reverrons. On a dû vous prévenir que c'est le vingt-cinq du mois prochain, à midi, qu'il faudra nous présenter devant le conseil de révision. N'oubliez pas que je vous attends à déjeuner, ce jour-là; non pas chez ma mère, où nous ne pourrions ni causer ni rire en toute liberté, mais au Palais-Royal, chez Véry; le rendez-vous est pour dix heures précises, devant le café de la Rotonde. N'y manquez pas.

Il dit, s'élança dans son tilbury et fouetta son cheval, qui partit comme une flèche.

—Ce n'est point chez Crémieux qu'on m'attend, dit Charles Dumas d'un petit ton vainqueur; et cependant, moi aussi, Messieurs, je suis attendu quelque part. Au revoir, donc! et rappelez-vous l'invitation de notre ami Mézières. J'y serai.

Il siffla un cocher qui stationnait sous un auvent voisin, monta dans sa voiture, et, à cette question

traditionnelle : « Où allons-nous, bourgeois? » il répondit d'une voix triomphante :

—Rue Notre-Dame-de-Lorette, 36, mon cher !

—Je te quitte, Verdier, dit à son tour Léopold Vaillant. Je suis invité à dîner à la campagne de mon parrain; c'est aujourd'hui sa fête, et voici venir l'omnibus de Neuilly, qui passe devant sa porte.

Il se séparèrent après avoir échangé une cordiale poignée de main.

Resté seul, Verdier se dirigea vers le pont d'Arcole; mais, au moment de le traverser, il rebroussa chemin, et, comme s'il se fût intérieurement reproché cette inutile dépense, il remit dans sa poche la pièce de menue monnaie qu'il en avait déjà sortie, et remonta le quai jusqu'à la hauteur du pont Marie, dont le passage est gratuit.

Jules Verdier franchit la rue de la Cité et monta d'un pas rapide la côte escarpée de la rue Saint-Jacques. Arrivé à la hauteur du Panthéon, il s'enfonça dans une de ces ruelles obscures qui rampent comme des chenilles au pied de ce monument que la patrie reconnaissante a dédié à ses grands hommes, et où, Rousseau et Voltaire exceptés, on ne rencontre que des sénateurs de l'empire.

En levant les yeux, le jeune conscrit aperçut une

femme penchée à la fenêtre d'un cinquième étage. Sur sa figure, jadis belle, et que la douleur avait profondément fouillée, on lisait toutes les angoisses de l'attente. C'était sa mère. Verdier se hâta de la rassurer en agitant son chapeau et en faisant flotter son mouchoir, puis il franchit légèrement l'interminable spirale qui conduisait à son appartement, situé à cent dix-neuf marches au-dessus du niveau des trottoirs. Lorsqu'il entra, il vit sa mère agenouillée devant une tête de Christ couronnée d'épines, et priant comme les mères seules savent prier.

—Sauvé! tu es sauvé! dit la pauvre femme en se jetant au cou de son fils, qu'elle serra avec amour sur sa poitrine.

—J'ai tiré le numéro 315, dit le jeune homme, et tout le monde m'a assuré que ce serait un bon numéro. Mon père s'est-il enquis de mon absence? demanda-t-il avec une émotion contenue.

—Hélas! non... il est toujours dans le même état. J'ai eu beau lui répéter que tu étais allé tirer à la conscription, il n'a pas paru me comprendre.

—Peu importe, ma mère, il faut lui annoncer cette bonne nouvelle. Peut-être cela réagira-t-il sur son cerveau.

Mme Verdier et son fils entrèrent dans une petite

pièce meublée très-simplement, et qui était la chambre à coucher conjugale. Un homme d'une cinquantaine d'années était étendu sur une chaise longue. Son regard hébété suivait le vol capricieux d'une mouche aux ailes frémissantes, tandis que ses deux pouces tournaient l'un sur l'autre par un mouvement machinal.

—Mon père, dit le jeune homme, réjouissez-vous : je ne serai pas soldat; j'ai eu la main heureuse... J'ai amené le numéro 315.

Le vieillard ne bougea pas.

—Verdier, reprit sa femme en lui frappant sur l'épaule, tu ne l'entends donc pas? Il a eu le numéro 315; il restera avec nous, il ne sera pas arraché à notre amour!

Le vieillard sourit niaisement.

—315 et 315 font 630! dit-il d'un ton sentencieux.

La mère et le fils échangèrent un douloureux regard et se retirèrent en silence.

Il y avait déjà trois ans que M. Verdier se traînait dans cet horrible état d'imbécillité. Négociant estimé sur la place de Paris, des pertes considérables amenèrent sa ruine et entraînèrent sa faillite. Sa raison ne résista point à ce rude choc; le souffle fatal de la

paralysie éteignit son intelligence et glaça son cerveau. Tant de catastrophes imprévues durent, comme on le pense bien, modifier singulièrement l'avenir de Jules Verdier. Sorti depuis quelques mois du collége Louis le Grand, il allait prendre sa première inscription à l'Ecole de droit, lorsque fut consommée la ruine paternelle. Du jour au lendemain, et par la toute-puissance de l'infortune, l'enfant de dix-huit ans fut donc improvisé chef et soutien de la famille. Tandis que sa mère, une forte et courageuse femme, s'épuisait douze heures par jour en d'ingrats travaux d'aiguille, il entra dans une imprimerie en qualité d'apprenti. Peu après, il fut admis à faire partie des compositeurs d'un grand journal, rude labeur qui, pareil au Minotaure, a dévoré bien des jeunes gens. Deux fois par mois, Jules ne manquait pas d'apporter religieusement à sa mère le produit intégral de ses *banques*, et ses faibles ressources suffisaient à faire vivre le petit ménage.

Telle était la situation de cette pauvre famille lorsque sonna l'heure de la conscription. On conçoit dès lors quel surcroît d'infortune c'eût été pour eux tous, si Jules, au lieu de tirer le numéro 315, eût amené un de ceux échus à ses camarades de collége.

Google

Il serait parti forcément, alors que, pour eux, la difficulté se résolvait par un léger sacrifice d'argent. Cette fois, du moins, et par extraordinaire, tout semblait devoir être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

En effet, le père de Charles Dumas était un des plus riches banquiers de Paris, et Léopold Vaillant appartenait à une famille où l'avarice et la richesse sont héréditaires. Quant à Louis de Mézières, il était fils aîné de femme veuve (et millionnaire), et, à ce titre, exempt de droit.

Le 25 août, à neuf heures du matin, Jules Verdier fit sa plus belle toilette, puis il dit adieu à sa mère.

—Tu sors déjà? lui demanda-t-elle.

—Ne sais-tu pas que le conseil de révision tient séance aujourd'hui? l'exactitude nous a été fortement recommandée.

—Cependant tu as eu un bon numéro?

—C'est une dernière formalité à remplir; après quoi le gouvernement me signera un congé définitif.

Le déjeuner commandé par Louis de Mézières fut servi à dix heures et demie et attaqué avec une remarquable vigueur par les quatre convives. Le silence le plus rigoureux fut d'abord observé; mais

lorsque l'appétit se fut un peu calmé, lorsque les vins de Bourgogne eurent commencé à fermenter dans ces jeunes têtes, ce fut un déluge de questions, tout aussitôt suivi d'une avalanche de réponses, qui allaient se croisant, s'emmêlant et se débrouillant comme les boules dorées d'un jongleur indien.

—Moi, Messieurs, dit l'amphitryon, profitant d'un moment de silence inespéré, je me déclare le plus heureux des hommes. Je ne forme point de souhaits que je ne les réalise à la minute. D'ici à quelques années j'aurai dans mes écuries les plus beaux chevaux de Paris, et je viens d'être reçu membre du club de la rue Grange-Batelière. Voilà, à mon avis, le suprême bonheur. Aussi, plutôt que de renoncer à toutes mes jouissances, je me serais fait acheter vingt remplaçants, dût la chair humaine enchérir cette année ainsi qu'aux derniers temps de l'ère impériale.

—Des goûts et des couleurs, il ne faut point disputer! dit Charles Dumas. Pour aimer moins les chevaux que notre ami Mézières, je n'aurais pas été, plus que lui, flatté de voler à la frontière, qui saura bien se passer du secours de mon bras. Mon père a pourvu à ma libération, et je l'en bénis, en songeant

aux douleurs que j'eusse ressenties s'il m'avait fallu adresser un adieu éternel au numéro 19 de la rue Saint-Lazare.

—Tu n'es donc plus logé au numéro 36 de la rue Notre-Dame-de-Lorette? hasarda Verdier.

—Fi donc! mon cher! repartit le jeune Lovelace, c'est de l'histoire ancienne! Depuis un mois, j'ai eu le temps d'explorer six autres rues du deuxième arrondissement!

—Je suis bien persuadé que mon père ne m'aurait pas laissé partir, dit à son tour Léopold Vaillant; il m'aime tendrement au fond, quoique, dans la forme, il paraisse aimer mieux ses écus. Cependant l'amour paternel ne l'a pas tellement aveuglé qu'il ne m'ait, un beau matin, adressé le discours suivant : « Mon fils, deux sacs de mille francs sont excellents à économiser, par la raison que ce qui est bon à donner est meilleur à garder. Malheureusement pour moi, tu ne jouis d'aucune infirmité, et je ne doute pas qu'on ne te déclare propre à servir ton pays. C'est pourquoi tu vas me faire le plaisir de t'habituer à lire dans ces lunettes; si tu y parviens, tu seras réputé myope, on te rendra à ma tendresse, et tu ne me coûteras pas un sou, ce qui est le devoir d'un bon fils. » J'ai fait comme il a dit; je me suis *abîmé* la

vue, et j'espère que la France dédaignera mes faibles services

—Pour moi, Messieurs, dit Jules Verdier, bien m'en a pris de tirer le numéro 315; autrement, j'étais conscrit et voué, durant sept années, aux voluptés de la gamelle et aux délices de la charge en douze temps.

—Je n'en crois pas une syllabe! s'écria Charles Dumas; ton père eût fait comme tous les pères qui se respectent, il eût pratiqué une légère saignée à son coffre-fort, et tu te serais couvert de gloire dans la personne d'un estimable remplaçant. Eh! parbleu! la patrie n'en aurait pas été servie plus mal, je suppose!

Verdier garda le silence; il lui répugnait d'initier aux douloureux mystères de sa position ses amis riches et heureux; aussi préféra-t-il leur laisser ignorer les désastres subis par sa famille.

—Partons-nous? dit Vaillant; voici l'heure où le conseil de révision doit s'assembler.

—Foin du conseil de révision! s'écria Mézières. Lorsque je suis à table, je ne me dérange pas pour si peu; et d'ailleurs, ne suis-je pas certain d'être exempté?

—Sans compter, reprit Dumas, qu'il s'agit ici

d'une cérémonie parfaitement ridicule, à laquelle je suis heureux d'échapper. Je demeure avec toi, Mézières; nous déshabillerons encore quelques-unes de ces chères fioles, dit-il en enlevant d'un geste rapide le papier argenté qui enveloppait le col d'une bouteille de champagne; ce sera toujours plus décent que si nous allions poser pour les Léonidas devant une trentaine de personnes à nous inconnues : des maires, des adjoints, des conseillers de préfecture, des chirurgiens et des gardes municipaux.

Vaillant et Verdier quittèrent leurs amis et s'acheminèrent vers l'Hôtel-de-Ville, où siégeait le conseil de révision.

Si nous nous appelions Jean-Jacques Rousseau, et si nous avions l'humeur atrabilaire du citoyen de Genève, nous ne laisserions certes pas échapper une si belle occasion d'un réquisitoire moral. Et quel superbe procès nous intenterions à la société! Comme nous vengerions les saintes convenances grossièrement outragées! Hélas! nous n'avons rien de commun avec l'immortel et quinteux auteur des *Confessions;* aussi nous bornerons-nous à suivre l'exemple donné par les conseils généraux, honnêtes assemblées, dont l'unique besogne consiste à émettre des

vœux, toujours les mêmes, ce qui laisse croire que ces vœux ne sont guère écoutés. Que l'on s'occupe donc de réformer au plus vite l'institution vicieuse des conseils de révision, voilà le vœu que nous émettons.

Lorsque les deux jeunes gens pénétrèrent dans la salle Saint-Jean, le conseil venait de commencer ses opérations. Une foule de conscrits, en costume patriarcal, se tenaient parqués dans un étroit espace, semblables à des bêtes immondes entassées dans une basse-cour. C'était un affligeant spectacle où chacun étalait avec complaisance les infirmités réelles ou feintes sur lesquelles il comptait pour échapper au service militaire. On en voyait qui, pour se raccourcir de quelques millimètres, s'étaient rasé le crâne, à la façon des mandarins de paravent; d'autres qui, s'étant condamnés à un jeûne rigoureux, avaient fait, en outre, dans la nuit et dans la matinée, une promenade de vingt-cinq ou trente kilomètres, spéculant sur leur pâleur et sur leur physionomie contristée.

A peine entrés, Verdier et Vaillant durent adopter le costume antédiluvien, d'après l'ordre souverain du garde de planton.

—Nos amis ont bien fait de rester chez Véry, dit

Vaillant en jetant un regard circulaire; quel horrible tableau !

—Il est impossible que tous les corps tortus et mal bâtis que voilà aient été créés à l'image de Dieu! pensa Verdier.

Attendu qu'on ne trouve ni porte-manteaux ni cabinets de toilette dans la salle Saint-Jean, ils furent forcés de poser leurs vêtements sur le plancher, pêle-mêle avec toute espèce de hardes et de guenilles. Comme tous deux hésitaient à achever leur toilette:

—Otez-donc vos linges! dit le garde d'un ton bourru.

—Ma foi, mon cher Jules, s'écria Vaillant, je ne conçois pas qu'ayant un bon numéro, tu ne te sois pas soustrait à cette indigne torture! n'as-tu pas la certitude de ne point partir ?

—Je l'espère, dit Verdier.

—Et c'est le tort que vous avez, interrompit le garde. On n'est jamais sûr de ne pas partir. Quel est votre numéro ?

—315.

—315 peut être bon, tout comme il se peut qu'il soit mauvais, reprit le soldat d'un ton important; c'est subordonné au nombre plus ou moins considérable de borgnes, de boiteux, de bossus ou de ban-

croches qui défileront devant le conseil. Je ne vous dissimule pas que j'en ai déjà aperçu une fameuse ribambelle. Regardez autour de vous, et dites s'il est possible d'imaginer une réunion d'êtres aussi disgraciés de la nature. Enfin, vous, jeune homme, vous n'avez rien de bien remarquable, dit à Verdier le municipal, qui était un planton lettré, et pourtant, comparé à vos camarades, vous ressemblez à l'Apollon du *Bervédère*.

A ces paroles de triste augure, Jules sentit un froid glacial s'infiltrer dans ses veines, et il lui parut que sa moelle se figeait dans ses os.

Peu d'instants après, les deux amis furent appelés et examinés ; l'un fut déclaré myope, et l'autre reconnu bon pour le service.

Pressés de fuir ce lieu infect, ils regagnèrent en toute hâte la place où ils avaient laissé leurs vêtements, et ils reconnurent qu'on avait eu le temps d'opérer diverses substitutions. Un futur lieutenant général avait troqué, par mégarde, les bottes vernies de Léopold Vaillant contre ses chaussures éculées, et le pantalon neuf de Verdier se trouvait remplacé par un pantalon en lambeaux, — innocente distraction émanée de quelque futur maréchal de France.

—Quand connaîtrai-je définitivement le sort qui m'est réservé? demanda Verdier à son ami le planton.

—Repassez après-demain, vers la même heure; mais je vous le réitère, ne bâtissez pas trop de châteaux en Espagne et occupez-vous de chercher un remplaçant. Votre fameux 315 me fait l'effet d'être joliment hypothéqué.

Lorsqu'il rentra chez lui, et en dépit du doute cruel qui lui rongeait l'esprit, Verdier s'efforça de montrer une physionomie joyeuse.

—Enfin! s'écria sa mère, est-ce fini, bien fini? Tu nous restes, n'est-ce pas? Dieu a exaucé mes prières! A présent que te voilà sauvé, je peux te le dire : ton départ pour l'armée, c'eût été notre arrêt de mort, à ton père et à moi! Privés de ton travail, réduits à nos seules ressources, comment eussions-nous fait pour vivre? A coup sûr, mon cher enfant, nous serions morts de faim.

En entendant sa mère s'exprimer ainsi, Verdier prétexta un surcroît de besogne à son atelier, et il s'enfuit; son cœur était serré comme dans un étau.

Au jour et à l'heure convenus, il se rendit auprès du planton lettré.

—Eh bien? fit-il d'une voix étranglée par l'angoisse.

—Eh bien, répondit le vieux et brave soldat, ce n'était pas la peine de vous déranger. Les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez tôt.

—Par grâce, expliquez-vous !

—Ça ne sera pas long. Vous comptiez sur 315 comme sur un ami, et il se conduit envers vous ni plus ni moins qu'un traître. Si vous n'avez pas les moyens d'acheter un remplaçant, bien le bonsoir, vous êtes flambé !

Il sembla à Verdier que la terre dansait sous ses pieds, et il dut s'accouder contre la muraille.

—C'est comme j'ai *celui* de vous le dire, poursuivit l'homme de guerre, on a atteint votre numéro, et, voyez le guignon, on s'y est arrêté ! 315 partira, tandis que 316 restera au coin de son feu, tranquille et les pieds chauds. Si votre ami, le myope, n'avait pas été exempté, vous l'eussiez été de plein droit, vous. C'est rare qu'on dépasse le 300, et pourtant j'avais un soupçon de la chose. Ah ! je ne sais pas quel mauvais vent a soufflé sur le sexe il y a vingt ans, mais je n'ai, de ma vie, rien vu de plus rachitique, de plus gringalet et de moins bien réussi que les jeunes gens de la classe de 1843.

Verdier n'écoutait point l'allocution du sensible planton, il songeait aux paroles de sa mère, elles

retentissaient à son oreille aussi lugubres et aussi terrifiantes que le *Dies iræ* de Mozart. Tout à coup, il releva la tête; un rayon d'espoir avait illuminé sa pensée.

—Les fils aînés de femmes veuves ne partent pas? demanda-t-il.

—Jamais. Seriez-vous orphelin de monsieur votre père?

—Tout ce qui constitue l'homme moral, c'est-à-dire l'intelligence, la conscience et la volonté, tout cela est mort chez mon pèrc. L'homme physique survit seul en lui. Il est incapable de pourvoir aux besoins de sa famille; ma mère doit donc être considérée comme une femme veuve, et il me sera facile de prouver que je suis indispensable à son existence.

—Permettez... permettez..., dit le planton, qui n'avait rien compris aux subtilités de cette distinction établie entre l'homme physique et l'homme moral. Monsieur votre père est-il mort ou est-il vivant?

—Il est paralysé; vous voyez bien que je ne peux pas être soldat!

—Je ne vois pas ça du tout; monsieur votre père n'est pas assez mort pour qu'on puisse vous exempter.

Digitized by Google

Cet oracle était plus sûr que celui de Calchas. Considéré comme réfractaire parce qu'il ne s'était pas, dans les quarante-huit heures, conformé à son ordre de départ, Verdier fut incarcéré à l'Abbaye; et, de là, dirigé de brigade en brigade sur Draguignan, où son régiment tenait garnison. La fatalité le harcela jusqu'au dernier moment : il avait compté sur ses amis et il ne rencontra ni Mézières, ni Dumas. Mézières était de l'autre côté de la Manche, où il assistait aux courses de New-Market, et Dumas parcourait sentimentalement la Suisse en compagnie d'une ingénuité de l'Ambigu-Comique, dont il avait payé le dédit. Quant à Léopold Vaillant, il ne put faire pour son camarade que des vœux stériles : il ne possédait point d'argent, et son père avait déclaré qu'il ne prêtait ses écus que sur première hypothèque et avec privilége de premier ordre. Du reste, il promit sa protection aux époux Verdier.

Si le métier des armes est une belle et noble chose en temps de guerre, et sur un terrain ennemi qu'il faut conquérir pied à pied, il n'en est pas tout à fait de même en temps de paix et dans une petite ville de province, où l'on s'amollit dans le *far niente* et où l'on s'ennuie dans l'oisiveté. La vie de caserne et de garnison, avec ses mille sujétions sans cesse renais-

santes, devint bientôt intolérable à Verdier, qui résolut de s'en affranchir.

Quelques mois après son arrivée au régiment, il reçut une lettre de sa mère; elle lui annonçait la mort de son père, et elle ajoutait que, grâce à l'obligeance de M. Vaillant, elle venait d'être admise à l'hospice des Bons pauvres, où, du moins, elle était assurée de manger du pain tous les jours et de coucher dans un lit tous les soirs.

A dater de l'époque où cette lettre lui fut remise par le vaguemestre, ses camarades de chambrée observèrent qu'il devint encore plus sombre et plus taciturne que par le passé. Chaque nuit, on l'entendait se tordre sur son lit et se plaindre comme s'il eût été couché sur des charbons ardents. Un matin, il se refusa à exécuter sa part des repoussants travaux de la corvée. Son caporal l'ayant apostrophé vivement, il lui donna un soufflet. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort; mais le roi commua sa peine en vingt ans de fer, qu'il subit en ce moment.

Cette histoire, qui n'a d'autre mérite que de n'être pas un roman, m'a été racontée par Jules Verdier, un jour que je visitais le bagne militaire de Brest.

—Monsieur, me dit-il en terminant son récit, la

Charte assure que tous les hommes sont égaux devant la loi et qu'ils doivent tous payer également leur dette à la patrie.—Trouvez-vous que la Charte soit une vérité?

Digitized by Google

UN VOYAGE D'AGRÉMENT

AUX PYRÉNÉES

I

Fidèle à son habitude de chaque jour, Lucien de Marande s'éveilla entre onze heures et midi. Il bâilla, étendit les bras et se suspendit au cordon de sa sonnette. Presque aussitôt, la porte de sa chambre s'ouvrit et un domestique parut sur le seuil, où il attendit en silence les ordres de son maître.

—Justin, dit M. de Marande, j'ai mal dormi; quel temps fait-il? Je m'ennuie.

Avez-vous observé combien l'homme qui s'ennuie éprouve un égoïste soulagement alors qu'il peut inoculer sa tristesse à son semblable? Voilà pourquoi les héros de tragédie, ces personnages encore plus

ennuyeux qu'ennuyés, sont constamment suivis d'un Arbate, d'un Théramène ou d'un Arcas, chargé de prêter une oreille complaisante à leurs plaintifs alexandrins. Grâce au spleen de son maître, Justin se trouva donc élevé au grade de Théramène, avec cette seule différence qu'au lieu de dire : « Oui, seigneur, » il disait : « Oui, monsieur le comte. »

—M. le comte s'ennuie donc beaucoup? demanda Justin avec une commisération hypocrite. Est-ce que M. le comte aurait été maltraité hier au club?

—Hélas ! je n'ai pas même cette consolation; cette nuit j'ai gagné cinq cents louis.

—Je comprends la tristesse de M. le comte, et je m'estimerais heureux de la partager.

Justin tira les épais rideaux de velours qui voilaient les fenêtres; puis il ouvrit les contrevents rembourrés et matelassés avec un soin si particulier, qu'ils eussent suffi à absorber le tapage incessant de deux ou trois rues Saint-Denis.

—Quel temps fait-il? répéta M. de Marande.

—Un temps ridicule; il pleut, il fait froid. Jolie température pour un mois d'août.

Après un moment de silence, M. de Marande se souleva, et s'accoudant sur son oreiller, garni de fines dentelles comme la jupe d'une danseuse, il reprit:

—Justin, mon buvard.

Cet ordre exécuté, il griffonna une demi-douzaine d'épîtres, les glissa sous un nombre égal d'enveloppes, mit les adresses, et les passant à son valet de chambre :

—Je donne à dîner demain, dit-il ; préviens mon cuisinier et entendez-vous tous deux pour dévaliser les marchands de comestibles. Qu'on n'épargne pas ma bourse! je veux que l'on s'amuse. Voilà huit grands jours que je n'ai souri et je veux rire. Que mes lettres soient distribuées sans retard. Il y en a une pour Gaston de Neuville, une pour Rodolphe de Bastard, une pour Raoul Ferrand et une pour Joachim de Railles, gais compagnons que je n'ai pas aperçus depuis une semaine.

—Oh! oh! pensa le Théramène en livrée, ceci représente douze bouteilles de vin de Bordeaux et dix de vin de Champagne. Je connais la capacité de ces gentilshommes.

—Les autres invitations sont destinées à deux personnes qu'il faudra te procurer à quelque prix que ce soit. Si l'honneur que je leur fais en les admettant à ma table ne leur semble pas suffisant, si elles prétextent quelque partie ou quelque dîner accepté antérieurement, tu iras chez Marlé et tu pren-

dras en mon nom une poignée de bracelets, de bagues et de châtelaines, qu'on leur portera avec ma carte. N'oublie pas de leur envoyer ma voiture.

Justin coula un regard oblique sur les lettres incluses dans sa main droite. Deux noms célèbres dans les fastes de la Maison-d'Or et du café de Paris scintillèrent aussitôt à son œil expert en matière d'espionnage. L'une de ces lettres était adressée à Mme Clotilde, rue Laffitte, et l'autre à Mme Arsène, rue de Provence.

—Je me suis trompé de cinq bouteilles dans mon addition bachique, pensa-t-il; du moment où ces dames sont de la partie, il se videra bien une quinzaine de fioles champenoises.

—Que le dîner soit servi à sept heures et demie, continua Lucien; à présent, ferme les contrevents et laisse-moi. Que nul de vous n'entre ici, sous aucun prétexte, avant demain, à quatre heures. Alors seulement tu viendras m'éveiller et m'habiller.

Accoutumé à la vie excentrique de son maître, Justin sortit sans mot dire.

Resté seul, M. de Marande prit dans une petite boîte d'or quelques pastilles, vertes comme des émeraudes, qu'il absorba avec une expression d'exquise volupté. C'étaient des pastilles de haschisch, cette

drogue enivrante, en grande faveur aujourd'hui, et qui est à l'opium ce que le vin de Champagne est au trois-six.

Le lecteur connaît les prodigieux effets de cette ivresse merveilleuse. La poésie les a chantés; la science les a décrits. C'est une abondance de rêveries saugrenues et charmantes, un luxe d'imaginations follement capricieuses, une véritable course au clocher dans les champs de l'impossible et de la fantaisie. Lucien de Marande, un des plus grands mangeurs de haschisch qu'il y ait à Paris, expérimenta, l'un après l'autre, tous ces phénomènes incroyables. Tour à tour il se persuada qu'il était locomotive d'un chemin de fer perfectionné, et il se sentit entraîné sur d'invisibles rails avec une célérité de mille kilomètres à la demi-heure; — ballon, et il se crut enlevé à une hauteur si prodigieuse qu'il lui parut qu'il n'avait qu'à tendre un peu la main pour décrocher les étoiles. Plus tard, convaincu qu'il venait d'être nommé membre de l'Académie française, en remplacement de M. Paul de Kock, et persuadé qu'il se rendait à la séance de sa réception, il se présenta devant le pont des Arts et offrit cinq centimes à l'invalide de service; mais ce fonctionnaire lui ayant fait observer que le péage des piétons avait été, par or-

donnance du roi, élevé au chiffre de trente mille francs par personne, il rebroussa chemin, descendit sur la berge et traversa le fleuve à pied sec, comme s'il eût été Moïse, et comme si la Seine eût été la mer Rouge. Son discours de réception, mi-partie vers et mi-partie prose, dans le genre des œuvres familières de Chapelle et de Bachaumont, obtint un succès sans exemple.

II

La dose d'haschisch qu'avait prise M. de Marande était si considérable que son hallucination dura plus de vingt-quatre heures. Elle cessait à peine lorsque Justin apparut de nouveau sur le seuil de sa chambre.

—Mes ordres ont-ils été exécutés? demanda Lucien.

—Oui, Monsieur le comte,

—Dînerons-nous bientôt? j'ai faim.

—Monsieur le comte dînera quand il lui plaira; mais il dînera seul.

—Mes invitations ne sont-elles donc pas parvenues à leur adresse?

—C'est moi-même qui les ai portées.

Digitized by Google

— Eh bien?

—Il n'y a plus personne à Paris.

—Qu'est-ce à dire? demanda le comte; où est Neuville?

—Parti, il y a cinq jours, pour les Pyrénées.

—Et Ferrand?

—Parti, il y a quatre jours, pour les Pyrénées.

—Et Bastard?

—Parti, il y a trois jours, pour les Pyrénées.

—Et de Railles?

—Parti, avant-hier, pour les Pyrénées.

—Qu'est-ce donc que cette épidémie pyrénéenne qui décime Paris? s'écria Lucien. A défaut de ces messieurs, aurai-je au moins les dames que je t'ai chargé d'inviter? Puis-je compter sur Arsène?

Justin reprit avec l'accent monotone d'un crieur de nuit:

—Partie, hier, pour les Pyrénées.

—Et Clotilde?

—Part, ce soir, pour les Pyrénées.

Lucien ne put retenir un éclat de rire.

—Ah çà! dit-il, à quoi songeait donc Louis XIV, quand il disait qu'il n'y a plus de Pyrénées?

—Voici une lettre que Mme Clotilde m'a chargé de remettre à M. le comte.

—Donne.

Cette lettre, d'une orthographe des plus honorables, était ainsi conçue :

« Cher comte,

« Je ne reviens pas de ma surprise, et ce qui me « surprend fort, ce n'est point votre aimable invita- « tion,—je vous tiens pour le plus galant gentil- « homme du club, — c'est de vous savoir encore à « Paris. Comment n'êtes-vous pas aux Pyrénées? Mais « tout Paris est aux Pyrénées; la cour et la ville sont « aux Pyrénées. Je pars dans quelques instants. Je « vais faire, comme tout le monde, un voyage d'a- « grément aux Pyrénées. Je visiterai Baréges et les « Eaux-Bonnes. N'aurai-je pas le plaisir de vous y « serrer la main? »

—Justin, dit M. de Marande, cours à la poste demander des chevaux. Il paraît que les Pyrénées sont très-bien portées cette année. Je ne vois pas trop pourquoi je ne ferais pas, moi aussi, un voyage d'agrément aux Pyrénées. Tiens-toi prêt; dans deux heures nous partons pour Baréges.

III

Il n'était pas loin de minuit, lorsque M. de Ma-

Digitized by Google

rande fit son entrée triomphale dans Baréges. A cette heure avancée, tout reposait dans la ville, silencieuse comme une ruine, obscure comme un four. La lune était voilée par de gros nuages noirs; pas une étoile ne brillait au ciel, et les réverbères, ces étoiles terrestres, avaient tari depuis longtemps la faible ration d'huile que leur avait versée, comme à regret, quelques heures auparavant, la main parcimonieuse de l'administration municipale.

—Où faut-il vous conduire? demanda le postillon.

—Touche au meilleur hôtel, s'il y en a un, répondit Justin, que nous retrouvons commodément installé derrière la chaise de poste de son maître.

—Vous y êtes, bourgeois, fit le postillon en arrêtant ses chevaux devant l'Hôtel de France.

—Frappe, dit Justin, et fais en sorte qu'on ouvre promptement.

Le postillon frappa avec le manche de son fouet; rien ne bougea dans l'hôtel.

—Frappe plus fort, dit Justin.

Au moment où le postillon se disposait à traiter la porte de l'Hôtel de France, comme Samson traita jadis les portes de Gazah, une fenêtre s'ouvrit, et la mèche blanche d'un bonnet de coton parut à la croisée.

Digitized by Google

—Cessez votre tapage, dit le bonnet de coton, et allez voir ailleurs. Il n'y a plus de place chez nous.

Deux tours de roues conduisirent les voyageurs devant un autre hôtel. C'était l'Hôtel des Ambassadeurs.

Le postillon frappa d'abord décemment, mais sans succès; puis il frappa plus fort; puis enfin il tambourina sur la porte, à la façon de Bardou, dans l'amusante parade de *Passé minuit.*

Et de même qu'Arnal, troublé dans son premier sommeil par le tapage de la rue, se précipite sur son balcon et injurie Bardou, de même une dizaine de fenêtres se peuplèrent aussitôt de visages furieux et de poings crispés.

—C'est une infamie! disait l'un, on n'interrompt pas ainsi le sommeil de pauvres malades comme nous!

—Il y a cinq semaines que mes douleurs m'empêchent de fermer l'œil, disait l'autre, et j'allais m'endormir!

—Sans compter, ajoutait un troisième, que la nuit est fraîche, et que, grâce à vous, le froid va nous saisir... Là!.. j'en étais sûr... voilà ma douleur d'épaule qui me reprend plus fort!

—Et moi, ma douleur de jambe qui augmente!

Digitized by Google

—Allez au diable !

—Que les rhumatismes vous emportent !

Ici toute comparaison cesse avec *Passé Minuit*. Les voisins fermèrent leurs fenêtres en maugréant, et pas un ne se montra aussi généreux que maître Arnal, qui finit par offrir la moitié de sa chambre à Bardou.

La dernière voix qu'on entendit fut celle du propriétaire de l'Hôtel des Ambassadeurs, il engageait M. de Marande à se pourvoir d'un autre côté ; sa maison regorgeait de voyageurs ; il n'ouvrirait pas à un prince du sang.

En ce moment, un personnage se campa devant la portière de la chaise de poste.

—Monsieur, dit-il d'une voix courroucée, en s'adressant au comte de Marande, priez vos gens d'être moins bruyants, sinon je me verrai contraint de vous offrir à tous un logement qui ne sera peut-être point de votre goût. Vous troublez le repos public.

—Ma foi, Monsieur, répartit Lucien, j'ignore quel est le logement que vous me destinez ; mais, fût-ce le cachot de Sylvio Pellico, je vous déclare que je l'accepterais avec reconnaissance. J'ai hâte de sortir de cette voiture dans laquelle je suis prisonnier depuis trois jours et trois nuits.

Le personnage inconnu reprit d'un ton radouci :

—Monsieur, tout à l'heure c'était le fonctionnaire public qui vous donnait des ordres ; à présent c'est le simple particulier qui a l'honneur de solliciter votre attention. Monsieur, je suis agent de police ; mais la police est si mal rétribuée en France que je suis obligé d'avoir deux cordes à mon arc, comme on dit. C'est pourquoi je sous-loue la maison que j'habite aux voyageurs qui nous viennent à Baréges. Je vous le dis en toute sincérité, vous parcourriez toute la ville sans trouver un seul logement disponible. Par un hasard providentiel, j'ai deux pièces libres ; je les tiens à votre disposition.

—J'accepte, Monsieur l'agent, se hâta de dire Lucien, qui ne craignait rien tant que d'être forcé de coucher dans sa voiture.

—Pardon, Monsieur, l'agent de police s'est évanoui ; ne voyez en moi, je vous prie, qu'un hôte attentif et empressé, M. Monsalet, pour vous servir.

On se mit en route, et l'on arriva bientôt devant *la locanda*. Ce n'était pas précisément un palais, et notre Parisien, qui avait cru retrouver aux Pyrénées l'hôtel des Princes, fit une moue significative.

L'agent-propriétaire s'étant aperçu de cette fâ-

cheuse impression, s'écria avec une extrême volubilité :

—A l'extérieur, ce n'est pas très-beau, j'en conviens ; j'aurais pu, comme tant d'autres, faire bâtir une façade enjolivée et me ruiner en agréments et en festons. J'ai pris un autre parti ; j'ai tout sacrifié au luxe intérieur et au confortable. Les passants y perdent bien quelque chose ; en revanche, mes locataires ne s'en plaignent pas.

Tout en parlant, l'agent-propriétaire avait ouvert la porte de son logis, et tandis que le postillon, grassement rétribué, remisait la voiture sous un hangar voisin, Justin, qui avait chargé sur ses épaules la malle de son maître, franchissait le seuil hospitalier. Lucien venait ensuite et l'hôte formait l'arrière-garde.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre : Justin avait fait un faux pas, et il roulait, entraînant la malle et poussant des cris de terreur.

—Suis-je assez étourdi ! s'écria l'agent-propriétaire, j'ai oublié de vous prévenir qu'il faut descendre six marches, c'est ce qui fait que ce pauvre garçon les a descendues sur le dos. Là... bien... vous y êtes ; à présent, prenez la rampe et suivez-moi.

Lucien prit la rampe, qui était une corde grasse et

Digitized by Google

humide, et il lui sembla qu'il appuyait la main sur quelque reptile dégoûtant. Lorsqu'on fut arrivé à la hauteur du premier étage, M. Monsalet s'arrêta, fit craquer une allumette chimique et alluma une chandelle, puis, poussant une porte grossièrement équarrie :

—Voici votre appartement, dit-il au comte terrifié.

Cet appartement ressemblait beaucoup à ces tristes cellules dont le gouvernement dispose en faveur des gardes nationaux réfractaires. C'était un carré long, borné au nord, au sud, à l'est et à l'ouest par quatre murailles blanchies à la chaux, et éclairé par une fenêtre en forme de tabatière, où plusieurs vitres absentes avaient été remplacées ingénieusement par des morceaux de papier huilé. Un lit, une table pour tout faire et deux chaises hérissées composaient l'ameublement. La sévérité toute spartiate de cette pièce était tempérée par quatre lithographies encadrées dans de minces baguettes de bois noir ; elles représentaient le prologue de la *Tour de Nesle*, le dénoûment de la *Grâce de Dieu*, le prince Poniatowski passant la Bérésina, et l'empereur Napoléon dormant sur une chaise, la veille de la bataille d'Austerlitz.

La première impression de M. de Marande fut un vif sentiment de répugnance à l'aspect de ce bouge; puis il songea qu'une nuit était vite passée, et, prenant son parti en brave, il remit au lendemain le soin de chercher un appartement plus honnête.

—Monsieur n'a besoin de rien? demanda l'agent-propriétaire d'une voix doucereuse.

—Faites-moi donner de l'eau et conduisez ce garçon à sa chambre, dit le comte en désignant Justin occupé à se frictionner les côtes.

—Monsieur trouvera tout ce qu'il lui faut sur sa table, répondit M. Monsalet, qui indiqua du regard un verre de cabaret, un pot à eau fêlé et une cuvette ébréchée.

Il sortit, et Lucien se versa un verre d'eau qu'il avala d'un seul trait. Horreur! le verre tomba de ses mains et se brisa en mille pièces sur le plancher. Le malheureux! pour se désaltérer, il avait ingurgité un litre d'eau de Baréges, de ce breuvage salutaire, mais infect, dans lequel l'analyse chimique a découvert de l'azote, du sulfure de sodium, du sulfate de soude, du chlorure de sodium, du silice, de la chaux, de la magnésie, de la soude caustique, de la potasse caustique, de l'ammoniaque et de la barégine, mais pas le moindre sucre, et dont l'odeur insupportable

a été comparée à celle des œufs couvés, ce qui ne laisse pas que d'être humiliant pour les poules.

Lucien s'empressa de fumer un cigare pour se purifier le palais, et il se coucha, espérant qu'un doux sommeil viendrait lui abréger les heures.

IV

A peine étendu dans son lit, dont les draps grossiers lui rappelèrent le cilice inventé par Mme de Chantal, Lucien entendit de sourds gémissements; il prêta l'oreille et reconnut qu'ils partaient d'une chambre contigüe à la sienne. Les sourds gémissements se transformèrent peu à peu en plaintes assez nettement articulées pour qu'il lui fût facile de saisir le monologue ci-dessous :

—Oh! mon Dieu! est-il possible de souffrir autant que je souffre sans mourir mille fois! Mon Dieu, ayez pitié de moi! Oh! la la! oh! ma jambe! oh! mon bras! C'est comme si on me passait un fer rouge dans la moelle des os! c'est effroyable ce que j'endure! Oh! j'aime mieux mourir!

M. de Marande se leva, il déchira la doublure de sa redingote, en retira une pincée d'ouate, avec quoi

il bourra ses deux oreilles, revint se coucher et fourra la tête sous l'oreiller. Après de longs efforts, il parvint à s'endormir et rêva que sa chaise de poste était cernée par Ali-Baba et ses quarante voleurs.

Il sommeillait depuis quelques heures quand une détonation l'éveilla en sursaut.

—Justin ! à moi ! au secours ! on m'assassine ! cria M. de Marande, qui continuait tout éveillé le rêve qu'il avait fait en dormant.

Cinq minutes s'écoulèrent, et Justin, tout effaré, se précipita dans la chambre de son maître.

—Ah ! Monsieur, dit-il, avez-vous entendu tout à l'heure ? C'est un malade qui s'est brûlé la cervelle, il avait une paralysie de la moelle épinière et il souffrait comme un damné ; les médecins l'avaient condamné.

—Cette maison est maudite de Dieu, dit M. de Marande, fuyons au plus vite. Dix heures sonnent, allons déjeuner.

Il fit un peu de toilette et sortit en toute hâte, comptant sur les beautés de la nature pour se dédommager de ses nocturnes émotions.

Or, voici le spectacle qui l'attendait :

Il aperçut, sur un plan très-incliné, une rue étroite, composée de quatre-vingts maisons, dont

une vingtaine sont assez belles. Cette rue, c'est Baréges. Par dessus le toit des maisons, à droite et à gauche, il aperçut des montagnes sans verdure, sans brin d'herbe, décharnées, languissantes, horriblement chauves et odieusement pelées. Il aperçut de profonds ravins indiquant la trace des avalanches passées et de celles qu'on redoute encore.—Voilà ce qu'il aperçut en levant les yeux vers le ciel.

En les baissant vers la terre, il vit une population de malades qui sortait de l'établissement thermal, les uns perclus et courbés sur des béquilles, les autres tordus par les douleurs, et au milieu de tout ce monde grabataire, trois ou quatre cents soldats mutilés, estropiés, blessés, se traînant vers cet hôpital célèbre, fondé par Louis XV, et où ils sont soignés aux frais de l'État.

A cette vue, Lucien se précipita plutôt qu'il n'entra dans la salle à manger de l'Hôtel de France, et il s'assit à une longue table autour de laquelle plusieurs malades avaient déjà pris place.

On servit des truites saumonées.

—Monsieur, lui dit un voisin, un de ces officieux comme il s'en rencontre dans tous les lieux publics, Monsieur est arrivé depuis peu parmi nous ?

Digitized by Google

—Oui, Monsieur.

—Monsieur a eu parfaitement raison de venir à Baréges; Baréges est une panacée, un dictame universel. Les eaux de Baréges sont employées avec succès dans mille circonstances, comme dans le traitement des maladies cutanées, des plaies anciennes, des...

—Monsieur... fit Lucien avec dégoût en remettant sur son assiette la truite saumonée qu'il se disposait à déguster.

On servit un pâté de foie gras aux truffes.

—Ce n'est pas tout, poursuivit le voisin, qui ne perdait pas un coup de dents; les eaux de Baréges facilitent la sortie des esquilles dans les cas de carie, elles raffermissent les tissus. Moi qui vous parle, je suis guéri radicalement, et pourtant à mon arrivée ici je jouissais d'une maladie de la peau des mieux caractérisées.—Vous en offrirai-je?

Parlant ainsi, il passa à Lucien la terrine de foie gras, à laquelle il pratiqua une large brèche, et que le Parisien repoussa avec un geste d'horreur.

Dix minutes après, Lucien, muni de quatre poulets froids et de cinq kilogrammes de pain, montait dans sa voiture et partait pour les Eaux-Bonnes.

V

M. de Marande traversa la vallée d'Ossau et il admira sincèrement le splendide panorama qu'offre à l'œil du voyageur cette magnifique vallée avec son gave scintillant, avec ses riches cultures, sa chaude lumière, et, au bout, le pic du Midi, dont elle paraît être l'avenue. Selon l'usage traditionnel, il s'arrêta à l'entrée de la vallée, dans un petit village qui ressemble fort à un décor d'opéra-comique et un guide le conduisit à une grotte célèbre pour ses stalactites. Arrivé à la grotte, et s'étonnant de ne point voir les stalactites tant vantées ; le guide lui fit observer qu'elles ont été emportées par les Anglais touristes, qui les fourrent impitoyablement dans leurs vastes poches.

La vallée d'Ossau, c'est le Paradis terrestre avant la curiosité d'Adam et d'Eve. Tous les hommes y sont probes, toutes les filles y sont vertueuses. Depuis vingt ans, il ne s'y est pas fait un seul enfant naturel.

Lucien était encore sous le charme du magique spectacle qui se déroulait à ses regards, lorsqu'il parvint au village des Eaux-Bonnes. Ses poétiques

rêveries furent troublées par des chants graves et monotones. Il reconnut les lugubres mélopées que les prêtres psalmodient aux services funèbres, et presque aussitôt, il vit passer devant lui un cortége de jeunes filles vêtues de blanc, qui suivaient une bière couverte d'un drap blanc et ornée de couronnes faites de roses blanches et d'immortelles entrelacées. Derrière le cercueil marchait un homme qui pleurait. C'était un pauvre père qui accompagnait le cadavre de sa fille, morte à dix-sept ans d'une affection de poitrine.

Ceci parut au voyageur d'un augure assez triste. Plus il avança dans le village, plus il sentit son cœur se serrer douloureusement. Il ne rencontrait que des êtres pâles, maladifs, étiolés. Les uns avaient sur la pommette des joues de petites taches rouges pareilles à des grains de grenade, et ils s'asseyaient à chaque pas pour prendre haleine ; les autres pressaient sur leurs lèvres décolorées un mouchoir blanc, et chaque fois le mouchoir se rougissait de sang. On voyait là des jeunes filles, des jeunes femmes et des jeunes gens, l'espoir, l'orgueil et l'amour de leurs familles, qui regardaient d'un œil sans flammes et dont la poitrine luttait avec effort contre les étreintes d'une toux sèche et stridente. Parmi ces victimes irrévocable-

ment dévouées à la mort, Lucien reconnut avec effroi quelques-unes de ses danseuses de l'hiver passé, willis parisiennes qui viennent expier aux Eaux-Bonnes leur frénésie de polkas et de mazurkas.

En moins de vingt-quatre heures, il déménagea six fois, allant de l'hôtel de France à l'hôtel du Petit-Paris, de l'hôtel de Paris à celui de l'Europe, et chassé toujours par cette horrible toux qui lui brisait le cœur encore plus que les oreilles. Le soir venu, et sur l'assurance formelle qu'il n'y avait point de malades dans la maison, il s'installa chez un menuisier, dans un appartement composé d'une chambre communiquant avec un cabinet. La nuit s'y écoula sans tragiques épisodes; mais le lendemain, dès l'aube, le menuisier, son propriétaire, l'éveilla en entrant dans sa chambre. Cet homme portait un cercueil sur son épaule.

—Que voulez-vous? demanda M. de Marande, de qui les cheveux se hérissèrent.

—Ne vous dérangez pas, dit le menuisier; c'est moi qui viens prendre mesure de son dernier paletot à un pauvre monsieur qui est là, tout proche, dans le petit cabinet, et qui est trépassé d'hier soir à cinq heures, dans le propre lit où vous êtes, une demi-heure avant votre arrivée. Mais ça n'a rien d'éton-

nant, il était poitrinaire au cinquantième degré, cet homme!

—Brigand! s'écria M. de Marande en bondissant hors du lit; vous m'aviez juré qu'il n'y avait pas de malade chez vous.

—Eh bien! répliqua l'ouvrier, il n'est plus malade celui-là apparemment, — puisqu'il est mort.

VI

Lucien était bien près d'être sérieusement malade lorsqu'il revint à Paris de son voyage d'agrément aux Pyrénées. Il ne lui a pas fallu moins d'un duel, d'une douzaine de soupers à la Maison-d'Or, d'autant de lansquenets furieux, et des courses de Chantilly pour le remettre dans son assiette.

L'autre soir, à la rentrée des Italiens, Joachim de Railles lui ayant demandé quelles eaux étrangères il comptait prendre l'an prochain.

—Mon cher, a répondu Lucien, je n'en vois qu'une seule dont on puisse user avec plaisir.

—Les eaux d'Ems, en Allemagne?

—Non; l'eau de Seltz, à Paris.

Digitized by Google

LES SOUHAITS

DE MAUVAISE ANNÉE

I

On avait dîné, et bien dîné; on avait chanté, fumé, joué, divagué à propos de la Turquie et de la Russie, causé rente et chemins de fer, et passablement médit des absents. Que pouvait-on faire encore? Entrer en communication avec les esprits frappeurs et interroger les tables. On apporta un guéridon et l'on invoqua l'Esprit.

Un des convives, qui passait pour réunir toutes les conditions exigées dans un *médium* de première classe, imposa ses deux mains sur le guéridon, et d'une voix solennelle :

—Es-tu là? demanda-t-il.

—Toc! toc! répondit le pied gauche du guéridon.

Dans la jolie langue des tables, on le sait, deux *toc* veulent dire oui; un seul *toc* veut dire non.

—Es-tu un bon esprit?

—Toc!

—Tu est donc un mauvais esprit?

—Toc! toc!

—Veux-tu nous dicter une phrase?

—Toc! toc!

—Dicte.

—Un moment, interrompit le maître du logis; il faut écrire sous la dictée de la table. Félicien, prends une plume, de l'encre, du papier, et souviens-toi qu'un coup représente la lettre A, deux coups la lettre B, et ainsi de suite jusqu'au Z.

—Êtes-vous prêt, Félicien? demanda le *médium*.

—Allez!

L'expérimentateur imposa de nouveau ses deux mains sur le petit meuble d'acajou, qui se livra, sans désemparer, aux trémoussements les plus fébriles, aux plus étranges contorsions. Cette agitation folle dura cinq minutes, après quoi la table s'arrêta. Lorsque le secrétaire eut fini d'assembler les consonnes et les voyelles recueillies par lui au

courant de la plume, il lut cette phrase singulière :

« Aujourd'hui 31 décembre 1855, tous les
« souhaits formés par les humains, entre le onzième
« et le douzième coup de minuit, seront exaucés à
« l'instant même. »

L'assistance se livra à un accès de rire où pétillait le scepticisme le plus irrévérencieux. Seul, le *médium* pinça les lèvres et fronça le sourcil.

—Vous avez tort, Messieurs; sur mon honneur, vous avez tort! s'écria-t-il; on ne joue pas ainsi avec les choses sérieuses. Vous ne savez pas à quel point les esprits frappeurs se montrent susceptibles et pleins de rancune. Puissiez-vous ne point vous repentir de cette hilarité indécente! Et, tenez, je gage que l'Esprit s'est enfui pour ne plus revenir.

Il interrogea la table; la table ne bougea pas.

—J'en étais sûr, soupira-t-il.

—Bon voyage! dit l'amphitryon; et, attendu que je ne me gêne pas avec vous, mes amis, je vous préviens que je ne vous retiens plus.

—Tu nous renvoies? demanda Félicien.

—Non, certes; restez, si bon vous semble... Mais voici onze heures et demie; c'est l'heure du berger; on m'attend au bal de l'Opéra.

Quelqu'un répondit :

—En ce cas, ce n'est pas l'heure du berger, c'est l'heure du loup qu'il faudrait dire.

On se sépara sur ce joli mot.

II

Félicien et le *médium* demeurent dans la même rue, porte à porte; ils cheminèrent donc de compagnie. Pendant la route, le *médium* parla tout seul et parla comme deux. C'est une manière de songe-creux que ses amis appellent volontiers le magicien. Toutes ses facultés intellectuelles, il les a tournées vers le magnétisme, le somnambulisme et l'alchimie. Il cherche la pierre pilosophale et s'obstine à essayer de fabriquer des diamans avec du charbon. Est-il d'une religion quelconque? On l'ignore; mais s'il fut jamais baptisé, à coup sûr on l'a trempé dans le baquet de Mesmer, et Cagliostro est son parrain.

Tout en marchant, le magicien entretint son camarade des Syriens, des Mèdes, des Égyptiens, de Teutathès, de Zoroastre, de Confucius, du petit et du grand Albert, du docteur Faust, du soleil, de la lune, des étoiles, d'Altothas et de Rhotomago.

Félicien, qui n'entendait pas un mot des billeve-

sées de son compagnon, songeait exclusivement à trois choses : 1° à M. Durand, son tailleur; 2° à M. Vaillant, son escompteur; 3° à Mme Desgranges, ses amours.

—M. Durand m'a-t-il envoyé l'habit noir indispensable pour les visites du jour de l'an? se demandait-il à lui-même.—La maison Vaillant consent-elle à escompter les valeurs que la maison Félicien lui a remises dans la journée?—Mme Desgranges a-t-elle reçu mon billet incendiaire? A-t-elle daigné m'honorer d'une réponse? Cette réponse m'apporte-t-elle les joies du ciel ou les tortures de l'enfer?

Les deux jeunes gens étaient arrivés devant leur porte.

—Comme je vous le disais, continua le magicien, je crois fermement aux tables tournantes et aux esprits frappeurs. C'est pourquoi, dans quelques minutes, entre le onzième et douzième coup de minuit, je formerai les souhaits qui me tiennent le plus au cœur. Et vous, Félicien?

Félicien haussa les épaules et rentra chez lui.

III

Le portier l'accueillit avec ce sourire nauséabond

qui naît invariablement le 25 décembre sur toutes les lèvres mercenaires, et qui expire non moins invariablement le second jour de janvier. Il lui remit poliment trois lettres, et son locataire ayant voulu rembourser le port à l'intant même.

—Fi donc! Monsieur, dit-il de sa voix la plus tendre; nous réglerons plus tard.

Félicien prit les lettres et reconnaissant l'écriture des adresses, il les décacheta et lut avidement à la lueur du gaz qui éclairait encore l'escalier :

« Monsieur, votre habit noir est prêt à vous être livré. Jamais mon ciseau n'a été plus éloquent. C'est un chef-d'œuvre. Vous pourrez l'envoyer prendre chez moi, demain, dès l'aube; mais attendu que votre petit compte s'élève déjà à un chiffre respectable, l'habit noir en question vous sera remis contre une somme de cent cinquante francs que vous me promettez depuis trois mois et que je ne vois point venir. Dans le cas où vous ne disposeriez pas de ladite somme, épargnez-vous une course inutile.

« Agréez, etc.

« Durand. »

—Brigand! murmura Félicien, qui passa à la seconde lettre, ainsi conçue :

« Monsieur, j'ai reçu vos deux effets montant en-

semble à cinq cents francs, contenus dans votre honorée de ce jour. Outre que la signature des souscripteurs est, passez-moi l'expression, bien fatiguée, vous n'ignorez pas que les fins d'année rendent les opérations de banque sinon impossibles, du moins très-difficultueuses. L'argent se cache, s'enfuit, disparaît. Néanmoins, comme je tiens à vous être agréable, voici mes propositions, je dirai plus, voici mon ultimatum : je vous remettrai deux cents francs espèces et retiendrai par devers moi les trois cents autres francs pour courtage, commission, intérêts en dedans, sollicitations, démarches et frais de toute nature. Vous me donnerez en outre des loges pour les théâtres où vos amis font jouer leurs pièces, et des billets de bal d'Opéra pour Ernest, mon neveu.

« Agréez, etc.

« VAILLANT. »

—Scélérat ! grommela Félicien, qui passa à la troisième épître, ainsi rédigée :

« Je vous renvoie avec indignation la lettre inqualifiable que vous n'avez pas craint de m'écrire. Ne l'oubliez plus à l'avenir, Monsieur : je suis attachée sincèrement à mes devoirs d'épouse, et j'aime mon mari. A lui, à lui seul, entendez-vous toutes mes pensées, toutes mes tendresses. »

Félicien n'acheva pas cette lettre, et la froissant avec rage.

—Son mari! toujours son mari! pensa-t-il tout haut; que le diable emporte cet imbécile!

Comme il entrait dans sa chambre, machinalement ses yeux se fixèrent sur le cadran de la pendule. Les deux aiguilles s'embrassaient sur le chiffre XII, et déjà l'on entendait ce *rou-rou* qui annonce l'instant où les rouages de la sonnerie se mettent en branle. Félicien compta un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Mais, dans le court intervalle qui sépara les deux derniers coups, la phrase dictée par le guéridon lui revint à l'esprit et il se laissa aller à souhaiter la mort de M. Durand, de M. Vaillant et du mari de Mme Desgranges.

—Ah! sacrebleu! voilà que je deviens aussi bête que le magicien! s'écria-t-il aussitôt qu'il eut formé ce souhait triplement homicide.

Il se déshabilla, se coucha, parcourut la *Patrie*, journal du soir, et ne tarda pas à s'endormir profondément.

IV

Le lendemain,—qui était le 1er janvier,—Félicien

fut réveillé par les garçons de bureau de l'administration à laquelle il est attaché à raison de deux mille quatre cents francs par an. Il leur distribua ses dernières pièces de monnaie, ce qui lui valut, en échange, une quantité infinie de génuflexions et de salamalecs.

—Monsieur Félicien, dit un de ces hommes, c'est à deux heures précises que M. le directeur reçoit les employés. On ne sera admis qu'en cravate blanche et en habit noir.

La cravate blanche est à la portée de tout le monde, qu'on soit riche ou qu'on soit gueux. Un mouchoir de poche, une belle feuille de papier, un pan de rideau, la première chose venue, et le tour est fait. Il s'en faut, hélas! qu'un habit noir soit d'une construction si facile, et je ne connais guère que les personnages des romans fantaisistes qui osent se montrer dans le monde vêtus d'une redingote dont ils ont, au préalable, retroussé les pans avec des épingles.

—Allons! soupira Félicien, je passerai sous les fourches-caudines de M. Vaillant; il le faut! Je prendrai les deux cents livres espèces qu'il veut bien m'offrir en échange de mes cinq cents francs de signatures; je donnerai au farouche Durand les sept

louis et demi qu'il réclame impérieusement; j'endosserai mon habit neuf; j'irai voir mon directeur et il me restera cinquante francs pour faire figure et pour séduire la femme de chambre de l'impitoyable Mme Desgranges. Qui sait même si cet habit n'est pas appelé à fondre les triples glaçons qui entourent le cœur de ma belle inhumaine? *De l'influence des vêtements neufs en matière de sentiment*, une thèse philosophique où je trouverais la matière d'un piquant in-octavo, si au lieu d'être un petit employé, j'étais un grand homme de lettres.

Ces raisonnements, que j'abrége, le conduisirent jusqu'à la porte de l'escompteur.

—M. Vaillant, dit-il en passant devant la loge du concierge.

Le portier s'élança hors de sa niche, courut après Félicien, et, l'arrêtant par le bras,

—Enfin, vous voilà! s'écria-t-il; ce n'est pas malheureux! On vous attend depuis deux heures, là-haut.

—Moi?

—Vous. Je suis allé moi-même vous chercher trois fois à votre administration.

—Mais je n'y vais pas le dimanche.

—C'est un tort; est-ce qu'on ne meurt pas à

Paris le dimanche tout comme les autres jours?

—Je ne vous comprends pas, dit Félicien.

On s'expliqua; le portier était allé trois fois dans la matinée aux pompes funèbres : il avait pris Félicien pour l'employé de cette administration.

—Il y a donc un mort dans la maison? demanda le jeune homme.

—Eh! mon Dieu! oui; ce pauvre M. Vaillant a succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

—M. Vaillant est mort! quand?

—La nuit dernière.

—A quelle heure?

—A minuit.

Félicien sentit une sueur froide lui mouiller le dos; il escalada les marches de l'escalier et pénétra chez M. Vaillant. L'appartement était envahi par divers hommes noirs. Les uns griffonnaient sur des feuilles de papier timbré, les autres appliquaient des empreintes de cire rouge sur es tiroirs de tous les meubles.

—Monsieur, dit Félicien en s'adressant au plus important de la bande, j'ai remis hier à l'honnête homme que nous pleurons pour cinq cents francs d'effets qu'il devait m'escompter aujourd'hui ; auriez-vous l'obligeance de me les rendre?

Digitized by Google

—Impossible, Monsieur : tous les papiers du défunt viennent d'être mis sous les scellés à la requête de M. Ernest, son neveu, que voici.

—Votre réclamation est au moins singulière, dit le neveu ; mon bien-aimé oncle n'était pas banquier, que je sache?

—Je vous trouve encore plaisant avec vos airs incrédules, repartit Félicien ; la meilleure preuve que votre oncle ne dédaignait pas d'escompter mon papier, c'est qu'il a pris soin de me notifier ses conditions dans une lettre signée de sa main. Vous plaît-il de les connaître? Trois cents francs d'intérêts *en dedans*, comme il disait, des loges de spectacle pour lui et des billets de bal d'Opéra pour vous, de qui l'ignorance n'est guère digne de foi.

—Ah! misérable! tu insultes à la mémoire de mon bon oncle! Moi vivant, je ne le souffrirai pas! rugit le neveu Ernest, qui se précipita sur Félicien et l'assomma de coups de poing.

V

Une fuite rapide arracha seule Félicien à un trépas assuré; il vola plutôt qu'il ne courut de la rue Ber-

gère à la rue Vivienne, de chez M. Vaillant chez son tailleur. Lorsqu'il ouvrit la porte du magasin, il ne fut pas peu surpris d'entendre des clameurs lamentables poussées par quatre enfants en bas âge. Les commis, les ouvriers allaient et venaient dans un état d'effarement voisin de l'idiotisme. La femme du tailleur éclatait en sanglots qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux reniflements sinistres d'une locomotive au départ.

—Que se passe-t-il chez vous? demanda Félicien à un commis.

—Ah! Monsieur! quel malheur! ce pauvre patron...

—Eh bien?...

—On ne l'avait pas vu de la matinée; on le croyait en courses; on déjeuna sans lui. Il y a dix minutes, Mme Durand entre dans sa chambre par hasard; elle regarde le lit, et voit le patron qui dormait... qui avait l'air de dormir. Elle s'approche; elle le gourmande sur sa paresse; il ne bouge pas. Elle lui prend la main... la main était glacée; elle se précipite sur lui... il était mort! Le médecin sort d'ici, il assure que le patron a succombé à la rupture d'un anévrisme et que la mort remonte déjà à douze heures.

Félicien interrogea sa montre; elle marquait

midi juste. Ses cheveux se dressèrent d'épouvante.

—Et mon habit? dit-il d'une voix entrecoupée.

—Adressez-vous à Madame, répondit le commis.

Si forte que fût sa douleur, la veuve reconnut Félicien; elle le reconnut trop!

—Ah! c'est vous, dit-elle en essuyant ses larmes; vous demandez votre habit noir? Et vos 150 fr., où sont-ils? Vous ne les avez pas? Très-bien! moi je garde l'habit, j'en ai le placement tout prêt : un client qui a juste votre taille et qui paye comptant.. c'est tout bénéfice. Mon mari,—que Dieu ait son âme,—avait un défaut, un grand défaut, un vice capital : trop de confiance. Il faisait crédit à tort et à travers, à un tas de gueux sans sou ni maille; je ne dis pas ça plus pour vous que pour les autres, mais vous m'entendez bien. Moi je suis une pauvre veuve avec quatre enfants sur les bras, et il me faut de l'argent pour faire honneur à mes affaires et pour élever ma famille. Vous nous devez 400 fr. Avisez-vous de me les faire attendre, et vous verrez s'il y a des huissiers à Paris!

Ainsi parla-t-elle. Le tailleur aurait lâché l'habit; sa veuve fut intraitable. En matière d'argent, les femmes sont féroces. On peut toujours attendrir un créancier; une créancière,—jamais!

Félicien se retira penaud et l'oreille basse.

—Est-ce que véritablement je serais pour quelque chose dans la mort subite de ces deux hommes? se dit-il avec angoisse.

Cependant elle approchait à grands pas, l'heure fixée par M. le Directeur pour la réception officielle des employés de sa compagnie.—Où trouver un habit noir?

VI

Paris serait une ville incomplète, indigne surtout de sa renommée universelle, si l'on n'y rencontrait précisément les choses et les hommes qu'on chercherait en vain dans les autres cités des cinq parties du monde. Pour ma part, je ne crois pas qu'il existe dans aucune capitale une boutique comparable à celle qu'un fripier spirituel et bien avisé a fondée dans le passage Brady, ce trait d'union qui relie entre eux le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin. Moyennant cinq francs payés d'avance, ce fripier loue pour vingt-quatre heures des costumes complets de *marié*, de *parrain* et de *garçon d'honneur*. Habit noir, pantalon noir, gilet blanc, rien n'y

manque. Les personnes qui payent huit francs reçoivent en outre un chapeau à peu près vierge et des bottes quasiment vernies. On s'habille dans l'arrière-boutique. Du reste, la maison est des mieux assorties ; il y en a pour toutes les tailles; pour toutes les têtes, pour tous les pieds et pour tous les goûts.

Félicien, qui connaît son Paris aussi bien qu'un cocher de cabriolet, s'achemina vers le passage Brady ; on lui offrit un costume de parrain tout battant neuf, lequel faisait merveilleusement son affaire. Mais quand vint le quart d'heure de Rabelais, il eut beau fouiller dans toutes ses poches, additionner toutes ses ressources, il lui fut impossible de réunir plus de vingt-sept sous. Un instant il se crut sauvé.

—Je ne prends qu'un habit et je vous le rapporterai dans une heure, dit-il au fripier ; en vous donnant un franc vingt-cinq centimes, je paye plus cher que ceux qui, pour cinq francs, prennent la défroque complète et la gardent pendant un jour et une nuit. Observez encore qu'il s'agit d'une visite, une courte visite de jour de l'an, trois minutes à peine, et non d'un repas ou d'un bal durant lesquels votre marchandise est exposée à toutes sortes d'avaries. Une tache est sitôt faite ! une déchirure arrive si vite !

sans compter que dîneurs et danseurs transpirent forcément et déflorent ainsi l'immaculée blancheur de vos doublures.

Inutile logique, éloquence perdue... Le fripier n'entendit point de cette oreille; il ne voulut rien rabattre du prix affiché sur son enseigne, et Félicien s'en alla comme il était venu. Je me trompe, il s'en alla plus triste qu'il n'était venu.

VII

Lorsqu'il rentra chez lui, vers six heures, le portier, déjà moins poli que la veille, lui remit une lettre du directeur de l'administration, contenant un congé en bonne forme :

« Monsieur, écrivait le directeur, je soupçonnais
« depuis longtemps que vous n'étiez qu'un révolu-
« tionnaire, un voltairien, un libre penseur. Votre
« conduite en ce jour solennel a confirmé tous mes
« soupçons. Seul parmi tous vos collègues, vous
« vous êtes dispensé d'une marque de déférence qui
« était pour vous un impérieux devoir.

« Trouvez donc tout simple que je dispose de

Digitized by Google

« votre place en faveur d'un jeune homme *poli* qui « m'est recommandé chaudement par un ami in-« time. A dater d'aujourd'hui vous n'appartenez « plus à l'administration que j'ai l'honneur de diri-« ger. »

—Où est ma clef? damanda Félicien, atterré par ce coup imprévu.

Le portier sourit d'un air qu'il essaya de rendre fin.

—Monsieur sait bien où elle est, sa clef, dit-il en baissant la voix.

—Si je le savais, je ne vous le demanderais pas, répliqua Félicien d'un ton bourru.

—Parbleu, je l'ai remise à une dame.

—Quelle dame?

—Je ne la connais point; elle est voilée et vêtue de noir.

—Et vous lui avez donné ma clef, sans la connaître?

—Ah! Monsieur! on voit tout de suite à qui l'on a affaire, riposta le portier, qui avait reçu cinq francs de la dame inconnue.

Félicien faillit tomber de son haut en reconnaissant Mme Desgranges installée dans son salon et se chauffant tranquillement les pieds devant son feu.

—Vous ici, Madame! s'écria-t-il; en croirai-je mes yeux? Après la lettre que vous m'avez écrite hier soir...

—Hier soir j'étais mariée, interrompit Mme Desgranges.

—Et aujourd'hui?

—Aujourd'hui je suis veuve.

Félicien se cramponna au dossier d'un fauteuil.

—Veuve? répéta-t-il, vous êtes veuve?

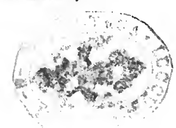
—Cette nuit, M. Desgranges s'est brûlé la cervelle, au moment où ma pendule sonnait la douzième heure. Écoutez-moi, Félicien, et ne m'interrompez pas. Je vous aimais, moi aussi, mais je serais morte plutôt que de vous laisser lire dans mon cœur. Vous voyez quel usage je fais de ma liberté. A présent que nous pouvons nous aimer sans crime, j'accours auprès de vous, et je vous dis : Ma vie est à toi; prends-la, je te la donne. Dans dix mois vous m'épouserez, n'est-il pas vrai? Je puis donc vous parler comme je parlerais à mon époux. Je suis complétement ruinée. Le suicide de M. Desgranges, il faut l'attribuer à des pertes considérables qu'il a faites à la Bourse, ces temps derniers. Ces pertes dépassent notre actif de plusieurs centaines de mille francs. Mais qu'importe la fortune quand on s'aime comme

nous nous aimons, cher Félicien ! Vous redoublerez de travail, voilà tout. J'ai une fille en pension ; je vous ai dit qu'elle est âgée de neuf ans ; la vérité est qu'elle entre dans sa seizième année. Incessamment il me faudra la marier et la doter. Ce soin vous regarde, vous son second père. Vous devrez songer également à assurer la vieillesse de mes parents, ruinés aussi par le contre-coup de nos désastres. Cher ami, vous avez vingt-quatre ans, je le sais ; moi j'en ai trente-huit ; et cette différence d'âge est un sûr garant de notre bonheur à venir. Dans tout ménage bien uni il faut, c'est indispensable, une pensée dirigeante. Je gouvernerai, vous régnerez, et nous n'aurons point de révolutions à craindre.

Félicien écouta ce long discours sans dire un mot. Mme Desgranges, qu'il n'avait jamais vue qu'en grande toilette, tirée à quatre épingles, les sourcils peints, couverte de poudre de riz, sous les armes, lui apparaissait pour la première fois ce qu'elle est en réalité : une ruine majestueuse, — mais une ruine !

— Ah ! misérable que je suis ! s'écria-t-il, j'ai souhaité la mort de mon prochain ; Dieu me punit et c'est justice !

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, s'élança la tête en avant, et...

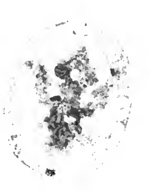


VIII

Et s'éveilla en sursaut, haletant, blême d'effroi, trempé de sueur.

– Grâce au ciel, soupira-t-il, ce n'est qu'un rêve. Seigneur, ajouta-t-il, conservez les jours précieux de M. Vaillant, de M. Durand, et surtout ceux de l'honnête conjoint de Mme Desgranges !

FIN.



19115

Digitized by Google

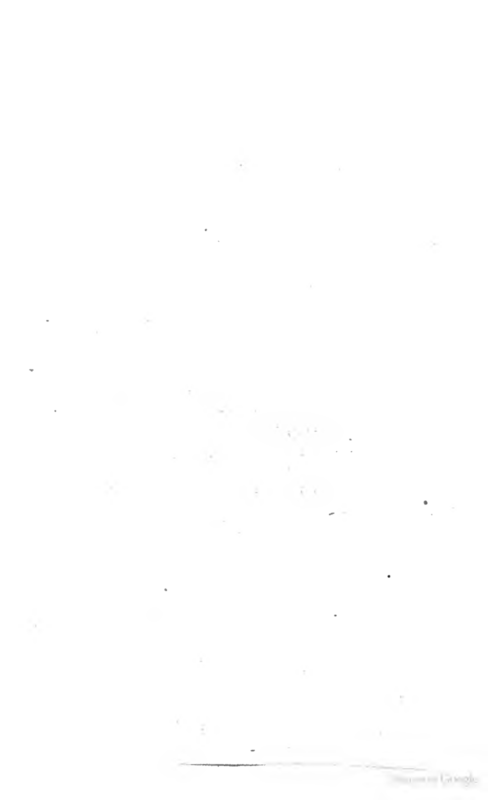
Digitized by Google

TABLE

FIN DE LA TABLE.

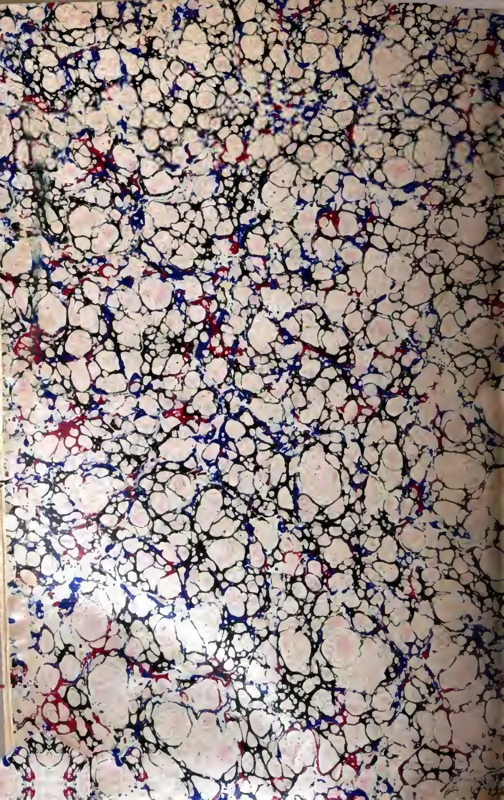
Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois.

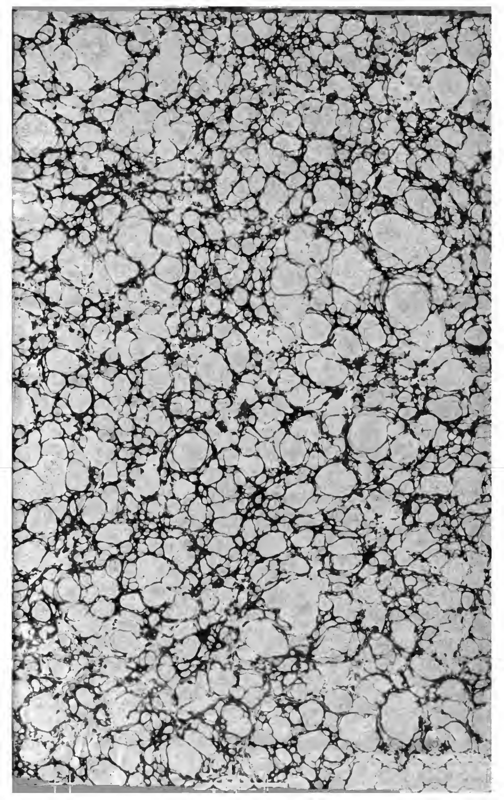
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google







Digitized by Google